

Recueil
279

Sans, pupilles
DOCUMENTS VIEUX
ant en parchemin
le vénérable Chapitre
tralle de la Ville de Grasse
chifs, Rangés par Siccles,
es différentes de couleurs,
voir ceux de Grasse dans

2011 - N° 199

RECHERCHES

ALPES-MARITIMES

ET CONTRÉES LIMITROPHES

RÉGIONALES



CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES

SOMMAIRE

La correspondance de Teodoro di Santa Rosa à Auguste Carlone, 1858 à 1860, 3 ^e partie, Du ministère de l'Intérieur à l'Adieu à Nice Par Jean-Bernard Lacroix	P 2
Perversions sur la Côte d'Azur au temps de Jean Lorrain Par Jean-Bernard Lacroix	P 23
Nice 1912-2012 : Charles Calais, un poète niçois et le centenaire du <i>cahier des poètes</i> Par Suzanne Cervera	P 48
1962 : l'accueil des Français d'Algérie dans le département des Alpes-Maritimes selon la presse locale Par Anis Ben Ali	P 118
Le pèlerinage de la Sainte-Baume dans le souvenir d'un compagnon du devoir Par Roger Klotz	P 127
Comptes-rendus bibliographiques	P 131

RECHERCHES REGIONALES

Alpes-Maritimes

et

Contrées limitrophes

52e année

Juillet - Septembre 2011

N° 199

ISSN 2105-2891

**LA CORRESPONDANCE DE
TEDORO DI SANTA ROSA A
AUGUSTE CARLONE
3^e Partie
1858-1860
DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
À L'ADIEU À NICE**

Jean-Bernard LACROIX

Proches par leur idées libérales et irréductiblement opposés sur le sujet de l'appartenance nationale de Nice, Santa Rosa et Carlone vivent de 1858 à 1860 trois années cruciales ; elles mettront un terme à leur longue et indéfectible amitié que Santa Rosa se plaît souvent à rappeler (lettre 85).

La démission de Rattazi du ministère de l'Intérieur le 15 janvier 1858 conduit Cavour à en confier le secrétariat général à Santa Rosa, un poste stratégique où il doit, après avoir conduit aux Finances la réforme des Finances publiques, mettre en œuvre une réorganisation des structures administratives de l'Etat mais aussi se confronter à la délicate question de la sécurité publique au moment où l'attentat du commando d'Orsini contre Napoléon III à Paris risquait de nuire aux relations du royaume sarde avec la France. Il est également engagé dans une politique de lutte contre l'opposition mazzinienne (lettre 83) et est placé d'emblée dans les joutes électorales qui tournent à l'avantage des libéraux. Ce nouveau poste occupé par Santa Rosa lui donne un pouvoir direct sur les intendants généraux et dès sa prise de fonction il s'entretient spécialement avec La Marmora des affaires de Nice, plus précisément de l'endiguement du Var, qui a connu dix ans l'enlèvement, et du plan régulateur de Nice. Il doit être adapté à une extension potentielle de la ville sur la rive droite du Paillon de façon à en ordonner l'urbanisme mais il suscite des oppositions. La décision échappe d'ailleurs à Santa Rosa car il révèle du ministère des Travaux publics (lettre 84). Toujours très attentif aux prises de positions de l'*Avenir* qu'il lit régulièrement, Santa Rosa se réjouit de l'opinion portée sur le nouvel évêque de Nice Mgr Sola auquel il voue lui-même une grande estime pour sa tolérance.

Débordé de travail, Santa Rosa n'a que peu de temps à consacrer à sa correspondance privée qu'il espace en la réservant à ses amis les plus appréciés, dont Carlone. Santa Rosa s'attache d'ailleurs à l'aider dans son entreprise de presse et veut essayer, sinon de lui faire obtenir les annonces judiciaires, du moins d'en retirer le monopole à son opposant le *Nizzardo* mais la question est politiquement délicate et des préventions existent à Turin à l'égard du journal de Carlone qui inquiète pas les opinions séparatistes dont il se fait l'écho. Santa Rosa juge cet aspect secondaire et sans conséquence alors que l'appui constant à la politique libérale de Cavour constitue pour lui un enjeu essentiel dans sa démarche de lutte à outrance contre le parti clérical. Sur le plan local, Santa Rosa confirme en mai (lettre 85) son implication pour activer de nombreux projets qui s'éternisaient en poussant l'intendant général La Marmora à s'y investir davantage. Il pense obtenir prochainement l'approbation du plan régulateur et il se dit optimiste sur « l'affaire du Var », un chantier d'endiguement ambitieux qu'il fallait à nouveau engager. Par contre une polémique qui s'est envenimée à Nice à propos du cimetière lui donne l'occasion de parler avec franchise à Carlone en lui reprochant les attaques personnelles proférées à cette occasion par la voie de son journal. Elle met en cause Malausséna, maire de Nice, avec lequel Santa Rosa est dans les meilleurs termes, de ce fait il entend s'en occuper personnellement à Turin, conseillant à Carlone de faire preuve de réserve à ce sujet.

Au mois d'août 1858 alors qu'il est en cure à Aix-le-Bains, Santa Rosa étudie le projet de réforme de l'organisation provinciale et communale dont il annonce l'achèvement en novembre (lettre 92), travaille à améliorer le fonctionnement de la police (lettre 90) sans oublier les affaires niçoises mais il se heurte à des oppositions déterminées pour les annonces judiciaires. Sa santé s'étant fortement dégradée malgré une longue cure à Aix-les-Bains, il envisage de renoncer aux responsabilités mais en janvier 1859, il fait savoir à Carlone, qui lui avait conseillé de se ménager, que les circonstances des événements lui font renoncer à une retraite au moins dans l'immédiat. Dans la lettre suivante, commencée le 18 mars et achevée seulement le 1^{er}

avril car il est submergé de travail, bien que miné par la maladie, il refuse toujours de manquer à ses devoirs « au moment des difficultés, des dangers » (lettre 94). En l'absence de Cavour (qui est en conférence avec Napoléon III le 29 mars pour discuter des préparatifs militaires contre l'Autriche), il doit organiser les volontaires pour la défense, le recours à la force devenant inéluctable : « je ne doute pas que le principe de la civilisation triomphera en Europe mais je suis aussi convaincu qu'on n'y parviendra qu'avec des coups de canon » (lettre 94). Un mois plus tard Santa Rosa rechute gravement mais se dit soulagé d'avoir accompli sa tâche jusqu'au moment où, le pays étant préparé à la guerre, ce n'était plus aux civils mais aux militaires d'accomplir leur devoir (lettre 95). Vivement intéressé par les affaires de Nice dont Carlone l'entretient par ses courriers, il a mis de l'ordre dans la police, relevant non sans mal deux commissaires. Par contre vis-à-vis du *Nizzardo* il avoue avoir rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait pas et qui bloque l'affaire des annonces judiciaires en faveur de Carlone. Santa Rosa accuse celui à qui il est opposé depuis longtemps, De Foresta, qu'il qualifie de « patron du *Nizzardo* avec Baralis, Laurenti et Bottero ». Seul Malausséna trouve grâce à ses yeux pour avoir gardé son indépendance « au milieu des intrigues ». La ligne politique du journal de Carlone est sans aucun doute ce qui les rapproche malgré les idées séparatistes, ignorées de Santa Rosa dans ses correspondances, soit qu'il les juge marginales et d'un poids politique négligeable à Nice, soit qu'il refuse de polémiquer avec Carlone pour conforter son appui à la politique libérale du gouvernement.

En juin 1859 Santa Rosa s'est retiré dans sa campagne de Savigliano et n'a plus aucun contact avec la vie publique (lettre 96). Tirant le bilan de son passage au ministère de l'Intérieur où il a fait tout son possible pour sortir de l'enlisement bon nombre de dossiers niçois, il regrette profondément un immobilisme qu'il a combattu, mettant en cause le « ministre niçois » (De Foresta) qui non seulement ne l'a jamais soutenu, mais a souvent fait obstacle, ajoutant : « il m'est pénible d'apprendre que rien n'est encore fait pour l'endiguement du Var » (lettre 96). Résumant sa philosophie politique, il en appelle aux principes de justice et de démocratie qu'il oppose aux régimes de privilèges et d'exclusion par la domination d'une classe sociale quelle qu'elle soit mais assure avoir définitivement tourné la page de l'engagement dans la vie publique, administrative ou politique. En août il poursuit sa convalescence à Savigliano et réagit vivement à une lettre de Carlone qui s'impatiente de ne pas voir aboutir sa requête sur les annonces judiciaires et met en cause « la bonne foi » de Cavour et du roi. Santa Rosa ne peut l'admettre. Il s'insurge également contre les positions de plus en plus clairement affichées de séparatisme en Savoie et à Nice. Jugeant que la question des nationalités « est un moyen d'assurer la liberté » (lettre 98) puisqu'elle justifie le combat contre la tutelle autrichienne en Italie, il prend soin de prôner un autre but « la liberté vraie » qui offre aux individus un système politique reposant sur le libéralisme et rejetant conservatisme et cléricalisme ce qui lui permet de stigmatiser les indépendantistes savoyards et même niçois et de dénoncer le pouvoir temporel du pape « qui nuit à la religion et empêche la liberté en Italie » (lettre 98). Le 27 août avant de retourner à Turin et de projeter un séjour hivernal à Nice, il se dit heureux de s'être occupé d' « agriculture et des agriculteurs prolétaires », jugeant sa santé meilleure. Pourtant ce n'est qu'à la fin d'octobre qu'il se décide attendant toujours une amélioration plus sensible. Se démarquant de Carlone il reproche « aux journaux de Nice » d'avoir abordé la question séparatiste qu'il dit « inutile » car il en rejette catégoriquement l'idée et nuisible au parti libéral qu'elle divise. Sur la question de la réorganisation de l'administration territoriale il dit partager l'opinion de Carlone

sur l'intérêt du modèle français en ce qui concerne les départements mais pas les communes.

Etant à Nice pendant la saison d'hiver, nous ne disposons pas de correspondance. De retour à Turin à la fin du mois de mars alors que les événements se précipitent à Nice après la signature du traité entre Victor-Emmanuel II et Napoléon III qui arrête les modalités de cession de la Savoie et de Nice à la France, Santa Rosa dit à Carlone son impatience de recevoir des nouvelles tout en le mettant en garde contre toute velléité d'hégémonie des tenants du séparatisme à l'encontre des Niçois attachés à la culture italienne : « il faut faire disparaître l'idée d'un parti français », lui écrit-il (lettre 102). Une semaine plus tard Santa Rosa fait part à Carlone de toute son émotion face à cette séparation douloureuse, acceptée, par lui et par le roi, comme sacrifice nécessaire au triomphe de la cause de l'unité italienne qui avait besoin de la caution française. A la fin de sa lettre écrite à la veille du vote sur l'annexion, il livre à Carlone un message politique fort appelant à l'unité niçoise dans la France au-delà des clivages et à l'humilité des anciens militants séparatistes faisant valoir qu'ils ne sont pour rien dans la cession de Nice car elle ne résulte que de la seule volonté des deux souverains : « votre journal oublie encore quelquefois que l'union de Nice à la France n'est pas le fait d'un parti et que la votation favorable qui aura lieu demain n'est pas le résultat de l'action active du parti français. Tachez que les rédacteurs se rappellent que l'intérêt de Nice, des Niçois et même de l'ancien parti français surtout est de faire de la conciliation et amener peu à peu l'union des personnes honorables. Cela fera votre force pour obtenir beaucoup du gouvernement français ». C'est en réalité la politique de ralliement qui a été convenue entre les deux gouvernements et qui a conduit à confier les charges administratives et électives à ceux des partisans de l'Italie qui acceptaient le changement de souveraineté de manière à faciliter politiquement la rupture.

A nouveau alité et gravement malade Santa Rosa rejoint en juin sa propriété de campagne de Savigliano. Marqué par le douloureux abandon de Nice où il aurait aimé finir ses jours, il écrit à Carlone le 14 juin, jour de la cérémonie de remise de la province aux autorités françaises, pour lui redire son indéfectible amitié (lettre 105) mais les forces l'abandonnent. Dans une dernière lettre du 29 juillet 1860 écrite à la chartreuse de Pesio où son médecin l'a envoyé en cure, il se dit désormais totalement étranger à la politique et ne veut plus recevoir l'abonnement au journal que Carlone a quitté. Celui-ci déçu par la tournure des événements dont il n'a pas tiré le bénéfice qu'il comptait, abandonne définitivement le combat politique après un cuisant échec aux élections cantonales en décembre 1860. Trois mois plus tôt il avait reçu le faire part de décès de Santa Rosa emporté par la maladie pulmonaire qui le rongait depuis des années.

Année 1858

82 – Turin, 18 janvier 1858

Mon cher Carlone, Me voilà au ministère de l'Intérieur secrétaire général¹. Je voulais vous l'écrire mais je n'ai pas eu un moment à moi la semaine dernière et encore pendant celle que nous commençons, je n'aurai pas de temps à moi. J'ai fait acte de dévouement et d'abnégation en suivant M. de Cavour au ministère de l'Intérieur. J'ai cru ne pas refuser une position difficile puisque je suis homme de cœur et je me suis dévoué au pays. Je refuserai toujours un ministère parce que je n'ai pas d'ambition et parce que je crois pouvoir faire le bien mieux encore dans une position modeste et n'être pas à même de le faire autrement. Je suis cependant peu rassuré de pouvoir satisfaire à ma pénible tâche. 23 janvier 1858. Je reprends ma lettre que je n'ai pu finir avant. J'ai besoin que mes amis me viennent en aide et qu'ils me soutiennent devant l'opinion publique. Je suis maintenant solidaire avec le ministre des actes de l'administration intérieure. Celui-ci en a seul la responsabilité politique mais je ne suis pas moins aussi responsable vis-à-vis de lui et de l'opinion publique. Nous avons des difficultés graves à surmonter pour amener ce que je crois nécessaire et je doute que les moyens dont on dispose puissent suffire. Tachez de blâmer l'horrible attentat de Pieri à Paris². L'assassinat est infâme. Tous les partis doivent le repousser. Il faut être avant tout honnête. J'ai appris avec intérêt ce que vous m'avez écrit dans vos deux dernières lettres. Je n'ai pas le temps d'y répondre. Vous verrez que La Marmora aidera pour le bien. Je lui ai parlé de vos annonces. Parlez lui de cela. Vous connaissez son faible. J'écirai aussi à Malausséna pour l'amener à ce que son esprit doit le guider. Il est trop fort pour vouloir être faible et aimer une popularité qui rend impopulaire. Une administration juste et énergique donne la popularité. Il le comprendra et il s'appuyera sur vous, vous le verrez venir, prenez patience. Ecrivez moi souvent. Je vous repondrai. Eclairez-moi, j'écoute toujours les bons conseils des amis. Parlez-moi de Nice. J'ai aussi parlé à La Marmora de l'indigement du Var. Il comprend bien cette affaire. Ma santé est bonne. Je passe mon temps exclusivement au ministère. Il me faudra quelque temps pour me mettre au courant des choses et des personnes. Tout à vous à la hâte de cœur. T. Santa Rosa

83 – Turin, 7 février 1858 (à l'entête du ministère de l'Intérieur)

Mon cher Carlone, Je suis au milieu des élections, des nominations, de syndics, etc. etc. L'attentat du 14 janvier est encore venu nous augmenter le travail et les difficultés. La nouvelle administration du ministère de l'intérieur a obtenu un succès complet dans les élections du 13. Nous avons obtenu des candidats libéraux dans des collèges qui nous avaient envoyé des candidats cléricaux. Cela suffit pour répondre à ceux qu'ébrouitent sans raison à un changement de politique. Il est cependant certain que nous croyons de ne pas nous laisser entraîner par les Maziniens que, quoi que nous ne les craignons pas, nous prenons toutes les dispositions nécessaires pour nous débarrasser des Maziniens des autres provinces italiennes, pour éloigner du pays les faisant métier d'émigré sans l'être, et pour contenir les Maziniens du pays. Les libéraux doivent nous soutenir dans cette rude tâche. Quant à vous je n'en doute pas. Vous avez aussi compris cette nécessité. Le gouvernement agit en cela sans pression et par devoir. Quant aux moyens vous savez que je n'en employe jamais de ceux qui ne soient loyaux justes et francs en même temps. Pour ce qui concerne la tendance de certains journaux à louer plus ou moins ouvertement l'assassinat politique, nous employons tous les moyens légaux pour faire cesser cette tendance qui peut nous compromettre à l'étranger et s'ils ne

¹ L'affectation de Santa Rosa à la tête de l'administration du ministère de l'Intérieur fait suite à la démission du ministre de l'Intérieur Rattazzi le 15 janvier. Elle témoigne de la confiance accordée à Santa Rosa par Cavour.

² Le 14 janvier 1858 trois bombes furent lancées sur le carrosse de Napoléon III qui se rendait à l'Opéra. Piéri était un des membres du commando d'Orsini qui tenta d'assassiner l'empereur.

suffiront pas nous le dirons au Parlement en lui demandant les moyens d'empêcher cet scandale. Toutes ces occupations et bien d'autres prennent tout le temps que je ne donne pas au sommeil. Voilà la cause de mon silence avec vous. Je me suis occupé du plan régulateur. M. Melano en est rapporteur. Marzano l'a prié en mon nom d'en faire son rapport le plus tôt. Il a promis de le faire dans 15 jours. J'ai écrit un mot au beau-fils de Melano pour le faire engager à faire plus tôt son rapport au congrès permanent. J'en ai parlé aussi au ministre des Travaux publics. Je négligerai rien pour atteindre notre but dans l'intérêt de Nice. J'ai déjà fait solliciter l'affaire du Var. Demain, j'en écrirai encore d'office à l'intendant général. J'ai parlé au président comte Silopis pour vous faire nommer membre correspondant de la députation pour la *Storia Patria*. C'est la députation qui nomme les membres correspondant et Silopis en est le président influent. Il m'a dit que son influence vous était acquise mais que pour cela il était nécessaire que vous ayez la bonté d'adresser à ladite députation un travail et de lui dire dans une lettre les travaux sérieux que vous avez déjà fait pour les travaux dont s'agit et donnez moi tout cela. Le comte Silopis en fera rapport à la députation et il aura le plaisir de vous nommer membre correspondant. On ne nous a pas informé de l'affaire Paulian. Laissez-moi finir les élections du 18 et puis je prendrai en main l'affaire des annonces et je ferai ce que je pourrai pour atteindre votre but aussi sur cette affaire. Nous avons encore quelques mauvais droles à Nice qui se font passer pour émigrés mais ici nous sommes peu secondés à cet égard. Ecrivez-moi souvent je vous écrirai lorsque je pourrai, mais je me servirai de vos conseils. Ce que l'*Avenir* a écrit sur l'attentat était parfait. Je vous en fais mes compliments. Tout à vous de cœur. T. Santa Rosa

84 – Turin, le 2 mars 1858

Mon cher M. Carlone, Je suis occupé toute ma journée et je ne trouve pas assez de temps pour remplir mon devoir et faire tout ce qui me paraît nécessaire. Voilà la cause qui m'oblige à suspendre ma correspondance particulière et à négliger mes amis, ma famille, mes affaires. Si j'avais prévu tout cela je crois que mon dévouement ne serait pas allé jusqu'à accepter mes fonctions. Maintenant *sono in ballo e devo ballare anche dovessi esser fischiato*³. J'ai cependant fait votre commission à M. le comte Silopis. Celui-ci m'autorisa à vous écrire de vous mettre en rapport direct avec lui pour vos travaux historiques. Pour atteindre le but dont vous m'écrivez il sera nécessaire que vous puissiez adresser au comte Silopis un exemplaire de vos travaux. Vous devez connaître les hommes de lettres et savoir le moyen de les prendre. Maintenant M. Silopis est tout disposé, faites vous le reste, je ne saurais le faire aussi bien que vous. Le plan régulateur de Nice m'a aussi occupé beaucoup. J'ai parlé au beau-fils de Melano, Spargazzi qui obtenait le rapport prompt et favorable en ligne d'art. J'en ai ensuite parlé au ministre des Travaux publics lequel avait été prévenu contre j'ignore par qui mais vous pouvez peut être le comprendre. J'ai paralysé les mauvaises dispositions et j'ai lieu d'espérer que le plan sera approuvé mais il faudra encore que je revienne à la charge et il faudra encore du temps avant l'autorisation royale. En vous genant je pourrais nuire à la bonne réussite de l'affaire. Rien de nouveau en politique. La situation est difficile. Les hommes dévoués au bien public, à la civilisation sont peu nombreux. Les libéraux en politique ne sont pas toujours d'accord dans le Parlement. Le succès des élections est un peu paralysé par la loi sur les jurés présentée à la Chambre. Le projet est mal rédigé et le droit des jurés ne devrait pas dépendre du gouvernement. Voilà les modifications que je demanderais. Je voterais cependant les lois comme lois politiques, d'autant plus que je sais la dignité que le Roi et son gouvernement ont manifesté en ces temps ci et les formes qui en résultèrent de la part de la France qui nous traita mieux que l'Angleterre. Nous ne subissons aucune pression. L'alliance anglo-française est bien menacée. Ma santé est passable. Aucune modification ministérielle est probable. Il peut se faire (mais j'espère que non) qu'un ministère de droite

³ Maintenant je suis dans le bal et je dois danser même si je dois être sifflé.

puisse se faire avec le temps mais jamais une coalition. Quant à moi je m'y opposerai toujours et Cavour ne s'y portera pas. Le jour que je ne pourrai servir le pays avec indépendance sans mes principes, je rentrerai chez moi. Ce sera le plus beau jour pour mon bonheur privé. Je vous écrit très la hâte. Ecrivez moi souvent. Je ne vous repondrai pas toujours mais je vous serai pas moins devoué et affectionné. T. Santa Rosa

85 – Turin, 3 mai 1858

Mon cher Monsieur Carlone, Je suis en retard à vous écrire, vous devriez en comprendre la cause. Je suis surchargé de travail et j'ai du prendre le partis de renoncer à tout ce qui peut m'être agréable, à la correspondance avec quelques amis de choix (souligné par Santa Rosa) parmi lesquels vous avez une place marquée par une constance et loyauté de 10 ans. Mon silence ne m'empêche pas de m'occuper sérieusement des objets dont vous m'écriviez et de parler souvent de vous. Le nouveau évêque de Nice m'a fait adressé des compliments, des remerciements pour la manière dont votre journal s'est occupé de lui. Monseigneur Sola est un homme d'esprit. Il respecte la liberté de conscience et il n'inquiétera ni directement ni indirectement les dissidents (souligné) ; il se borne à désirer qu'on ne tache pas de faire une propagande contre le catholicisme. Il veut amener l'accord de la religion et de la liberté en dirigeant le clergé à bien faire et à ne pas intriguer avec les cléricaux. Aussi cet évêque est estimé mais il n'est pas ami des cléricaux. Je dois vous communiquer mes convictions à son égard parce que je crois qu'il vous sera utile de le savoir dans l'intérêt du pays. Votre journal marche bien et j'ai cru pour l'aider de commencer pour lui ôter les préventions qu'on voulait insinuer, qui aurait pu lui nuire. Maintenant je tâche de vous faire avoir les annonces judiciaires, au moins de déclarer que le *Nizzardo* n'en a plus le privilège. Je ne puis rien faire à cet égard jusqu'après la clôture de la session. En attendant je dispose le terrain pour atteindre mon but et j'en ai écrit à La Marmora. M. de Cavour vous soutiendra. Vous nous avez donné un appui loyal et indépendant dans toutes les questions graves qui se sont agitées depuis la guerre de Crimée. Cela prouve que nous avons les mêmes principes et que nous poursuivons le même but. Les hommes d'opposition du côté gauche ne sont pas des libéraux, croyez le moi. Ils ne méritent pas notre confiance et j'aime mieux les avoir contre nous parce que leur appui ne serait pas fort ni loyal. Il faut combattre avec eux et avec les cléricaux sans leur donner de l'importance de plus qu'ils ne méritent. Comme vous m'écriviez, fort bien, il ne faut pas faire peur au pays en grandissant l'influence des Maziniens, des cléricaux. Grâce à Dieu, leur influence n'est pas redoutable si le gouvernement sait agir et amener l'union des libéraux. Voilà mon but, voilà ma politique. Je tâche de diviser le clergé et je dois vous dire que bonne partie du clergé a déjà compris qu'il fallait marcher avec les libéraux et le gouvernement. Je ne m'inquiète pas des autres mais je les fais surveiller autant que les Maziniens. Quant à Rome, je laisse aux autres d'y penser ; il faut marcher sans s'en inquiéter. Rome n'est pas dans mon département. Il ne faut pas s'en inquiéter. Ce qui est incroyable c'est l'état de démoralisation des Etats Romains. Vous ne pouvez vous l'imaginer ; une population pleine de vie et d'intelligence et bien toutes ces forces tournent mal faute d'un gouvernement. Le gouvernement des cardinaux n'est pas un gouvernement. Les dernières publications ont été le résultat d'un discours fait par le général La Marmora. J'ai regretté tout cela mais M. de Cavour ne pouvait pas abandonner le général La Marmora. Il ne faut pas revenir sur ces publications et se taire de toute manière. Je vous remercie du silence que vous avez gardé la dessus. Nous ne devons pas nous faire des ennemis. Nous devons marcher droit à notre but, nous ne devons pas soulever de questions irritantes d'autant avec des personnes qui ne sont plus au pouvoir. Je me suis occupé avec activité des affaires de votre ville et j'ai taché de donner un peu d'activité à La Marmora. Je dois lui rendre justice maintenant il travaille davantage et vos affaires prennent une bonne allure. Le *piano regolatore* m'a beaucoup occupé. J'ai dit des vérités dures à ceux qui le méritaient sans me gêner et j'ai lieu

de croire qu'on n'osera plus refuser l'approbation. Les autres affaires de la place du Pont, de l'emprunt etc... ont été expédiées favorablement. Malausséna va bien, il a pris ce que je vois. L'affaire Petit Nisbel⁴ est malheureuse mais la cause est toute de ces messieurs que vous connaissez. Il faut traiter cette affaire sans passions mais je ne saurais me décider à approuver le paiement de 30 mille livres si cela dépendait de moi. Les hommes de la *Gazetta del Popolo* ont montré leur côté faible. Ce sont des spéculateurs d'immoralité avec l'hipocrisie libérale, Rouge etc... Il ne faut trop s'y fier. Ce sont des hommes qui cherchent à gagner de l'argent sans s'inquiéter des moyens. Vous n'avez pas encore renvoyé au comte Silopis vos publications et vous ne lui avez pas écrit. Faites-le et envoyez moi votre lettre et vos publications. Je me chargerai de les lui faire passer. Je tiens à ce que cette affaire ait une bonne fin. Vous avez reçu quelques exemplaires des discours imprimés à part pour donner une idée des opinions des partis sur la loi de l'assassinat. Je vous les ai fait passer par le syndic. Je ne vous ai pas envoyé des exemplaires de la dernière circulaire que j'ai fait sur les services du ministère. Les journaux l'avaient publiée. Au reste c'était peu de chose. Dans trois ou quatre mois j'en ferai une autre pour développer les principes de cette circulaire et donner au pays une idée précise des devoirs des intendants. Mes compliments et ceux de ma femme à Madame Carlone. Mes amitiés à Juge. Ecrivez moi souvent. L'affaire du Var ira bien. La Marmora a déjà écrit au ministère des Travaux publics et il a bien compris cette affaire. Malheureusement je ne suis pas appelé à m'en occuper d'office mais je sollicite tout le monde. J'ai fait donner des ordres à la dette publique pour votre affaire. Je vous quitte en vous serrant la main comme un ami dévoué. T. Santa Rosa

86 – Turin, 12 juin 1858 (à l'entête du ministère de l'Intérieur)

Mon cher Monsieur Carlone, le travail et le devoir m'empêchent souvent tout ce qui m'est agréable. Aussi mes correspondances particulières en souffrent malgré moi. Vous le comprendrez. J'ai trouvé mon administration bien malade et il me faut du temps pour la guérir sinon complètement au moins au point de laisser moins à désirer que maintenant. Loyauté activité et indépendance, c'est ma devise pour les moyens ; justice et liberté pour les principes ; conciliation avec les adversaires et dévouement avec les amis. Les résultats ne répondent pas parce que je suis un homme et je fais souvent défaut à ma tâche. On me tiendra compte du bon vouloir et c'est tout ce que je demande. Au reste je n'ai pas encore eu des contrariétés, des tracasseries depuis 5 mois d'administration. On me laisse tranquille. On ne blâme pas mon administration et c'est tout ce que je désire obtenir de l'opinion publique, de la presse. Assez de bavardage. Ma santé est favorable, elle ne souffre pas trop de la chaleur. Je ne vous ai plus écrit mais je ne vous ai pas oublié. Je n'étais pas en correspondance avec le nouveau évêque de Nice, j'ai cru mieux faire de lui faire écrire par un de ses amis qui est aussi le mien. Votre journal garde une ligne que toute personne de bonne fois peut et doit approuver au point de vue religieux et politique. L'évêque a cru me répondre directement et je crois bien faire en vous communiquant sa lettre d'une manière toute confidentielle. Vous pouvez dire de avoir en communication de ce qui vous concerne, sans jamais laisser comprendre que je vous ai communiqué la lettre même. Je crois qu'après cette lettre vous pourriez porter vous-même le journal à l'évêque et prendre cette occasion pour lui faire une visite. Au reste je laisse à vous de faire ce que vous jugerez plus convenable pour vous. L'évêque de Nice est le plus capable et le plus dévoué aux principes vrais de la religion et de la liberté. Il a du cœur. Lorsque l'intendant général viendra à Turin, je lui parlerai pour les annonces et j'espère qu'on pourra se débarrasser de Bazile que je considère espion de l'Autriche et de Naples mais cela entre nous deux. Toutes les affaires de Nice ont eu une solution favorable et prompte et je me suis fait un plaisir, un devoir de les faire résoudre suivant les délibérations du conseil qui marche bien maintenant. J'ai vu Malausséna à Turin

⁴ Petit Nispel (projet de chemin de fer de Vésubie).

plusieurs fois, il se loue beaucoup de vous, de Juge et du journal. Il a comprise la faute commise pour l'affaire Petit Nisbel ; mais je comprends qu'on soit honteux et qu'on désire l'enterrer. Si j'avais été ici l'année dernière, j'aurais cassé la délibération de Nice sans craindre l'impopularité du moment. Au reste tout le monde doit paier son apprentissage dans les affaires. Nice sera ainsi corrigé et ne se laissera plus [...] faire par les charlatans. Ne comptez pas sur les hommes de la *Gazetta del Popolo*. Ils vous sont ennemis jésuitiquement et ils perdent tous les jours. Il faut les laisser tomber sans s'en occuper et sans leur donner de l'importance. Je vous quitte à la hâte mais de cœur. Tout à vous dévoué. T. Santa Rosa
PS : écrivez-moi plus souvent. N'attendez pas ma réponse pour me récrire. Je suis maintenant occupé de l'affaire du Var et nous la porterons aussi à exécution. Vous aurez la bonté de me faire retour de la lettre de l'évêque. J'attends cela pour lui répondre.

87 – Turin, le 30 juin 1858

Mon cher Monsieur Carlone, Voici la lettre de M Silopis auquel j'ai envoyé votre livre. Dans le temps vous m'aviez écrit de vouloir envoyer directement cet livre avec une lettre que vous vous réserviez de m'envoyer pour le comte Silopis. Ne recevant pas cette lettre, j'ai envoyé le livre. Lorsque l'affaire du cimetière arrivera au ministère je m'en occuperai sérieusement. Au reste vous vous trompez en croyant Malaussena d'accord avec de Foresta. Cette fusion est improbable. Quant à l'évêque je vous dirai que je ne suis pas en correspondance avec lui, que je lui ai fait écrire par un ami de l'évêque pour l'*Avenir*, qu'il me paraît plus que suffisant ce que vous avez fait, que l'excommunication cesse de fait ou de droit et que l'évêque a préféré le premier moyen. J'ai la certitude que l'évêque de Nice n'est pas clérical. Au point de vue gouvernemental cela est important comme vous devez le comprendre. Je suis bien fatigué ces jours-ci : je me borne à quelques lignes. Tout à vous dévoué ami. T. Santa Rosa. (sur une autre page accusé de réception de la publication de Carlone par le comte Silopis)

88 – Turin, 10 juillet 1858

Mon cher M. Carlone, Je me hâte de vous envoyer la réponse de M. Silopis. J'ai eu un mal d'angine qui m'a donné la fièvre pendant 3 jours et qui m'obligea à garder ma chambre jusqu'à aujourd'hui. Maintenant je vais mieux, je dirai même bien. M. de Cavour partira demain au soir pour 20 jours⁵. Je reprends mes fonctions et ma responsabilité quoique de Foresta ait été chargé de l'intérim. Les premiers jours d'août je partirai pour mon congé. Je dois vous dire franchement que je ne puis approuver les moyens d'opposition que vous avez employé contre le cimetière. Ce sont des moyens peu pratiques, je vous le dis avec franchise et expérience. Lorsqu'on a de bonnes raisons, il ne faut pas attaquer les personnes et vous pouvez avoir de bonnes raisons. L'opposition personnelle nuit toujours à celui qui s'en use et c'est votre défaut d'en abuser même quelquefois. Laissez vous le dire ; c'est le meilleur témoignage d'amitié que je puisse donner, je le donne toujours à mes amis, et il faut prendre mon caractère comme il est, dévoué et loyal sans réserve. On examinera à fond cette affaire et croyez que la décision sera dictée par la raison, jamais par l'intrigue ou la pression. Ainsi réservez vous sur cette affaire. Si je serai pas absent je m'en occuperai moi-même. En attendant tachez de traiter l'affaire avec calme devant le Conseil et évitez à tout prix de faire de l'esprit, des personnalités dans cette discussion. C'est le conseil d'un ami, peut-être de votre meilleur ami. L'évêque de Nice a écrit à Turin une lettre qui m'a été communiquée et dans laquelle il a fait des éloges de votre journal au point de vue religieux et politique. Vous vous êtes trompé en le jugeant sur certaines apparences. Je ne suis pas en rapport direct avec lui. Je n'ai pas même cru de répondre à la lettre que je vous ai communiqué. Je tiens à éviter des correspondances directes autant que je resterai dans mes fonctions. Je sais cependant que

⁵ Cavour se rendit alors à Plombières dans les Vosges pour une rencontre secrète avec Napoléon III qui allait sceller le sort de Nice et de la Savoie en échange du soutien français à la cause italienne contre l'Autriche.

l'évêque de Nice a de bonnes intentions. Vous avez bien fait de ne pas marquer trop d'empressement, mais vous verrez avec le temps que vous partagerez mon opinion à son égard comme je partage la votre à l'égard de tous ces rédacteurs du *Nizzardo* et consorts. Croyez moi à la hâte mais de cœur. T. Santa Rosa

89 – Turin, 31 juillet 1858

Lettre à entête du ministère de l'Intérieur où il se contente de dire à Carlone de lui écrire à Aix-les-Bains où il part ces jours ci.

90 – Aix-les-Bains, 15 août 1858

Mon cher Monsieur Carlone, je me hâte de répondre à votre lettre du 5. Les douces d'Aix ont déjà amélioré ma santé mais je ne suis pas encore aussi bien que je voudrais. Je travaille aussi un peu pour étudier le projet de la loi provinciale et communale mais je suis encore un peu indécis si je communiquerai au comte Cavour le projet qui est dans mes convictions. Je suis un peu trop l'âne qu'on emploie jusqu'à son épuisement. J'en aurais bien assez et je voudrais en finir. Je me laisse souvent entraîner mais ce ne sera pour long temps. Je suis ici avec ma femme et nous faisons une vie paisible sans prendre part au mouvement et à la société des baigneurs. Nous demeurons ici spectateurs, public devant les acteurs qui agissent, jouent plus ou moins bien la comédie. Vous verrez que Malaussena finira pour bien saisir la question du cimetière. Il faut maintenant prendre une décision et faire un seul cimetière. L'endroit ? Je vous dirai mon opinion. Cimies ou Saint-Pons. L'évêque de Nice est le plus libéral de nos évêques. Il faut le prendre comme il est et ne pas le froisser même dans ses défauts. Il a déjà eu le courage de rompre ouvertement avec les organes du cléricisme et il faut lui en tenir compte. Avant l'ouverture de la nouvelle session, je m'occuperai des annonces judiciaires. J'en ai parlé à M. de Cavour et nous nous réservons d'en causer avec l'intendant La Marmora à sa première course à Turin afin d'atteindre mieux le but. Vous savez qu'il faut être désigné journal de la Division pour conférer le droit des annonces judiciaires d'après le Code. J'ai obtenu que M. Marzano fusse chargé de l'affaire du Var. Son successeur a faite une proposition inacceptable et un travail à refaire. Il y a beaucoup trop à faire pour le département de l'Intérieur. La police est loin d'être comme je la voudrais mais nous manquons d'hommes capables et honnêtes pour ce service. Je me suis occupé n'en former mais il faudrait pour atteindre mon but bien plus de temps que je ne veux rester à ma place. Ce que vous m'écriviez sur la police est un peu chargé et au fond il y a du vrai. Ce que vous me dites, sur les gardes de sûreté est au dessous de la vérité à l'exception de Turin et Gênes où le personnel a déjà fait des progrès notables. Je ne quitterai pas Aix de sitôt. Ecrivez-moi ici. Mes compliments joints à ceux de ma femme à Madame Carlone. Tout à vous dévoué de cœur T. Santa Rosa. PS vous avez de Foresta à Nice. Dites-moi si vous l'avez vu et ce que vous en pensez à présent. Nous avons ici le président Faisolle qui est excellent pour moi.

91 – Aix, le 30 août 1858 (à l'en tête du ministère de l'Intérieur)

Mon Cher Carlone, je me hâte de vous annoncer que je ferai une course à Paris de quelques jours. J'y serai le 2 et je serai de retour à Aix le 8 ou le 10 septembre. Si vous avez des commissions pour Paris vous pouvez me les envoyer en m'adressant la lettre Hôtel des Princes rue Richelieu. Ce que vous m'écrivez sur ma santé est juste et en ami. Aussi je commence à être bien décidé d'y penser avant toute chose. Je ne crois pas juste votre remarque sur les annonces. Je verrai à Turin ce que je pourrai obtenir à cet égard. Quant à moi vous connaissez l'opinion que j'en ai. Ce que vous écrivez sur l'endiguement du Var et sur de Foresta est très à propos. J'en ferai mon profit. Je persiste toujours dans mon opinion sur la localité du cimetière mais je ne crois pas la question urgente. Je suis très pressé. Je me borne à vous dire que Madame de Solmis est descendue plus bas encore et qu'elle appartiendra

bientôt au quart de monde (souligné). Nos compliments empressés à Madame Carlone. Tout à vous dévoué de cœur. T. Santa Rosa

92 – Turin, dimanche 28 novembre 1858

Mon cher Monsieur Carlone, j'ai beaucoup causé des affaires de Nice et du Var surtout à La Marmora ; il a gagné, il a plus d'activité et il m'a paru avoir bien compris l'affaire de l'endiguement. La Marmora dans le temps m'avait écrit pour vous faire donner les annonces judiciaires et il tient à ce que je vous l'écrive. Vous comprenez le retard que le ministre a mis pour cela. Il faut avant tout débarrasser le bon évêque des brouillons qui le compromettent et qui n'ont pas l'estime publique. Si on frappait de suite le *Nizzardo*, cela pourrait atteindre l'évêque et nous finirions par donner raison à l'aumonier et faire du mal à l'évêque qui au fond a de bonnes intentions et qui est dévoué à la cause libérale sans avoir rien du jésuitisme. L'amitié qu'on me connaît pour vous m'empêche aussi de presser davantage la solution qui ne peut plus manquer. Vous comprendrez cela mais n'en dites pas le mot à personne. Cela entre nous d'autant que de Foresta aussi s'était laissé prendre aux flatteries des mêmes individus. L'échange avec les journaux ne dépend pas du directeur de la *Gazette Piémontaise* mais de l'entrepreneur Favale. C'est absurde mais nous avons trouvé une convention faite régulièrement. Il faut attendre son échéance pour pouvoir faire un journal passable. Je n'ai donc pu en donner l'ordre mais je me suis borné à faire dire à M. Favale de faire l'échange avec vous. Vous avez déjà dû en recevoir l'avis et le journal. Ma santé s'est un peu améliorée mais je n'en suis pas encore satisfait. Je verrai ce que je devrai faire. En attendant j'ai achevé le projet de lois communale, provinciale et gouvernementale. Nous verrons ce qui en résultera. J'ai pris la bonne résolution de modérer mon travail et de soigner ma santé. Voilà l'important pour moi. Le prince de Monaco est entouré de canailles et lui-même ne jouit pas d'une excellente réputation à Paris au point de vue morale, tachez de ne pas en laisser parler votre journal. Croyez à mes meilleurs sentiments d'affection. Votre très dévoué ami T. Santa Rosa

Année 1859

93 – Turin, 22 janvier 1859

Mon cher ami, Mes occupations officielles m'empêchent toute occupation agréable. Ainsi depuis quelques mois je suis forcé à négliger mes amis et mes affaires. J'espère qu'on ne m'en voudra pas et qu'on me plaindra. J'avais bien l'intention de quitter cette vie active ou de la suspendre au moins pour cet hiver. Les événements m'en empêcherent et le devoir m'a fait renoncer à ce qui était dans mes goûts et même dans l'intérêt de ma santé. Je sais bien que dans l'ordre civil l'homme qui se tue en remplissant son devoir excite l'ilarité et souvent le mépris des hommes et ne gagne rien au moral perdant tout au physique. Mais je n'ai jamais agit pour moi dans mes fonctions mais pour la patrie et je reste à ma place jusqu'à ce que j'en aurai la force matérielle et durant les temps difficiles ; à moins que des circonstances imprévues m'obligent à prendre une autre décision. Ma santé va mieux et ne me donne la moindre préoccupation dans cet moment. Je n'ai pas oublié l'affaire des annonces mais il faut pour cela une décision du ministre et il m'a toujours renvoyé d'un jour à l'autre à cause des occupations qu'il a dans cet moment. J'ai encore écrit à La Marmora d'en faire une proposition officielle afin d'atteindre plutôt le but que je désire autant que vous sous bien des rapports. Votre journal est devenu un grand journal. C'est un des meilleurs des Etats Sardes. Soyez persuadé que je n'oublie pas. A Nice les affaires marchent mieux avec Malaussena. Celui-ci a comprise l'affaire du cimetière. L'affaire du Var n'est pas oubliée. J'en ai écrit et

causé souvent. Mes amitiés à Juge. Je lui écris pour une affaire. Je pense qu'il aura reçu ma lettre. Mes compliments à Madame Carlone. Ecrivez-moi et ne m'en voulez pas si je ne vous repondrai pas avec une exactitude mais je ferai toujours ce qui sera contenu dans vos lettres. Tout à vous dévoué très à la hate. T. Santa Rosa

94 – Turin, 18 mars 1859

Mon Cher Carlone, Mon retard à répondre aux amis est du à ma mauvaise santé et au travail obligatoire qui est au dessus de mes forces. Ce n'est pas au moment des difficultés que je refuse mon travail mais je tache d'y satisfaire en me privant de toutes les correspondances qui me procuraient une agréable distraction et une satisfaction. Je désire que mon bon vouloir puisse suffire à ma tache et que je ne me trouve pas obligé à l'abandonner pour manque de forces phisiques. Le cas échéant je n'ésiterai pas un instant. Personne n'est nécessaire mais il s'agit d'une cause à laquelle mon père a donné sa vie et j'ai travaillé toute ma vie plus ou moins ouvertement. Je voudrais pourvoir aussi la servir au moment des difficultés, des dangés. Voilà ma position. Ce qui en résultera Dieu seul le sait. J'ai reçu la lettre de Juge en réponse à ma communication que je lui avais faite. J'ai été peiné de ce qu'il m'écrivait sur sa position. C'est un homme qui est appelé à rendre des services pratiques et je voudrais être à même de l'utiliser. Il ne me demandait rien il exprimait seulement son intention de trouver une occupation stable. Dites lui que je suis un homme de travail plus qu'un homme de pouvoir, mais s'il croit que je puisse lui être utile il peut compter sur moi. De Foresta est toujours le même. Il ne faut pas le traiter comme un homme sérieux et loyal personne nous croirait. Il est très gené avec moi et je ne le gene pas davantage en le cherchant. J'ai ecrit deux fois à La Marmora pour en finir avec les annonces du N⁶. J'ai faite cette demande parce que j'ai trouvé ici de l'opposition pour l'opportunité. N'étant pas un homme d'opportunité, j'ai insisté et j'ai demandé L. à mon aide pour en venir à bout. 1^{er} avril 1859. Depuis que j'avais écrit les lignes qui précèdent je n'ai pas trouvé le temps à finir ma lettre et causer un peu des affaires générales et particulières à Nice. Je dois aussi souvent m'occuper d'affaires militaires pour l'organisation des volontaires, ensuite l'absence de M. Cavour. Celui-ci est retourné ce matin en excellente santé⁷. Notre politique sera toujours la même et je ne doute pas que le principe de la civilisation triomphera en Europe mais je suis aussi convaincu qu'on n'y parviendra qu'avec des coups de canon. Votre journal a un excellent esprit (souligné). Je le lits toujours avec intérêt. L'affaire de l'endiguement n'est pas oubliée par moi. Je le rappelle souvent au ministre Bono pour qu'il décide Bella à donner son travail. Je ne doute pas sur une bonne solution. Donnez moi souvent de vos nouvelles. Je vous repondrai n'en ayant le temps. Ma santé va mieux depuis deux semaines. Riberi prétend que le travail me nuit pas. Je ne suis pas de son avis. Je pense toujours à venir me fixer à Nice. Mais pour le moment je ne pense qu'à préparer ce qui est nécessaire pour le pays. Le moral y est. Adieu. Je vous serre la main de cœur. Votre ami T. Santa Rosa

95 – Turin, 5 mai 1859

Mon cher Monsieur Carlone, Votre lettre du 23 avril me trouva au lit avec une forte fièvre. J'avais un but à remplir et j'ai fait des efforts et lutter avec ma santé pour le remplir. Le jour que l'Autriche nous déclarait la guerre, que le pays était préparé et que le partis liberal et national était unit et discipliné, la tâche des fonctionnaires civils était achevé ; maintenant c'est au militaire à faire son devoir. Ce jour même la providence m'envoya une forte fièvre et me fournit ainsi non pas un prétexte mais une occasion, le devoir même de me retirer du service. Aussi je n'ai pas ésité à demander ma démission en l'appuyant sur l'état vraiment

⁶ *Il Nizzardo*

⁷ Cavour était en conférence le 29 mars 1859 avec Napoléon III pour discuter des préparatifs militaires contre l'Autriche

déplorable de ma santé. On ne me l'accorda pas mais on me nomma conseiller d'Etat en me laissant à disposition du Président du Conseil des ministres. C'est une manière bienveillante de satisfaire à ma demande. Je pourrai maintenant prendre tout le repos qui est indispensable à mon existence et seul remède pour rétablir ma santé. Je me propose d'aller pour quelque temps à ma campagne mais je veux attendre de voir se développer les événements que les armées nous préparent. J'ai passé huit jours au lit avec une forte fièvre. Maintenant j'en suis délivré d'une manière complète mais je ne sorts pas encore de ma chambre. J'espère reprendre ma santé d'autrefois, mais si je ne quittais pas maintenant les affaires, il est douteux que j'eusse pu encore exister longtemps. Voilà que j'ai mis à profit vos sages conseils. Je les comprenais bien mais j'étais et j'avais tort. Tout ce que vous m'écrivez sur les affaires de Nice m'intéresse beaucoup. J'ai oté deux commissaires de police de Nice, non sans avoir à lutter. Je me proposais de faire aussi d'autres changements, mais je n'avais pas encore pu vaincre les difficultés. Je sais bien les mauvaises influences, j'en ai même prévenu La Marmora qui, au fond, n'est pas mauvais. De Foresta est le patron du *Nizzardo* avec Baralis et Laurenti et Bottero. Tout cela lutte toujours en faveur. La Marmora écrit deux lettres particulières pour se débarrasser du *Nizzardo* ; je l'ai bien appuyé mais j'ai rencontré une résistance à laquelle je ne m'attendais pas. J'aurais finit par atteindre mon but mais non sans peine et pas de suite. Les De Foresta sont des personnes sans principes et sans rien de bon dans leur ame ; ils sont maintenant d'accord avec les messieurs sus énoncés et les messieurs du *Nizzardo*. Tout cela entre nous. Je n'ai pas encore renoncé à mon but mais il me faut prendre une autre route pour y arriver. Il me faut déchirer le voile, je le ferai à la première occasion. Malaussena, au milieu de ses intrigues a su conserver son indépendance. Il est homme de moyens. Les autres n'en ont pas. Je vous enverrai un exemplaire du projet de lois communale et provinciale. Plus tard je me propose d'écrire, je verrai de prendre quelques arrangements avec votre journal. Mais je viendrai à Nice pour cela. Je pense y passer l'hiver prochain. Mes compliments et ceux de ma femme à Madame Carlone. Dites à Juge que se présentant une occasion je la saisirai pour lui. Tout à vous de cœur. T. Santa Rosa.

96 – Savigliano, 29 juin 1859

Mon cher Carlone, Nos deux dernières lettres se sont rencontrées en chemin. Je suis aussitôt reçue la votre partis pour ma campagne près Savigliano. J'y suis encore et je pense y rester encore pour améliorer ma santé trop ébranlée par le travail de la dernière année. Je ne pouvais pas prendre un meilleur partis. Les occupations agricoles conviennent (en cet moment mieux que toutes autres) à ma santé ; aussi je suis bien mieux et je ne désespère pas de mon retablissement avant la saison de l'hiver. D'ici je ne pourrais vous dire rien sur les événements que vous ne sachiez déjà. Je ne puis pas non plus faire des appréciations sur ce qui arrive et des prévisions sur l'avenir sans peut être me tromper ou voir à travers le prisme de mes opinions. Ceci étant je garde le silence avec vous ainsi qu'avec mes autres amis. Ce n'est pas le moment de parler agriculture et ces sont cependant mes seules occupations. Je ne veux cependant pas trop prolonger mon silence parce que vous pourriez lui donner une cause qui ne serait pas. Voilà une lettre qui sera insifiente mais qui vous assurera de la continuation de mes sentiments pour vous et de l'amélioration de ma santé. Ce que vous m'écriviez sur Nice m'a fait de la peine. Tous mes efforts ont toujours été dirigé pour amener un résultat différent de celui que vous m'indiquez. Je ne pourrai changer ma manière d'envisager la question et jamais je ne travaillerai pour obtenir un but opposé à celui que je me suis toujours proposé. Je ne vous dirai pas d'avoir toujours été heureux dans mes démarches pour soutenir les intérêts niçois⁸, mais je vous avoue aussi que je me suis toujours trouvé seul à agir. Le ministre niçois⁸ souvent même a contrarié mes demandes, jamais il ne les a secondées. Voilà la vérité. Tout cela ne changera pas les convictions et ne faiblira pas mon attachement aux

⁸ Allusion à de Foresta

Niçois et mon dévouement pour leurs intérêts. J'ai eu des devoirs à remplir comme intendant général et comme député, j'ai taché d'y satisfaire, maintenant si le devoir a cessé, l'esprit de justice et le sentiment de sympathie pour ceux qui ont souffert ou souffrent le remplacent auprès de moi pour désirer à cette province tout le bonheur qui lui est du pour sa part. Je continue toujours à lire avec intérêt votre journal et je prends intérêt à ce qui se passe. Il m'est cependant pénible d'apprendre que rien n'est encore fait pour l'endigement du Var. En lisant ce que le syndic en dit dans son rapport et les éloges qu'il fait à L., je me suis demandé s'il a voulu faire un épigramme. En 1857 cette malheureuse affaire devait avoir une solution. Nous sommes en 1859 et rien n'a été fait. J'espère bien vous faire une visite à Nice l'hiver prochain si ma santé sera passable. Je suis décidé à ne plus accepter de fonctions actives politiques ou administratives. J'ai payé ma dette au pays. Ainsi je pourrai mieux disposer de mon temps. Lorsqu'on pourra dire tout ce qui s'est passé ces derniers 12 mois ce sera étonnant pour le public. L'armée des alliés se couvre de gloire mais les généraux de part et d'autre ne montrent pas de génie. Est-ce aussi votre opinion ? La paix en Europe n'existera pas avant qu'on ait fait la part du siècle. Or le siècle est démocratique non pas exclusif. La noblesse a gouverné exclusivement, la bourgeoisie de même, le prolétaire et l'ouvrier ont aussi eu par moment le pouvoir. Ces distinctions doivent disparaître dans la législation et dans la pratique. La liberté classe les hommes beaucoup mieux que les lois et l'arbitraire. Voilà la conviction que j'ai toujours eue. La question est sociale et sa solution est le but de tous les efforts que nous devons faire. Point de privilèges et beaucoup de justice (ainsi disent nos paysans), juste envers tous et pour tous également. Nous ne sommes qu'au commencement de la lutte entre ce principe et celui d'exclusion, du privilège. Je désirerais bien être auprès de vous et causer sur tout cela. En écrivant à la hâte, on n'exprime qu'en résumé notre opinion, et souvent d'une manière incomplète. La plupart des hommes d'Etat sont entraînés sans comprendre où ils vont mais la société marche. L'individu peut bien comprendre mais il peut si peu dans la marche de la société. Mes compliments à Madame Carlone. Ne m'oubliez pas auprès de Juge. Ecrivez moi à Savigliano. Croyez moi de cœur. Votre affectionné ami. T. Santa Rosa

97 – Savigliano, 17 juillet 1859

Mon cher ami, Depuis votre lettre du 5 des événements sont venus nous surprendre⁹. Personne ne pouvait prévoir cette solution. La société marchera tout de même vers le progrès comme nous le comprenons. Jamais cependant on trouvera une meilleure situation pour abatre le régime des privilèges et de la force brutale qui les défend. Je ne diminue pas ma confiance dans la cause que j'ai toujours défendue dès mes premières années et je suis heureux de penser que ma santé s'améliore et que je pourrai encore servir ma patrie. Mais ce ne sera plus dans les régions gouvernementales, j'ai gagné par le travail le droit au repos et je veux en jouir pour le reste de mes jours. Cela ne m'empêchera pas de pouvoir servir la patrie autrement et non la patrie, la société. M de Cavour s'était franchement décidé à soutenir les bons principes et à les faire prévaloir malgré la diplomatie et la vieille Europe. Sa démission est regrettable mais nécessaire¹⁰. Il faut pour le moment éviter tout prétexte à la réaction et tâcher de conserver nos libertés, pour s'en servir, plus ouvertement lorsque la paix sera signée et les armées éloignées du pays. Il faut profiter de ce qu'on gagnera mais pour gagner il est indispensable de montrer de la dignité et d'être prudent en même temps. Il pourra se former un nouveau ministère. Il faut le soutenir s'il conserve intactes nos lois politiques, autrement il faudra lui faire opposition légale. De mon côté j'y suis décidé. J'ignore ce qui se passe à Turin à l'égard de la crise ministérielle. Je ne veux me mêler des intrigues qui ont lieu en cette

⁹ Après les victoires de Solferino et Magenta, l'armistice fut signé avec l'Autriche le 8 juillet 1859 à Villafranca permettant au royaume de Sardaigne d'acquérir la Lombardie mais sans régler la question de la Vénétie

¹⁰ Hostile à l'arrêt de la guerre sans avoir conquis la Vénétie, Cavour donna sa démission. Il fut remplacé par Alfonso La Marmora également ministre de la guerre avec Rattazzi à l'Intérieur.

circonstance ; c'est trop sale. Je ferai une course à Turin lorsqu'on aura un ministre pour y voir mes amis. En attendant j'ai pris le prétexte de ma santé pour refuser de me rendre à Turin. Notre ancien ami D...¹¹ en quittant le ministère ne conservera pas des amis. Les vrais amis l'ont déjà abandonné et ceux de tous les ministres lui tourneront le dos pour faire la révérence au nouveau ministre. C'est très exact ce que vous m'écrivez sur Nice. La difficulté pour y faire le bien vient des Niçois même. Je crois que la question de l'endigement du Var aura une bonne solution mais en la portant à la Chambre presque tous les autres moyens ont été sans succès. Je n'ai pas trouvé une personne qui me seconde dans cette question sinon M. de Cavour. Vos députés ne feront rien par plusieurs raisons mais on dissoudra la Chambre, on fera des élections, on pourra faire de meilleurs choix. Gardez vous bien des avocats. Depuis 15 jours ma santé a gagné plus qu'en deux mois. Je continue à rester à ma campagne du moins pendant le mois d'août. Je peux avoir ici tout le repos d'esprit qui m'est nécessaire et faire en même temps exercer mon corps par des promenades à pieds, à cheval, en voiture. J'ai beaucoup connu le comte Arese. C'est un honnête homme mais très très (souligné) borné. Il est riche à millions et a été associé aux *Carbonari* et aux autres conspirateurs jusqu'en 48. Depuis lors il est devenu presque réactionnaire. Il a dans le temps donné de l'argent à l'empereur Napoléon, il a voyagé avec lui en Amérique, en Angleterre et il en a toujours subi l'influence. Des hommes médiocres peuvent seulement s'associer à lui pour composer un ministère. Il est inutile de vous dire sa couleur de cet ministère Arese s'il se formera, vous devez le comprendre. Si les événements ne me l'empêcheront pas, je viendrai passer deux mois à Nice cet hiver avec ma femme. J'espère pouvoir le mois prochain trouver quelques heures dans la journée pour m'occuper à écrire des notes sur tout ce que j'ai vu depuis 48. J'ai même gardé des documents assez sérieux qui pourront se livrer à la publicité dans quelques années d'ici. Je prends goût aux occupations agricoles et je trouve l'abnégation pour résister au genre de travail que j'ai eu depuis 51. Maintenant je n'en aurais plus le courage. Combien d'illusions sur les hommes ont disparu mais de plus en plus j'ai acquis des convictions pour les principes que j'avais reçus de mon père. Rappelez moi avec Madame Santa Rosa à Madame Carlone votre mère. Ne m'oubliez pas auprès de Juge. Ecrivez-moi vos impressions sur la situation actuelle. Dite-moi si le syndic se ménage de nouveaux éloges. Nous traverserons des moments pénibles mais on finira pour atteindre le but et laisser à leurs cabinets les avocats et les hommes de tribunaux. Adieu. Je vous serre la main de cœur. T. Santa Rosa

98 – Villa Santa Maria (Savigliano) le 19 août 1859

Mon cher ami, je réponds de suite à votre lettre du 17 parce que je ne dois pas même un jour de plus vous laisser une doute sur la bonne foi de M de Cavour et du Roi. Depuis le 25 avril je ne me suis plus occupé d'affaires directement ni indirectement et vous savez que ma santé en est la principale raison. Mais sans faire des indiscretions je puis vous assurer avec ma parole d'honneur que vous êtes dans l'erreur le plus complet à l'égard de ces deux personnages. Ma délicatesse m'impose de garder le silence sur des choses qui ne m'appartiennent pas mais qui vous prouveraient ce que je vous assure. J'ignore complètement ce qui se passe maintenant dans les régions du pouvoir dont je ne fais plus partie et vous savez que je ne suis pas un intrigant mais plutôt un homme raide et cassant avec tout ce qui est coterie et personnalité. Mais ce que vous dites sur les annonces judiciaires ne peut mériter que mon mépris et je doute que cela soit connu au centre, on n'est pas si bête et on ne ferait pas des propositions semblables. S'il avait dépendu de moi, justice aurait été faite à temps opportun, on n'aurait plus été dans le cas de faire des marchés pour les annonces judiciaires et les travaux de l'endigement du Var seraient achevés. J'ai fait tous mes efforts mais je n'ai pas trouvé un Niçois ni une autorité niçoise pour m'appuyer et j'ai par contre et souvent trouvé des

¹¹ De Foresta

obstacles. Vous comprenez ce que je veux dire ; et je vous avouerai que j'en ai même eu des ennuis et des explications assez vives. J'ai remarqué que, même ayant une part au pouvoir, le bien est difficile. Aussi j'ai (en faisant un retour sur mon passé) eu la satisfaction de pouvoir souvent empêché le mal et d'avoir toujours fait mes efforts pour l'empêcher mais je ne puis pas trop me flatter d'avoir fait du bien comment j'aurais voulu. Pour moi la question des nationalités est un moyen d'assurer la liberté ; mais le but c'est la liberté vraie. Si vous partagez cette conviction, vous donnerez pas une grande importance au mouvement de la Savoie provoqué par des personnes qui n'ont jamais aimé la liberté ni à celui de Nice que vous pouvez vous mieux juger. Je ne puis non plus m'associer à l'importance que le gouvernement veut lui donner d'après ce que vous me dites. Je dois cependant vous avouer que (à l'exception de la déclaration des 12 députés savoisiens que si j'étais Savoyard je n'aurais pas signé) je n'ai pas lu tout ce qui s'écrit sur les nationalités dans cet moment ci. Je sais tout ce qu'on peut en écrire de sérieux et je n'aimerais pas à trouver traiter légèrement cette question soit en Italie soit ailleurs. Je trouve que jamais nous serons libres en Italie avec une influence étrangère, avec des Etats fédératifs. S'il nous arrive par hasard du bien je le prends et je remercie mais je ne crois pas trop au désintéressement, aux grands môts, auxquels au reste personne ne prête grande fois. Je pense aussi que le pouvoir temporel du pape nuit à la religion et empêche la liberté en Italie mais je crois aussi qu'on ne fera pas grand-chose pour le moment pour éviter ces inconvénients, ces difficultés, on passera de côté sans les résoudre. Je suis pas de votre avis que les hauts personnages ne se liguent pas pour la défense des principes. Ce ne sera pas leur but mais leur intérêt bien entendu se trouve d'accord avec les principes. Ainsi par intérêt ou sans s'en apercevoir par la force des choses ils s'associent pour vaincre et soutenir les principes. Ce que j'ai appris par l'expérience de 4 générations, c'est qu'il faut s'attendre à l'ingratitude lorsqu'on veut servir avec les hauts (souligné) le pays et les principes. Un membre de ma famille qui avait fait toutes les guerres du commencement du siècle dernier jusqu'en 45 et qui avait ainsi gagné son grade de général fut retraité parsqu'il déplaisait aux personnages de la Cour, qu'il traitait comme des mortels et non des immortels. Mon grand père pour avoir sauvé deux fois la ville de Savillon du pillage étant à la tête de la garde nationale et pour aimer la liberté fut destitué du grade de général qu'il avait gagné en faisant les dernières guerres du siècle dernier. Je ne vous parlerai pas de mon père et de la génération qui l'a suivi. Nous aurons le temps d'en parler cet hiver à Nice. Je me propose bien d'y venir pour renforcer ma faible santé si cela sera possible. En attendant brulez cette lettre comme j'ai brulé la votre. Tout cela doit rester entre nous. Je vous serre la main de cœur. T. Santa Rosa. Vous ferez mes compliments à M. Alphonse Kar sur ce qu'il a écrit dans le numéro des *Guêpes* qui a paru vers la moitié de juillet.

99 – Savigliano, 27 août 1859 (lettre oblitérée à Savigliano et Cuneo le 28 à Nice le 29)

Mon cher ami, c'est ma dernière lettre que je vous écrirai cette année de ma campagne ; je vais la quitter avec la famille les premiers jours de septembre pour aller passer deux mois à Turin. Si ma santé continuera à améliorer, alors je me bornerai à venir passer un mois à Nice. Si elle maintiendra seulement alors j'y passerai les trois mois d'hiver, mais si je viendrais à être plus souffrant, j'ignore ce qui arrivera de moi mais je suis prêt à accepter tout avec calme et résignation. Je suis décidé à ne plus prendre part au pouvoir et je me bornerai à vivre pour ma famille, même en rétablissant complètement et à donner des conseils lorsqu'on m'en demandera. Il me paraît que c'est assez d'avoir donné 25 ans de travail forcé à mon pays et de m'en retirer sans avoir augmenté ma fortune d'un liard. Si ma santé se rétablira complètement je me laisserai encore tenté à faire le député si on voudra encore de moi quelque part mais je ne chercherai jamais à me faire nommer. Voilà mes projets d'avenir, voilà pourquoi je vous promettais des entretiens à Nice. Je vous avoue que j'ai passé trois mois très heureux à ma campagne, m'occupant d'agriculture et des agriculteurs prolétaires. Je

quitterai cet séjour parce que l'air n'est pas bon au mois de septembre. Je me suis très bien familiarisé avec votre caractère mais je n'admettrai jamais que la franchise et même les boutades avec un ami, soient des travers, des défauts. Je vous gronderais si vous cessiez d'être comme ça avec moi, je croirais que vous cessiez d'être mon ami. Il faut entre amis être à jamais poser ; autrement l'amitié est une hypocrisie. On peut ne pas avoir toujours la même opinion et être très amis mais je ne crois pas que sans avoir de la franchise, un entier laissez aller, on puisse être amis. Je me hâte de vous dire cela, parce que c'est le fond aussi de mon caractère qui au reste vous est bien connu. Vous avez très bien exprimé ma pensée à l'égard des torts des partis entre eux. Les bêtes (souligné) sont les nuisibles. Je partage aussi votre opinion à l'égard des annonces judiciaires et j'en ai souvent proposé l'adoption mais sans succès. On me laissait la responsabilité des affaires mais on ne me laissait pas changer ce qui était à refaire d'autant plus lorsque cela touchait La Marmora. Vous avez encore raison de vous plaindre pour le Var mais je ne suis plus du même avis sur la politique que nous avons suivis pour amener l'indépendance italienne et le triomphe de la liberté en Europe. Vous n'êtes pas juste à notre égard, j'entends parler du gouvernement sarde. Je vous prie d'agréer et faire agréer à Madame Carlone les compliments de ma femme. Je crois que nous sommes loin d'avoir la paix en Europe. Nous aurons un congrès¹² et après nous verrons. En attendant il faut que les libéraux soient unis, qu'ils se soutiennent et qu'ils soient prêts à agir. On parle beaucoup à Turin de lois, d'organisation etc. mais je crains bien que rien de sérieux ne soit prêt. Si vous attendiez de moi une poésie française vous attendriez longtemps on vous auriez une poésie batarde. C'est que je crains maintenant en fait de lois d'organisation. Ce que je voudrais ce serait de voir à Nice un digne représentant du gouvernement libéral sarde. Adieu je vous serre de cœur la main. Je vous quitte et je vous écrirai de Turin ou j'attendrai votre réponse. T. Santa Rosa

100 – Turin, 25 octobre 1859

Mon cher ami, je suis en retard à vous écrire. Je voulais avant prendre ma décision pour l'hiver prochain et en vous écrivant je désirais pouvoir vous l'annoncer. Ma santé chancelante m'a fait renvoyer d'un jour à l'autre toute décision. Je ne voudrais pas passer mon hiver Nice dans mon appartement ou dans mon lit, alors il me fallait attendre une amélioration plus sensible. Je suis maintenant décidé de venir passer quelque temps à Nice et je quitterai Turin dans la seconde moitié du mois prochain ou même vers le milieu. J'ai écrit pour avoir des renseignements sur les hôtels ou pour un appartement. Il me tarde de vivre au milieu des bons amis de Nice et de cette population qui a du cœur et d'excellents instincts. Je me trouverais seulement éloigné de mes enfants ce qui me donne des regrets de n'avoir pas une bonne santé. A raison de la vie paisible qu'exige ma santé, j'ai quitté les affaires publiques et je me tiens ainsi éloigné de tous ceux qui possèdent ou cherchent le pouvoir. Je m'en trouve très bien. J'ai regretté que les journaux de Nice aient traité la question séparatiste parce que je regrette toujours ce que je trouve inutile d'une part et amenant de l'autre une division dans le parti libéral. Mais nous aurons le temps de causer de cela et de bien d'autres choses importantes lorsque je serai à Nice et nous le ferons d'une manière plus complète. Maintenant M. La Marmora tâchera de me tracasser à Nice cet hiver mais je ne crains pas ses tracasseries. Je saurai lui prouver qu'il jouerait gros jeu avec de mauvaises cartes. Etant au ministère j'ai du souvent lui faire des reproches et l'engager à expédier les affaires. Cela ne l'amusait pas. Vous avez raison d'être partisan de l'organisation française des départements mais je ne crois pas bonne celle des communes. Nous en causerons aussi et je vous ferai voir le projet que j'avais fait. Tachez de rappeler souvent même dans le journal l'endiguement du Var. C'est la meilleure opposition à M. La Marmora qui au reste n'a pas dans cet moment la confiance du

¹² A la suite du traité de Zurich le 8 août 1859 était prévu un congrès pour étudier la confédération des Etats italiens

ministre de l'Intérieur. Madame Santa Rosa se joint à moi pour vous rappeler au bon souvenir de Madame Carlone. Bien des choses à Juge s'il est de retour à Nice. Donnez moi encore une fois de vos nouvelles avant que je quitte Turin. Tout à vous de cœur dévoué ami.
T. Santa Rosa

101 – Turin, 1^{er} novembre 1859

Mon cher ami, Merci de ce que vous m'écrivez sur mon établissement à Nice. Je voudrais pouvoir m'établir avec ma femme et me conduire avec un seul domestique, de manière à n'avoir pas des embarras et à être confortablement sans luxe. Ce que vous me proposez pourrait bien me convenir. Je voudrais cependant avoir deux lits de maître dans deux chambres ou dans une seule et un lit de domestique. Je me proposais de descendre à un hôtel et de voir si je me trouve bien à Nice, alors je finirai mon établissement autrement je préfère rester dans une chambre à Turin. L'Etat toujours maladif de ma santé me donne de l'ésitation à prendre des décisions pour l'avenir que je considère très incertain pour ma santé. Je me suis adressé à Beri pour tout cela et j'ai déjà mis à l'épreuve sa patience. Si vous lui parlerez de l'appartement dont vous m'avez écrit vous me ferez plaisir. Tout ce que vous m'écrivez sur L.¹³ et sur les causes qui ont amené la polémique inutile est très exact. J'en pense de même. Je vous quitte en me réservant de vous embrasser après le 15 du mois et même avant si je le puis. C'est un jour de malinconie. Je voulais cependant vous remercier de votre lettre. Tout à vous de cœur dévoué T. Santa Rosa

Année 1860

102 – Turin, 5 avril 1860

Vous aurez reçu ma lettre. J'ai lu avec intérêt la vôtre qui se croissait en route avec la mienne. D'ici je ne pouvais et je ne puis rien vous envoyer de nouveau, d'intéressant pour vous. Il n'en est pas de même à Nice. Vous me devez une longue lettre et votre opinion sur plusieurs faits importants qui se sont succédé à Nice. J'attends de vous cette longue lettre. Il faut faire disparaître l'idée d'un parti français et poser la question autrement. Le traité est fait. Le Roi a cédé à l'Empereur ses droits ; il est important à tous les deux et aux grands intérêts italiens que la population, sans esprit de partis, approuve ce que le Roi et l'Empereur ont fait. Je ne doute pas que vous pensiez comme moi. Tachez que vos amis en fassent de même ; Avec un esprit de conciliation et de prudence et évitant toute question personnelle avec abnégation complète, on parviendra, je le crois, à un résultat digne. Ecrivez moi. Je suis un peu fatigué ces jours-ci. Nos compliments empressés à Madame Carlone. Tout à vous de cœur dévoué. T. Santa Rosa

103 – Turin, 14 avril 1860

Mon cher ami, j'ai lu avec intérêt la lettre que vous m'avez écrit le 8 de ce mois. Demain vous allez voter la séparation de Nice du Piémont. Voilà le rêve de mon avenir effacé pour toujours, voilà un travail mené avec des sacrifices pendant 11 ans désormais inutile pour moi, voilà perdus les bénéfices que je pouvais en avoir pendant mes derniers jours, de la bienveillance que les habitants de cette province me témoignaient. J'ai brûlé tout cela sur l'hôtel de la patrie italienne et pour le bonheur des Niçois qui après le traité du 24 devaient comprendre et compriront leur intérêt, leur devoir. Je n'en ai pas moins le cœur brisé en pensant que Nice n'est plus mon pays. J'espère du moins que tous les Niçois et vous surtout ne m'oubliez pas et me donnerez souvent de vos nouvelles. J'ai encore donné mes derniers travaux à Nice en cette circonstance et je crois qu'ils ne lui ont pas été inutiles. Je me sens comme une personne dépaysée ; et déjà dégoûté de la vie publique je ne tarderai pas à

¹³ Peut-être La Marmora

l'abandonner complètement pour vivre à ma campagne si cependant ma santé me le permettra et si je n'irai pas à ma campagne pour être placé à côté du cercueil de ma fille. Tout ce que vous m'écrivez sur la malheureuse affaire Juge explique les intentions mais ne peut justifier le fait. Je crois donc que vous avez bien fait de changer le titre à votre journal. J'ai été heureux de ne pas voir mêlé votre nom publiquement directement ou indirectement dans cette affaire qui s'oubliera mais ne s'effacera pas et cela est triste à dire mais c'est la vérité. La cause que vous attribuez à la duplicité du gouvernement sarde est la même que je vous disais à Nice le mois de février dernier. Mais je suis convaincu que M. de Cavour a toujours agit d'accord avec le gouvernement français loyalement. Ratazzi lui prépare une opposition qui n'aura pas de portée pratique mais qui le tracassera. Il est vraiment le capitaine des mécontents des anciennes sociétés secrètes et c'est avec ces messieurs qui tracassera le ministère Cavour et qui tacha de lui créer à Nice une fausse position apparente. C'est curieux de voir la ditta (souligné) De Foresta engagé avec Ratazzi et son parti et cela par dépit. Le père cependant a offerte sa marchandise aux ministres qui ont cependant cru qu'elle n'était pas bonne et qu'ils doivent avoir a peu près refait. Voilà des hommes. J'ai bien connu les hommes et je me suis habitué à leur égoïsme, à leur ingratitude. Aussi j'ai toujours eu de l'abnégation dans ma conduite publique, mais je travaillais pour la patrie, jamais pour les hommes, pour les partis et il m'en resulta une tranquillité dans mon ame qui me donna de la résignation à supporter mes douleurs phisiques, mes souffrances. Bien des choses amicales de notre part à Mad. Carlone. Je suis satisfait de ce que vous m'écrivez sur M. Pietri et M. Léon Pillet, c'est-à-dire sur vos rapports personnels avec eux. J'aime à ne pas vous voir en rapport avec cet dernier. Votre journal oublie encore quelquefois que l'union de Nice à la France n'est pas le fait d'un parti et que la votation favorable qui aura lieu demain n'est pas le résultat de l'action active du parti français. Tachez que les rédacteurs se rappellent que l'intérêt de Nice des Niçois et même de l'ancien parti français surtout est de faire de la conciliation et amener peu a peu l'union des personnes honorables. Cela fera votre force pour obtenir beaucoup du gouvernement français. Laurenti et Garibaldi ont fait fiasco (souligné) à la chambre. Le premier est à peu près fou. N'oubliez pas non plus le roi Sarde et le Piémont qui étaient attachaient à Nice plus qu'on ne le pense et on le croit à Nice. Tous les Piémontais regrettent Nice et ils croient faire un sacrifice en se pretant à sa cession à la France. Ils le font parce qu'ils le croient nécessaire à l'alliance de la France et à la cause de l'Italie. On s'y preta loyalement on travailla même pour amener une votation convenable et digne, mais nous ne sentons pas moins la perte que nous faisons. Je ne dirai pas la même chose de la Savoie. Adieu. Je commence à sentir la fatigue, ma santé m'a fait défaut au moment où je pouvais le mieux servir ma patrie avec bonheur. Tout à vous dévoué ami. T. Santa Rosa

104 – Turin, le 5 mai

Mon cher ami, votre affaire de l'appartement doit être traitée officiellement. Lorsque vous aurez fait passer au gouverneur de la province M. le commandeur Lubonis la demande que vous jugerez à propos d'adresser au ministère, celui-ci s'en occupera et en fera son rapport au ministère en la lui faisant passer. Alors si vous m'en informerez, je pourrai demander au ministère l'expédition de votre affaire et je le ferai avec plaisir comme auparavant en cas semblable. Je m'empresse de vous faire cette réponse regrettant de ne pouvoir causer un peu avec vous et répondre à vos deux dernières lettres à cause de ma santé qui m'oblige ces jours-ci à garder le lit et à ne pas sortir de la maison. Nos compliments à Madame Carlone. Agréez mes sentiments d'amitié. T. Santa Rosa

105 – Savigliano, 14 juin 1860 (reçue par Carlone le 19 juin)

Mon cher ami, Aujourd'hui la cession de Nice à la France aura lieu. C'est un sacrifice pénible pour moi surtout. Après avoir adopté comme mon pays la province de Nice et y avoir donné

tout ce que les cœurs honnêtes donnent à leurs pays, je dois tout perdre et m'en trouver séparé. J'ai cependant compris qu'il était un sacrifice indispensable pour faire triompher la cause de la patrie italienne et je l'ai dit hautement. Dites moi votre impression sur le discours de De Foresta que je n'ai plus vu depuis février. Je suis à ma campagne depuis 10 jours et je m'en trouve bien. Ma santé est à peu stationnaire et je n'espère plus de l'améliorer. Je m'étais assuré avant mon départ que l'affaire de l'appartement aurait été expédiée selon vos désires qui me paraissaient raisonnables. Tout ce que vous m'en écrivez et m'ajoutez sur les habitants ledit appartement ne m'a pas étonné. Ce qui m'a cependant surpris, c'est la demande des informations sur l'avocat Ferrari au gouverneur de Nice Lubonis. Mon amitié pour vous ne se démentira pas et je veux croire que vous conserverez de même celle que vous m'avez témoigné jusqu'à présent. Tenez moi au courant de ce qui concerne votre personne, votre famille, j'y prends le plus vif intérêt. Je m'imposerai seulement le silence sur les affaires publiques de la province et je crois difficile que je puisse venir passer encore des hivers à Nice ; mais je garderai toujours, pour le temps qu'il me restera à vivre, les sentiments que j'avais pour Nice et pour les Niçois. Madame Santa Rosa est souffrante depuis quelques jours et au lit. La maladie sérieuse et puis la mort de son oncle de Parcival l'ont frappé et lui ont donné une fièvre nerveuse dont elle a des difficultés à se débarrasser. Mes compliments à Madame Carlone. Monsieur Caruti dont vous me demandez est secrétaire général au ministère des Affaires étrangères. Il a des moyens et beaucoup d'instruction. Il a fait des études sérieuses sur l'histoire politique de notre pays et il a imprimé deux livres sur les événements des VIIe et VIIIe siècles. Il est membre de l'Académie des sciences ; c'est une personne distinguée. J'écris fort peu de la campagne parce que je ne pourrais avoir des choses intéressantes à écrire. Il me faut borner à parler de ma santé et de mes champs. Tout à vous de cœur dévoué ami. T. Santa Rosa

106 – Certoso de Pesio, 29 juillet 1860

Mon cher ami, Les chaleurs du mois de juin m'ont réduit dans un si mauvais état de santé que j'ai quitté toute espèce d'occupation, même la lecture de la *Revue des Deux Mondes*. Riberi se décida à m'envoyer à la chartreuse de Pesio où je me trouve depuis 15 jours pour me faire reprendre quelques forces. Je suis mieux et j'ai gagné du séjour de Pésio mais je ne suis pas encore dans un état je ne dirai pas normal mais passable de santé. Vous connaissez maintenant la cause de mon silence. J'attendais d'être mieux pour répondre à votre première lettre ; lorsque j'en ai reçu la seconde, j'ai écrit à Turin pour rappeler ma recommandation de l'affaire votre maison, on m'a répondu qu'ordre avait été donné de paier. Maintenant je me hate de répondre à votre troisième pour vous assurer que mes sentiments d'amitié pour vous n'ont pas cessé et qu'ils sont toujours les mêmes. Seulement ma santé qui s'affaiblit m'empêche de vous les exprimer aussi souvent que je le voudrais en faisant communication de nos idées, de nos observations. Je me suis éloigné de la politique d'une manière complète. Je n'en parle pas même avec M. Cavour. J'avais demandé ma démission. On me la refusa et mes collègues, surtout du Conseil d'Etat s'y opposèrent me montrant une bienveillance à laquelle j'ai été sensible mais je doute fort que je puisse me remettre en santé à pouvoir répondre aux travaux au Conseil d'Etat. Je m'intéresse toujours au passé de Nice et aux amis que j'y ai laissé. Cela me rappelle mes dernières années d'administration. Mais certainement Nice française n'est plus la mienne, les amis restent, il est vrai, mais ils sont entre eux ennemi maintenant. Je venais à Nice comme chez moi ; il ne faut pas croire que je pourrais être de même maintenant. Au reste mon attachement à ce beau pays ne s'effacera qu'avec mon existence et je suis toujours très empressé de connaître se qui se passe. Ainsi parlez moi seulement de Nice et vous saurez de me faire chose agréable. Puisque vous quittez le journal il n'y a plus de raison que je le reçoive, vous pouvez le dire. Je regrette que vous ayez quitté le journal mais à votre place j'en aurais fait tout autant. Mes compliments joints à ceux de Madame Santa Rosa pour

Madame Carlone. Ecrivez-moi souvent. Aimez moi comme je vous aime en bon et loyal ami T. Santa Rosa PS et une autre fois une lettre plus longue. Je ne le puis pas encore.

Ce fut la dernière lettre de Santa Rosa à Carlone ; le 19 septembre 1860 celui-ci recevait la missive suivante à l'entête du ministère de l'Intérieur : « Madame de Santa Rosa vous fait part de la perte douloureuse qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. le comte de Santa Rosa son mari décédé le 17 courant à 1 h du matin. M. de Santa Rosa a vu approcher les derniers moments avec une résignation vraiment digne de son existence d'abnégation. Madame de Santa Rosa trop vivement affectée de son malheur pour pouvoir écrire elle-même me charge de vous exprimer en même temps ses remerciements pour les attentions et les marques d'affection que vous avez en mille occasions voulu donner à son mari. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma haute considération. Cardon. »

**PERVERSIONS SUR LA CÔTE
D'AZUR AU TEMPS DE
JEAN LORRAIN**

Jean-Bernard LACROIX

Sous l'effet d'un afflux d'hivernants qui ont imprimé leur marque aussi bien dans l'architecture que par leur mode de vie, la région s'est transformée radicalement à la fin du XIXe siècle. Forte d'un dynamisme économique qui a attiré des immigrants en quête d'emploi, elle a connu un brassage sans précédent de population de toutes origines, mêlant fortune, pauvreté, origines paysannes et aristocratiques. Le choc violent des sensibilités et des mœurs a été un facteur de transformation profonde des mentalités. La fascination de l'argent, sa quête effrénée, le goût de paraître étaient devenus des composantes d'une société où les hivernants aisés représentaient des modèles de réussite affichant un luxe ostentatoire dans une vie de dilettante vouée aux loisirs et aux jeux. Dès lors cette société secrétait de nouvelles formes de délinquance. Nous avons présenté dans la revue *Nice Historique*¹⁴ celles liées à la course à l'argent et aux dérives du jeu. Dans ce volet sont abordées quelques illustrations des perversions du sexe et des drogues.

• Un monde d'apparences

Dans une société de pouvoir par l'argent et pour l'argent on n'hésitait pas à recourir aux apparences tapageuses, aux faux-semblants pour se donner des allures de gens aisés. On y réussissait d'autant mieux que la population aspirait frénétiquement à cette ascension sociale par l'argent qui la fascinait et se laissait aveugler par de simples artifices ce qui a permis la floraison des faux barons, fausses comtesses qui devenaient légion.

Le journal *La Guêpe* du 7 mars 1909 constatait cette vanité de parvenus qui s'étalait sur la Côte d'Azur. « A Nice, ville cosmopolite, les particuliers foisonnent. Ils encombrant les colonnes des journaux, les hôtels, les théâtres, les cercles, les salons, la rue. C'est une marée toujours montante, encombrante, puante, odieuse, grotesque. En voulez-vous des titres ? Il n'y a qu'à les prendre simplement, comme les rats d'hôtels chics, comme la cambriole de la haute, ou comme les crétiens de la bourgeoisie pour lesquels un tortil imprimé sur un bristol vaut autant qu'un parchemin de famille. Le moyen avec cette abondance de nobles en vrai et en toc, de s'y reconnaître ? Impossible. Dans le tas, il y a des braves gens auxquels on ne peut reprocher qu'un geste de sottise vanité et des escarpes en habit noir qui cultivent les poires dans le champ du vulgaire. Nous avons également sur la Riviera bon nombre de barbons qui, s'étant couchés un soir en bonnet de coton, se sont réveillés le matin coiffés d'une couronne ; Tel Monsieur Albert Gautier auquel tout le monde accorde du « M. le comte » et qui ne supporte point qu'on l'appelle roturièrement M. Gautier comme devant. Et M. Amédée Astraud qui s'est offert le luxe d'un titre de duc palatin après avoir été sacré baron par la République de Saint-Marin ! Et tant d'autres qui sont allés à la boutique romaine acheter, un siècle après la Révolution, un titre qui, pour les âmes mal nées, répare l'injustice du sort ».

Le même journal revint à l'automne 1909 sur cet état d'esprit, qui pesait lourdement sur les mentalités et les comportements niçois, à l'occasion d'une fête prévue pour l'ouverture de la saison 1909 afin d'assurer la promotion de la station d'hiver. Avec un humour caustique, *La Guêpe* écrivit : « Nice est toujours et quand même le pays de carnaval. Les choses les plus sérieuses y finissent par un éclat de rire ; et les esprits les plus pondérés s'y déguisent en bouffons. Témoin la fête d'ouverture de la saison. Nos commerçants, piqués par la tarentule mondaine se sont mis en tête de donner l'élan à la mondanité niçoise. Ignorants de la fable « l'Âne et le Petit chien », nos épiciers et nos bouchers, nos chemisiers et nos poissonnières, nos cordonniers, nos cuisiniers, nos

¹⁴ *Nice Historique*, n° 3, juillet-décembre 2009, pp. 191-219

marchands de volailles et de fromage et tous nos fournisseurs, s'efforçant à forcer leur talent, s'avisent de vouloir donner le ton et prétendent jouer aux gens du monde. Ah ! malheur ! Voyez-vous le marchand de vins de la place posant au Pétrone et la bouchère du coin cherchant à esquisser une silhouette tanagraenne ? En vérité je vous le dis, Nice est le pays du Carnaval. Il est vrai qu'il reste aux gens du monde la suprême ressource d'acheter un magasin de charcuterie. De la sorte sera rétabli l'équilibre. Le mal est plus grave qu'on ne le croit. Les commerçants n'ont pas seulement la manie du grand monde. Ils en ont toutes les phobies. C'est ainsi que la corporation des épiciers non contente de nous empoisonner avec ses beurres falsifiés, ses légumes pourris et ses conserves faisandées, s'avise de fonder un journal. Ainsi les marchands de socca débiteraient de la philosophie par tranches et les écrivains détailleraient du cervelas. Cela peut sembler paradoxal. Mais le paradoxe est vrai à Nice, pays du Carnaval... »¹⁵

M. le Marquis Massa de Monglat. « En entendant prononcer ce nom ronflant, ajoutait *Le Niçard* »¹⁶, qui se serait douté que ce n'était que le fils d'un ancien petit chapelier de notre ville vendant des gibus à poil de lapin ? Nombreuses sont les conquêtes de ce Don Juan de contrebande à figure glabre, sans expression, à l'œil dur, au maintien hautain, qui tenait moins de l'Apollon du Belvédère que de Robert Macaire. Et dire qu'un tas de Magdeleines décrépites, de pécheresses sur le retour, ont raffolé de ce Des Grieux en quête de Manons retraitées rêvant le service actif. Ces marchandes d'amour en liquidation forcée qui avaient vu tant de cavalcades et roti les manches de tant de balais ouvraient leur cœur et surtout leurs bourses à cet Alphonse entretenu par Cupidon. Et voilà en cour d'assises de la Seine ce faux marquis, ce noble gueux. Le fils du chapelier niçois, interrogé par un président indiscret sur les origines de sa noblesse, de répondre :

- mes titres ne sont pas légaux mais possession vaut titres...

Rédacteur au *Monde Éléphant* l'organe le plus copurhic¹⁷ de la Côte d'Azur, ce marquis par tradition, signait tantôt comtesse de Giselle, tantôt baronne de Feuille sur l'instigation du prince de Valori qui lui montrait la convenance d'être bien né sans se douter que ce gentleman, de la plume, signait aussi de fausses traites.

- Et cela vous a suffi pour vous coiffer de ce titre de marquis ?

Admirez cette réponse typique :

- c'était une question de forme, j'étais à Nice, l'ambiance m'a influencé. Je voyais chaque jour des Martin de la veille qui se réveillaient comte de Martino, d'autres baron de Roquebrune ou vicomte de Saint-Hospice, je voyais ces contrefaçons de d'Hozier saluées chapeaux bas par leurs fournisseurs sans avoir comme moi d'autres titres que des créances véreuses ».

Poursuivi pour faux qualifié, Massa eut des « mots exquis » pendant son procès.

- « Amant d'une vieille Autrichienne importante qui sacrifiait à Vénus à coups de billet de mille... vous avez usé de l'argent de la comtesse en chevalier d'industrie, lui dit le président.

- En galant homme, soupira Massa. Si j'ai été remarqué par la comtesse, c'est en raison de mon prestige ...

¹⁵ *La Guêpe*, 4 décembre 1909, repris dans *Le Patriote Niçois*, 10 décembre 1909, article de Pierre Mehlin et dans *Les élections législatives au royaume de carnaval* par Sherlock Holmes II, 1910, pp. 336-357 (ouvrage anonyme qui pourrait être de Pierre Mehlin)

¹⁶ *Le Niçard*, 17 juin 1905

¹⁷ Select, élégant

Le faux marquis de Massa enrichira le livre d'or de la Côte d'Azur faisant suite au comte de Champmorin, la coqueluche des dames, directeur du *Nice-Artistique*, fils d'un tailleur lyonnais ex-condamné par contumace à 10 ans de réclusion. Il figurait en bonne posture à côté de la comtesse de Chaléon, de son vrai nom Marie Jacquilland, de la comtesse de la Tour d'Auvergne, qui n'était ni de l'un ni de l'autre, de la comtesse de Pavilly connue au service anthropologique sous le nom de fille Bourguigneux, des Fosse de Meryel, prince de Vitauval etc... et tout le d'Hozier de l'escroquerie, exploités de la bêtise humaine, maladie incurable dont le microbe n'est pas près d'être découvert. Fripons et coquins s'enrichiront encore parce que les dupes se laisseront toujours prendre à Nice, pourvu que ces gentleman et ces milady de cours d'assises étalent des particules de tradition et des blasons de courtoisie. A qui le tour ? ».

Les demi-mondaines avaient pour leur part l'habitude d'afficher une noblesse imaginaire en s'affublant de noms pompeux comme Pauline Eugénie de Kammerloff de Fleury femme de Varanges qui était en réalité Pauline Bourguignon, femme de ménage chez un marchand de vin, séparée d'un ouvrier relieur. Sa fille qui se disait comtesse de Liotard passait pour une demi-mondaine entretenue par un officier. La mère et la fille avaient annoncé leur départ de Paris pour Rome après avoir acheté des toilettes dont la concierge fut étonnée. En réalité elles se rendaient à Nice et tentèrent d'échanger pour mille francs de faux jetons au cercle du Casino municipal tentant de faire croire qu'elles avaient été victimes d'un escroc lorsqu'elles furent démasquées. Mais leur amateurisme et leur comportement ne fit pas longtemps illusion. « Les dehors, les manières, les expressions employées dans le langage de la comtesse et de sa mère m'indiquaient à première vue d'ailleurs, écrivit le commissaire, que je ne me trouvais pas en présence de gens de la noblesse mais bien en présence de personnes du vulgaire »¹⁸.

Utilisant un autre procédé avec aussi peu de succès, Marie Jobert qui s'était fait admettre au cercle de la Jetée-Promenade sous le faux nom de « de Kaysser » avait créé un incident après avoir perdu au baccara prétextant une tricherie de Deloge l'associé du banquier de Kanschine. Elle avait alors soumis au chantage l'administrateur délégué de la Jetée-Promenade, M. Dugit-Archiprêtre, qui avait par ailleurs été son amant, en lui soutirant 2 000 francs. L'enquête menée à Paris confirma les soupçons du commissaire spécial de Nice qui écrivit : « sa tenue, ses allures et ses propos me font penser qu'elle appartient au monde de la galanterie et qu'elle a provoqué l'incident dans un but de chantage ». En effet connue sous le nom de Madame Lamy, celui de son amant qui était antiquaire, elle tenait une maison meublée boulevard de Clichy et se livrait à la prostitution en racolant dans le quartier de la Chaussée d'Antin.

Dans un monde d'illusions et d'appétit d'argent, les escrocs trouvaient sur la Côte d'Azur un terrain de prédilection pour leurs méfaits. De la sorte il n'est pas étonnant qu'un couple d'hôtelier ait contribué à faire de son fils mineur le gigolo d'une excentrique faussement argentée.

Arrivée en provenance de Vichy à Golfe Juan le 28 octobre 1899 avec sa bonne, Berthe Valent descendit à l'hôtel de la Plage. « Peu à peu Madame Ardisson et son fils qui ne me quittait jamais ont su me persuader que cet aimable crétin était amoureux de moi », écrivit Berthe à son avocat, maître Gassin, reconnaissant avoir succombé à ses avances tandis que Madame Ardisson lui faisait part de leurs difficultés financières. Il leur fallait 30 000 francs pour les tirer d'embarras. « Le fils couchait toutes les nuits avec moi, et la mère lui avait donné ordre de ne jamais me quitter d'une minute ».

¹⁸ ADAM 4 M 247, 14 janvier 1905

Berthe eut alors l'idée de se faire écrire des lettres annonçant qu'elle devait toucher 200 000 francs et promit d'acheter à la famille Ardisson un hôtel à Lourdes. Mais la supercherie ne pouvant durer, faute de revenus, Berthe Vallent partit pour Nice avec le fils de 19 ans qu'elle fit passer pour son neveu choisissant de s'enfoncer dans l'engrenage infernal de son jeu pervers, tandis que le couple Ardisson portait plainte pour escroquerie et détournement de mineur. Berthe Vallent se disant de Verneuil de Ligny, loua alors au directeur des magasins de la place Clichy à Nice un appartement à Monte-Carlo et commença des travaux somptueux d'aménagements et d'ameublement persuadant le courtier d'immeuble Fabre qu'elle était « puissamment riche ». Le courtier ajouta dans sa déposition : « j'étais dans cette situation d'esprit lorsqu'elle m'a dit qu'elle avait besoin d'un service d'argenterie et de bijoux de prix pour la maîtresse de M. de Rothschild qui était son ami ». Aussi la mit-il en relation avec un ami, le bijoutier Schatt avenue de la paix, qui lui remit un important lot de bijoux sans soupçonner le moins du monde la supercherie.

Cette imprudence du bijoutier trop confiant laissa à Berthe le temps de se rendre à Monte-Carlo où elle s'empressa d'engager les bijoux chez deux prêteurs à gage espérant gagner au casino de Monte-Carlo pour se procurer de quoi payer. Ce fut la perte. « Là le vertige s'est emparé de moi, je devenais folle, je n'avais plus qu'une idée, fuir et me sauver », confessa Berthe qui quitta précipitamment la région pour Bordeaux tandis que le jeune Ardisson gagnait la Suisse où il vendit une partie des bijoux qu'il avait emportés.

Attendu qu'elle a lésé ses victimes « par des manœuvres frauduleuses pour les persuader d'une fortune imaginaire et faire naître l'espérance d'un paiement chimérique », le tribunal de Nice la condamna le 25 octobre 1900 par défaut à 3 ans de prison pour escroquerie et abus de confiance. Grâce à l'habileté de maître Gassin, elle parvint à se tirer d'affaire et se réconcilia avec sa mère qui s'était « débarrassée de son entourage véreux » en « flanquant à la porte tous ses rastaquouères ». Berthe comptait organiser son existence « d'une façon sérieuse » à Marseille reconnaissant encore « une histoire abracadabrante »¹⁹, une idylle avec le tout jeune sous-préfet de Sarlat où elle a séjourné.

• Les beaux jours de la prostitution

La prostitution sous toutes ses formes, de luxe ou ordinaire, ne cessait de prendre tous les ans une importance de plus en plus considérable, constatait le commissaire central de la police à Nice dans une lettre au maire le 2 décembre 1892. Il réclamait un quatrième agent pour la police des mœurs, ce qui était bien peu car « les filles soumises sont aujourd'hui très nombreuses et celles qui par leur conduite légère et équivoque doivent être l'objet d'une surveillance toute particulière se rencontrent dans tous les établissements publics et sur toutes les promenades fréquentées de la ville »²⁰.

Les statistiques de la prostitution officielle contrôlée établies en 1902²¹, d'ailleurs édifiantes, ne reflétaient qu'une partie de la réalité. Les 7 maisons de tolérance en activité à Nice comptaient 67 prostituées mais il s'y ajoutait 108 prostituées inscrites en 1901, le nombre d'inscrites depuis 1866 s'élevant à 2467 sans compter 1100 demandes d'inscription refusées pour diverses causes, évidemment susceptibles d'alimenter la prostitution clandestine. Près de la moitié des prostituées avaient entre 20 et 25 ans au moment de

¹⁹ ADAM 88 J 5, 8 décembre 1901

²⁰ ADAM 4 M 404, 2 décembre 1892

²¹ ADAM 2 O 2

l'inscription. Un tiers environ était plus âgé mais on comptait aussi un bon nombre de mineures à partir de 15 ans.

« Fin d'orgie » titrait *L'Aigle de Nice* pendant le carnaval, clamant son dégoût devant une « scène révoltante » durant le premier corso le 5 février 1899. « Les rastaquouères et les prostituées faisaient la fête. C'était leur droit. Leur droit, puisque c'est notre faute. Cela se passait sous les arcades de l'avenue de la gare, dans la maison de débauche connue sous le nom de Restaurant français. La soif débordant les coupes, on se met à vider le Champagne à même dans les cendres de la cheminée et dans le coffre du piano. Ces dames dégrafent leurs corsets. Ces messieurs lâchent la ceinture de leurs culottes. Et les larbins entrebâillent les fenêtres. Dans la rue le menu peuple se languit à attendre le cortège des masques. Ohé ! Ohé ! Regardez au balcon ! la reine de la haute noce vient d'apparaître, pocharde, grivoise, dépoitraillée ! Près d'elle, leurs mains farfouillant ses jupes, s'exhibent deux petits messieurs le front bas, l'œil fuyant... »²². Revenant sur l'incident une semaine plus tard, après le carnaval, le journal se réjouit qu'il ne restât que les « hôtes » de distinction ajoutant : « ce n'est pas précisément le monde de la belle Otero ! il est donc peu probable que cette femme, à l'occasion de la manifestation des sociétés niçoises veuille encore faire des siennes et, saoule et dépoitraillée, jette encore à la foule des pièces d'argent et des peaux de lapin du haut du balcon du Restaurant français ».

Evoquant les tripots qui fleurissaient à Nice, *L'Indépendant HoHé* constatait en 1904 que les femmes y étaient « le principal ornement, l'appât au moyen duquel une bande de repris de justice qui en sont presque partout les tenanciers, attire les gogos et les engage à verser le contenu de leur portefeuille sur un tapis vert fréquenté par des escarpes et des rastaquouères ». Il existait même des salons particuliers à double issue que chaque client pouvait utiliser à loisir pourvu qu'il y mît le prix.

La prostitution s'accompagnait aussi de pratiques d'extorsion « à la tire ». *Le Niçard*, à l'entrée de la saison 1904, était scandalisé par les bandes de filles qui entraînaient « les riches étrangers alcooliques » dans un de ces « bars restaurants ultra sélects qui sont à Nice le pendant des tripots ». La tactique consistait, après les avoir fait jouer, à les conduire dans un salon réservé où on en profitait pour leur soutirer portefeuilles et autres. Cette façon d'opérer fournissait une bonne part du bénéfice de ces établissements de nuit. « L'entôlage²³ est devenu une institution commerciale »²⁴.

Quatre ans plus tard *La lutte sociale* n'hésitait pas à affirmer : « le vagabondage spécial est le seul genre d'existence de la moitié au moins de la société mondaine citant en exemple un cas entre mille : « une accorte demoiselle est rencontrée partout, dans les établissements et sur les promenades en compagnie de sa mère. Des hommes s'éprennent d'elle ; la mère s'absente, rendez-vous est pris. Elle en prend même assez fréquemment. Un troisième personnage arrive régulièrement au moment psychologique ... le père ! Le flagrant délit, les déshonneurs successifs de la fille sont toujours réparés avec des billets de mille ou des billets à ordre, remplis d'avance ceux-là et payés par les clients qui veulent à tout prix éviter le scandale et les ennuis dans leur intérieur. Des riches commerçants de Nice ont été pris au piège. Le trio des maîtres-chanteurs par la prostitution se renseigne, avant d'opérer, sur la qualité et la situation du candidat à l'entôlage. Inutile de mentionner les nobles rastas qui sont de toutes les fêtes mondaines, qui sont salués par le commerce et les larbins dont les seules ressources sont le salaire que leur donnent les maisons de jeu pour le racolage des joueurs ou la manipulation des cartes et celui de leurs femmes ou maîtresses prises ou livrées.

²² *Le Niçard*, 12 novembre 1904

²³ Vol commis par une prostituée aux dépens de son client

²⁴ *Le Niçard*, 12 novembre 1904

La Comédie Niçoise qui reprinted l'article conclut : « ce petit tableau des mœurs de la Côte-d'Azur est assez bien brossé, c'est un peu dur mais, combien juste »²⁵.

Selon l'hebdomadaire *Cyrano*, la « traite des blanches » sévissait plus que jamais à Nice et il réclamait des mesures sérieuses pour « conjurer enfin ce mal qui va de jour en jour empirant et menace dans ce qu'elle a de plus précieux la moralité même de nos grandes villes où le vice croit et se développe avec une facilité d'autant plus grande qu'il est toléré, sinon encouragé par les personnes chargées d'en réprimer l'essor funeste et pernicieux »²⁶.

Elles sont nombreuses à Nice, les « marchandes d'amour » confirmait *La Gazette rose* le 19 avril 1908. « En rusées commerçantes elles croient pouvoir trouver le Prince charmant qui leur procurera la vie de plaisir pour laquelle elles sont en lutte continuelle. Car hélas en cette époque on ne s'amuse plus mais on s'enivre. Nos courtisanes ne sont plus des marchandes de sourire mais des ouvrières de caresses occupées uniquement de procurer des tressaillements pour lesquels on les recherche. A moins que d'aventure elles ne prennent l'amour au tragique ! Alors elles ont le caprice triste, le revolver incontinent et le laudanum fâcheux »²⁷.

Relatant l'ambiance des casinos, L. de Prévannes s'extasiait, dans *La Gazette rose*, devant le luxe affiché de toutes les mondaines dont « beaucoup scintillent des diamants, colliers et même diadèmes. Si les fortunés mortels, qui parent ainsi leurs idoles sont aimés d'après leur générosité, ils doivent l'être à l'extrême.

- C'est tout le contraire, me disait la grosse Nichon, plus un homme fait des folies pour nous, plus nous l'avons en haine. Nos tendresses sont pour nos gigolos.

Voici Liane de Pougy, mise très simplement, coiffée d'un chapeau cloche ; c'est à peine si l'on voit son mince profil et ses yeux langoureux. Elle est accompagnée d'un monsieur très mince, le teint olivâtre. Ils ont vraiment l'air de s'adorer si j'en juge d'après leur conversation.

- « Ne joue pas chéri, tu perdrais

- Si, je vais essayer ma veine, permets-le moi, mon ange ?

- Oui, mais pas plus de 5 louis et si tu en gagnes 25 tu mes les donneras, ce sera pour mes pauvres.

- Oui mon amour ».

Peu après il revient avec 25 louis qu'il lui donne. S'approche alors une amie de Liane qui lui chuchote à l'oreille pour lui demander d'éloigner « cet oiseau noir ». Liane l'envoie risquer à nouveau 5 louis et s'adressant à son amie Lotte :

« - Qu'as tu à me dire de si confidentiel ?

- D'abord que je t'aime de plus en plus et suis jalouse ; ensuite que mon idiot d'amant n'est pas encore de retour de Venise ; je croyais le trouver ici et je suis sans le sous.

- Pauvre cœur, dit Liane, prends ces 25 louis pour attendre, ma mignonne sucrée.

Arrive l'ami de Liane qui a perdu et lui redemande les 25 louis pour se rattraper

- Trop tard mon bel adoré je les ai déjà placés.

- Comment, tes pauvres sont donc dans les salons de jeux ?

- Oui, mes pauvres d'amour.

- Tiens, la plantureuse Gabrielle. Quelle toilette ! Elle a donc trouvé le protecteur sérieux ? Le protecteur, non, mais la protectrice. Depuis un mois elle vit maritalement avec ce beau

²⁵ *La Comédie Niçoise*, 4 décembre 1908

²⁶ *Cyrano*, 5 février 1903

²⁷ *La Gazette rose*, 19 avril 1908

jeune homme habillé en femme. Robe, tailleur, chapeau mou d'homme, cheveux coupés courts et frisés. C'est une baronne allemande très riche. Les voyageurs pour Lesbos en voiture »²⁸.

La « Grande duchesse », une autre courtisane qui avait défrayé la chronique, s'était fixée à Nice, où la bonne chère de sa table et la renommée de sa cave attireraient chaque soir des jeunes gens « plus ou moins gais ou spirituels, bouffons et pantins, parasites à l'échine souple ». Elle ne dédaignait pas non plus les amitiés féminines, « toujours gourmande de toutes les voluptés, sans cesse curieuse de toutes les sensations amoureuses, elle sacrifierait encore sur tous les temples d'Eros ».

Le milieu du music hall était souvent lié aux pratiques de prostitution comme les deux sœurs Laugier de Nice. Alors qu'il était encore au lycée, Albert Tyran né en 1866 noua une liaison avec Marie Jeanne Laugier qu'il avait rencontrée dans les jardins du Casino municipal, récemment inauguré. Marie Jeanne et sa sœur aînée « qui avait depuis assez longtemps jeté le bonnet par dessus les moulins », après avoir quitté leur père acariâtre, s'étaient installées à l'hôtel de Paris rue Pertinax. C'est là qu'Albert retrouvait Marie Jeanne, mais son père, averti par un ami jaloux qui avait été évincé, prévint la police et elles furent menacées d'« être mises en carte » dans le cadre du contrôle de la prostitution. Elles avaient alors quitté Nice pour Bordeaux et s'étaient engagées comme artistes de scène. Elles s'étaient ensuite séparées et, lors d'une tournée en Grèce, Jeanne, artiste lyrique danseuse, fit la connaissance d'un croupier dans un cercle et l'épousa. Il dilapidèrent l'argent et revinrent à Nice où ils investirent le peu qui leur restait dans des chambres meublées louées à des femmes et où Jeanne tint une agence matrimoniale. Quant à Marie-Jeanne dite Georgette, Georghette, Georgette de Recologne, Georgette Leroi, Georgette Conti, etc... elle devint aussi artiste lyrique et ne cessa de changer de domicile allant chez d'autres sœurs en Franche-Comté puis à Alger où elle devint la maîtresse de son beau-frère. Elle parcourut l'Algérie pendant 5 ans, vécut en concubinage avec un chef d'orchestre nommé Ximenes. Elle exploita ensuite un bureau de tabac et un meublé à Oran où elle multiplia les amants « très chics, entre autres le capitaine Cognard et un nommé Gouro qu'elle aurait ruiné ».

Elle revint en France et se remit à chanter. Dans une tournée à Albi elle devint la maîtresse d'un certain Aussel avec qui elle resta quelque temps mais, reprise par son penchant pour la vie de Bohême, elle partit en engagement et regagna Nice où elle renoua avec Albert Tyran qui, depuis, était marié. Sa femme en fut informée et demanda une séparation de corps. Albert Tyran s'installa alors avec sa maîtresse dans une chambre meublée avenue de la gare. Il subvenait à ses besoins, dégagea ses bijoux du Mont-de-Piété, lui fit faire plusieurs costumes. Mais bien vite les bijoux retournèrent au Mont-de-Piété. Pendant ses absences, elle filait à Monte-Carlo pour jouer. Il tenta de l'en empêcher. Leurs rapports se dégradèrent. Georgette rongée par la jalousie se montrait emportée, fantasque et s'enfonça progressivement dans la dépression. « Ses nerfs la tracassaient, elle n'arrivait à se calmer qu'en prenant une grande quantité de sirop de bromure de potassium en usage pour les maladies nerveuses ».

Déjà lassé des disputes, Albert Tyran décida de cesser ses relations lorsqu'il découvrit qu'elle avait fait un voyage à Albi pour retrouver un ancien amant. Mais elle revint à Nice et continua de le harceler. « Si elle ne me suivait pas elle-même, elle envoyait à mes trousseaux un commissionnaire. Elle s'est même déguisée en vieille femme pour venir au Palais entendre mon affaire en divorce. Elle disait toutes espèces d'ignominies sur moi, que ce n'était pas pour une sale tête comme la mienne, qu'elle était là mais bien pour ma

²⁸ *La Gazette rose*, 22 mars 1908

galette car elle avait besoin de se reposer et, comme conclusion, qu'elle avait soupé de ma fiolle ».

Désireux de déménager après avoir réglé son divorce pour s'éloigner définitivement de Georgette, Albert Tyran répondit néanmoins à une dernière sollicitation le 19 septembre en dînant avec elle au restaurant, un repas simple assorti d'un apéritif et de deux bouteilles de vin. Mais au fil de la conversation elle en vint à le supplier de partir avec elle. Sur son opposition elle s'emporta et l'insulta : « voyou, sale Niçois ». Elle le suivit jusque dans sa chambre. Excédé, Albert lui intima l'ordre de sortir et lui dit ne pas être dupe de tous ses pleurs, ses scènes de jalousie qui « n'étaient que de la frime et de la pure comédie ». Ses paroles achevèrent de la mettre en fureur. En tapant sur ses genoux elle brisa son face-à-main et, se levant brusquement, elle saisit la lampe à pétrole allumée pour la lui jeter mais il parvint à la retenir. Poursuivant ses menaces, elle le qualifia de « salop sans honneur et sans amour propre », ajoutant que « ce ne serait pas fini aussi facilement que je le croyais à moins que je ne lui donne une somme pour la dédommager du temps qu'elle avait perdu ».

Selon Albert Tyran, elle l'a alors tiré brusquement par le bras et tout s'est précipité. Sentant quelque chose de froid contre sa joue, il y porta sa main gauche et au même moment une détonation retentit. Puis il ne s'est plus souvenu de rien. C'est à l'hôpital où on lui a extrait la balle qui l'a touché que l'esprit lui est revenu le surlendemain ne pouvant croire à la mort de Georgette. L'opinion générale faisait pourtant de lui l'assassin ; il aurait ensuite tenté de se suicider mais il s'employa à démontrer, témoins à l'appui, qu'il n'avait nullement cette intention.

Gassin, son avocat, sut convaincre les jurés qu'il avait été la victime, « l'homme estimé de tous » méritant la pitié face à une femme, « ver rongeur », qui voulait seule profiter de son héritage. « L'univers de l'argent ! Elle voulait cet argent ! Elle voulait ! », martela Gassin à l'audience.

Les experts avaient d'ailleurs estimé sa responsabilité atténuée par des troubles nerveux « provenant de l'intoxication alcoolique chronique ». Il s'agissait en effet, pour une part, d'un drame de l'alcoolisme. Après avoir été clerc d'avoué puis agent d'affaire, Albert avait géré pendant deux ans un commerce de vin qui avait fait faillite. Cette affaire de spiritueux l'avait conduit « à de fréquentes libations d'apéritifs (15 à 20 par jours) ». Tenant de sa famille une fortune personnelle, il « s'adonnait en dernier lieu à la boisson et menait une vie désœuvrée faisant souvent la noce avec sa maîtresse » qui pour sa part ne pensait « qu'à prendre ses plaisirs et à se faire entretenir par son amant ». Elle était aussi alcoolique, prenant régulièrement des liqueurs qui, selon la logeuse, provoquaient chez elle « quelque surexcitation suivie d'attaques de nerfs ».

Si bien des drames résultaient de liaisons troubles, celle qui s'était nouée en 1905 entre un riche rentier hollandais, Charles Van Binckhorst, et la maîtresse d'un laveur de voitures, Thérèse Offermann, rencontrée à la frontière allemande de Vaals finit tragiquement à Nice le 17 mai 1908. « C'était une fille de mœurs légères avec qui je ne tardais pas à avoir des relations intimes », précisa le jeune homme. Peu après, l'un et l'autre furent atteints de blennorrhagie. « Dire qui a communiqué à l'autre la maladie, je ne le saurais », avoua-t-il. Payant les soins, il l'entretint et lui donna 15 000 marks pour acheter un petit fonds de commerce. Charles retrouvait Thérèse dans des cafés où elle fréquentait plusieurs individus dont Joseph Jérusalem, placier en distributeurs automatiques, qu'elle épousa. Elle n'en resta pas moins la maîtresse de Charles et en 1907 commença à exiger de lui de l'argent profitant de la législation allemande qui poursuivait la transmission de maladies, au titre de blessures involontaires, pour pratiquer le chantage. Alors que Charles avait quitté Aix-la-Chapelle pour les stations de Baden Baden puis Aix-

les-Bains et enfin Nice où il logea avec sa mère à l'hôtel de la Régence, le couple Jérusalem fut inquiété par la police pour la tenue d'une maison de prostitution et des dettes non remboursées. Thérèse se rendit alors à Nice avec son mari en janvier 1908, manifestement décidée à retrouver Charles Van Binckhorst pour lui soutirer de l'argent. Charles ne résista pas aux sollicitations pressantes de sa maîtresse et lui concéda une forte somme de 21 000 marks. Elle rentra à Aix-la-Chapelle mais le couple revint en mai après avoir dépensé 6 000 marks et avoir dû placer les 15 000 autres en garantie hypothécaire. Charles dit sa surprise de les rencontrer par hasard mais on peut en douter. Il entretenait des relations épistolaires régulières avec Thérèse et était depuis plusieurs années « très ami » de Joseph qui, selon le médecin légiste, avait « des habitudes de pédérastie passive ». D'ailleurs selon la logeuse du meublé de la rue de l'Hôtel des Postes, il passait la nuit avec le couple Jérusalem qu'il entretenait. Les renseignements obtenus par le commissaire de police attestaient qu'ils jouaient ensemble au casino. « Elle avait le vice du jeu » et Charles a beaucoup perdu sur les tapis verts.

Une liaison perverse, où se mêlaient les intérêts du sexe et de l'argent, unissait des gens que tout opposait par leurs origines. Thérèse « belle femme blonde, très élégante aux grands yeux » avait une moralité et une réputation mauvaises lorsqu'elle vivait à Vaals. Elle se livrait à la prostitution à partir de son arrivée à Aix-la-Chapelle. Quant à son mari, qui vivait à son dépeus après avoir quitté son métier de garçon d'hôtel, il était le fils de marchands des quatre saisons qui avaient ouvert, dans le village de Vaals, un restaurant « mal famé qui passait pour un lieu de rendez-vous à l'usage des personnes qui voulaient se livrer à un commerce sexuel clandestin ». Pour sa part Charles Van Binckhorst, fils de feu Ernest et de Jeannette Van der Maesen de Sombreff, appartenait à l'une des familles les plus honorables des Pays-Bas. Son père avait été juge au tribunal international d'Alexandrie et son grand-père maternel ministre des affaires étrangères. Grand, blond, émacié et l'air maladif, Charles prit finalement conscience d'une situation qui le livrait au chantage et au harcèlement d'une femme diabolique. Sa mère s'inquiéta aussi de ses fréquentations douteuses et se rendit chez le consul des Pays-Bas à Nice pour lui exprimer ses craintes pour son fils, victime de maîtres-chanteurs : « ce sont des canailles, les Jérusalem sont des bandits ».

Une nouvelle exigence de 14 000 marks donna lieu à une discussion houleuse dans la chambre du couple entre Charles et Joseph tandis que Thérèse se frisait les cheveux. Se sentant menacé, Charles qui portait un poignard s'en empara et se rua sur Joseph qui s'écroula, mortellement blessé. Charles ne chercha pas à s'enfuir et fit venir un prêtre qu'il rémunéra pour des prières au défunt. L'affaire eut un grand retentissement en Hollande et en Allemagne. Le frère de Thérèse l'apprit par le journal de Berlin et un cousin de Cassel lui écrivit : « après avoir été en si bons termes avec le petit baron quel effroyable dénouement. Je m'imagine bien que tu dois maudire Nice-la-Belle »²⁹. L'affaire était au rôle de la cour d'assises dès le 5 août. Avec tout le talent qui faisait sa réputation, arguant de la légitime défense, l'avocat Louis Gassin obtint l'acquiescement pour son client meurtrier.

Le chantage était une des pratiques favorites d'individus en quête d'argent facile comme Icilius Versari, fils d'une blanchisseuse niçoise. Après s'être « essayé au vol qui lui avait valu 4 ans de prison en 1888 et une expulsion du territoire jusqu'en 1896 comme étant de père étranger, il était devenu maître-chanteur, s'éloignant au besoin de Nice le temps de se faire oublier ou changeant de physionomie et d'identité puisqu'il se disait Henri Gaillard et portait la barbe au moment de quitter précipitamment le casino à Bourbon

²⁹ ADAM 2 U 100

l'Archambault où il avait pris la gestion des jeux à la suite de manipulations financières. Vivant en réalité « aux crochets » de sa maîtresse, Agnès Paris, et des revenus de la prostitution « des femmes galantes et des filles soumises » en s'abouchant avec des souteneurs, il n'exerçait aucun travail, se disant tour à tour négociant, marchand de chevaux, rentier, faisant « bonne chair » et « menant surtout depuis une année environ une vie princière »³⁰. Il semblait alors s'être fait une spécialité du chantage, allant jusqu'à exiger d'énormes sommes avec des complices : 50 000 francs à une femme d'Aix-les-Bains en 1899 et la même année, au mois d'avril, avec la complicité de Kauffermann, ancien garçon de magasin, « il a fait un coup de 20 000 francs à un rentier de la colonie étrangère par les moyens du chantage à la pédérastie ».

Ce genre de pratique constituait l'activité favorite de quantité de « malandrins » comme Antoine Scoffier connu sous le pseudonyme de Rascas, un de ces « apaches » qui bénéficiaient, comme indicateurs, de la complaisance de la police ou encore Negre, garde-champêtre de Cimiez, qui eut les honneurs de la correctionnelle pour un procès-verbal d'attentat à la pudeur qui s'inscrivait à l'évidence dans une tentative de chantage. En effet il avait remis sa carte à « un jeune éphèbe qui pratiquait la théorie du sens dessus dessous », l'invitant à recourir à ses bons offices, lui promettant pour chaque flagrant délit une petite indemnité. C'est ainsi que « l'éphèbe habitué du truc, sans domicile, » a été relâché alors que son partenaire « un jeune homme d'excellente famille, riche, n'ayant jamais failli jusqu'à ce jour et habitant chez ses parents à Nice » était incarcéré.

Scoffier qui avait été croupier au casino municipal ne vivait que du jeu, des rapines et de la prostitution et cumulait les méfaits, assuré de ne pas être inquiété en échange de menus services rendus à la police. Ainsi au mois de novembre 1905 un Néerlandais appartenant à une famille noble s'était ruiné au jeu et avait alors fait connaissance de Scoffier et d'un certain Gassin, lui aussi croupier. Les deux comparses lui proposèrent de réaliser un vol à l'esbrouffe au détriment d'une artiste qui possédait des bijoux de valeur. Il finit par se laisser convaincre et, tandis que Rascas faisait le guet, son complice alla prévenir les agents de police qui n'eurent qu'à le cueillir au moment où il tentait d'arracher le collier du cou de la victime. Il s'empressa de dénoncer Gassin et Scoffier qui l'avaient entraîné dans un « guet-apens ». Il fut relâché trois jours plus tard, le parquet préférant ne pas mettre en cause Scoffier et Gassin, complaisance dénoncée par *Le Patriote*.

Le 6 mai 1910 *La Lutte sociale* s'insurgea à son tour, après le vol de 1 500 francs à une vieille rentière Clary Lubonis, contre l'étrange complaisance à l'égard de Scoffier qui, outre le métier de cambrioleur, exerçait celui de souteneur « dont nous avons narré récemment un exploit que le parquet avait refusé de poursuivre malgré un fait établi d'excitation de mineures à la débauche ». A l'appui il citait l'exemple d'une jeune fille de Turin venue à Nice pour chercher un emploi et qui tomba le premier jour « dans les filets d'un souteneur bien connu de la police ». Se disant bien introduit au Casino municipal il lui promit du travail. « C'est dans une chambre d'hôtel des Ponchettes qu'il la casa le soir-même. Là, revolver au poing, il la prit de force et, toujours sous la menace, se fit donner tout ce qu'elle possédait, soit 7 francs 50 renfermés dans un porte-monnaie. Le lendemain il la confiait à une pierreuse³¹ de l'avenue de la gare -car en souteneur avéré il a sa marmite-³² qui devait lui procurer une occupation. Ce ne fut pas long. L'occupation se présenta sous les traits d'un homme qui lui donna 5 francs et naturellement la thune passa dans la poche de l'escarpe dangereux qui l'avait attendue dans la rue ». La malheureuse jeune fille parvint néanmoins à s'échapper, trouva de l'aide et fut rendue à sa famille. La

³⁰ ADAM 1060 W 197

³¹ Prostituée qui racole

³² Terme d'argot désignant une prostituée qui entretenait un souteneur

plainte déposée se solda par des aveux cyniques de l'auteur de ces faits monstrueux. « Il faut croire que celui qui en est le héros se sent bien tranquille du côté de la police. Certes il est bien entendu que cette administration ne peut trouver ses mouchards, indicateurs et casseroles que parmi les vauriens tombés à l'égout, mais ce qui dépasse toutes les bornes de l'imagination c'est qu'en récompense de leurs services, elle tolère comme dans le cas actuel qu'un dangereux repris de justice pourvu de quatorze condamnations et relégable, puisse vivre ouvertement de la prostitution et de la traite des blanches »³³. Le journaliste conclut l'article en demandant que la police et la magistrature renoncent à un système de surveillance « aussi idiot, aussi malpropre. Que penser en effet de cette prétendue justice qui, sous prétexte d'assurer l'ordre, permet à des souteneurs, à des cambrioleurs, à des assassins, de se livrer impunément à leurs occupations préférées ? ».

Muscatelli est de ceux qui ont sombré dans la délinquance en soustrayant un titre de rente de l'agence du Crédit Lyonnais à Nice pour satisfaire le besoin d'argent de sa maîtresse, une de ces femmes galantes qui ne se contentait pas de fébriles idylles. En prison, rongé par les remords d'une vie gâchée, il s'épancha dans un cahier intime, reflet de son désespoir et d'une amère rancune contre la tromperie humaine³⁴. De son adolescence il gardait un profond ressentiment à l'égard de camarades aux « belles paroles et faux-semblants d'amitié, mais j'eus bientôt pénétré cette surface polie et je vis qu'au fond ils ne cherchaient qu'à m'humilier ».

Le destin le conduisit à être le précepteur de deux enfants dont la nourrice, « femme aux joues roses et potelées », sous prétexte d'arranger son appartement, ne le quittait jamais : « pendant qu'elle prenait si bien soin de mes effets un baiser de feu fut cause de lui arrondir la taille ». Le mari de la « belle et jeune maîtresse de maison » fut conduit à s'absenter pour se rendre à New York recueillir la succession de sa sœur. « En l'absence du mari, la femme d'une nature plutôt vive finit par entrer dans une espèce de familiarité avec moi. J'en devins presque amoureux. Venant dans ma chambre sans aucune gêne à toutes les heures, elle ne tarda pas à s'apercevoir de mon trouble et ne put plus longtemps résister. Ayant affaire à une femme excessivement chaude je devins un vrai... cochon. Maîtresse, nourrice et moi nous n'occupions plus désormais qu'un seul lit et là nous nous livrions à trois à toutes les cochonneries possibles et imaginables ».

Au retour du mari, Muscatelli s'empressa de prendre la « poudre d'escampette » et se retrouva précepteur d'une jeune fille de 15 ans dont les parents, âgés et riches, hébergeaient une nièce à qui il fit la cour : « comme dans nos entretiens les baisers réchauffaient notre conversation, il s'en suivit que la jeune fille de maison fut plus d'une fois témoin de ces scènes amoureuses et en fut pour ainsi dire jalouse. Un jour j'étais penché sur elle pour une explication d'arithmétique et voyant cette belle rose bien épanouie je ne pus m'empêcher de poser sur son front un tendre et doux baiser. J'eus regret de mon action. Mais le diable était là et la jeune fille se trouva par ce baiser comme ensorcelée. Je ne pus contenir ma passion et elle fut victime d'un amour criminel. Pauvre fille ! neuf mois après elle succombait en mettant au monde un superbe garçon. Il ne me resta plus qu'à disparaître. J'avais alors 18 ans. Je m'engageai afin d'oublier mes peines dans l'astiquage d'une giberne. Je quittai le régiment à l'âge de 22 ans. Après 3 mois pendant lesquels je vagabondai, pour ainsi dire, au milieu des plaisirs, j'annonçai à mes amis que j'allais me ranger et je me mis en ménage avec une nommée Regina. C'était une belle fille un peu effrontée. Elle m'aimait à la folie, du moins elle le disait, mais je trouvai bientôt que son amour s'étendait un peu trop aux objets qui m'appartenaient. Un jour elle

³³ Sherlock Holmes II, ouvr. cité, p. 352-353

³⁴ ADAM 88 J 5, 8 décembre 1901

mit la main sur ma montre et la porta chez sa tante : elle avait été forcée à cette démarche disait-elle pour éviter les poursuites d'un huissier dont la menaçait une modiste inexorable. J'ai toujours supposé que la modiste était aussi imaginaire que l'huissier. Une autre fois elle vendit mes draps et les 6 plus belles de mes chemises. Quand je demandai ce qu'était devenu l'argent, Regina me répondit en sanglotant qu'elle l'avait envoyé à sa mère, une pauvre femme paralysée qui demeurait dans le département du Gard ». Sur l'observation qu'elle lui avait dit que ses parents étaient morts depuis longtemps, il reçut pour toute réponse « des trépignements, des hurlements de douleur, entrecoupés de phrases comme celle-ci : tu es un monstre ! tu n'as pas de cœur ! tu veux donc que je laisse mourir ma mère sur la paille ? je dus céder ». Mais peu après, ayant tout emporté, Regina ne laissa qu'un mot d'adieu à son « gros loulou chéri ».

Bien que s'étant promis de ne pas succomber à nouveau, il tomba sous le charme d'une « jeune fille à l'air timide qui s'abritait tant bien que mal sous une pauvre petite ombrelle », alors que tombait une pluie battante. Malgré la résistance, il s'obstina et parvint à ses fins : « je crus sincèrement avoir fait la plus belle conquête de Nice. Mon adorée Cerisette donnait à ces rendez-vous une valeur énorme en me faisant remarquer que ses parents la surveillaient comme des tigres et que son amour seul pouvait la porter à s'exposer à des châtimements dont Barbe-Bleue lui même n'avait jamais eu l'idée ». Mais, un jour Cerisette lui annonça qu'elle allait s'absenter pour un baptême. « Le lendemain ne sachant comment tuer le chagrin que me causait l'absence de mon idole, je me rendis à un bal sans autre intention que de regarder danser et de noyer mon ennui dans quelques libations ». Il s'installa dans un coin derrière un pilier, lorsque le nom de Cerisette lui fit prêter l'oreille à une conversation :

- « Laisse-moi faire Alexandre je sais comment il faut le prendre. Il me croit au pays pour être marraine d'un petit parent et demain, à ma rentrée, il doit me donner une montre en or.
- J'aimerais mieux des monacos qu'une tocante, ça a plus d'écoulement et ça ferait mieux mon affaire ; soigne-moi ton Antoine et que ça me rapporte ou gare à toi.

L'homme se leva, Cerisette le suivit et « tous deux disparurent dans le tourbillon de la danse. Je ne quittai pas ma place et observai. Une heure après Cerisette sortait du bal appuyée au bras d'un vieux monsieur qui était venu souiller ses cheveux blancs dans ce lieu de débauche. Ainsi ma Cerisette, cette jeune fille si timide, si réservée, si difficile à conquérir, ma Cerisette que je croyais la perle des maîtresses était tout bonnement une hypocrite, une fille dégradée, tombée encore plus bas que les prostituées ordinaires puisqu'elle faisait commerce de ses charmes, au profit d'un de ces êtres sans nom, rebut de toute société et partout honnis et méprisés ».

Entraîné lui-même dans la spirale d'une profonde dépravation, Muscatelli n'eut d'autre vengeance, après avoir « assouvi les passions les plus sales, après lui avoir fait faire tout ce qu'une fille de cette nature peut faire, en un mot après lui avoir fait sucer... », que de s'adonner aux turpitudes d'un monstrueux sadisme dont il se complut à décrire les détails sordides. « Je me crus guéri pour toujours, poursuivit-il, mais l'abîme appelle l'abîme. Je pris une troisième maîtresse. Celle-ci ne se fit pas prier et s'installa chez moi sans cérémonie. Elle paraissait un peu bétasse, cela ne me déplaisait pas car je trouvais que Regina et Cerisette avaient beaucoup trop d'esprit. Mathea se montrait si bonne, si prévenante, si facile à contenter que je crus une fois encore avoir mis la main sur l'oiseau rare ». Comble de satisfaction pour Muscatelli, non seulement cette fois elle ne demandait pas d'argent mais elle se mit à apporter des bijoux, le justifiant par une succession. Seulement il s'agissait du produit de vols qui s'achevèrent en descente de police et arrestation.

Tout en ne se privant pas de la fréquentation des « jeunes filles et des dames mariées », il n'en reçut dès lors plus aucune chez lui. C'est ainsi qu'en novembre 1897, attablé au café du Gard, il fit la connaissance d'un couple d'hivernants dont la femme Maria, « âgée d'une trentaine d'années, était joliette et bien faite ». Convaincu « qu'elle était au courant de la vie de la ville et que par conséquent elle devait savoir que des fois une femme mariée se paie très volontiers la fantaisie de posséder un amant », il s'employa à la revoir et à la courtiser. Parvenant à ses fins, il la retrouva régulièrement sur le chemin de Cimiez jusqu'à son départ en fin de saison pour Genève d'où elle lui écrivit qu'elle avait accouché d'une fille le 30 décembre 1898. C'est en prison qu'il reçut la lettre le 15 janvier 1899 en même temps qu'un courrier d'une certaine Joséphine qui, ignorante de son sort, lui reprochait son silence : « Ne dirait-on pas que vous êtes enfermé dans un cachot mystérieux où échoué sur une île déserte ? Ou bien est-ce que quelque jolie Niçoise m'aurait volé les clefs de votre cœur ? S'il en est ainsi Monsieur l'infidèle, je vous préviens, que j'ai à mon tour un bel amoureux sur la planche. Dimanche dernier nous avons eu la visite d'un beau garçon de 25 ans répondant au nom d'Achille. Le nom seul devrait vous faire frémir. N'est-il pas synonyme d'invincible ? Pendant toute la soirée, j'ai été le point de mire d'œillades tellement assassines que je ne suis plus du tout sûr de mon cœur. Soyez donc sur vos gardes, la place est cernée, l'ennemi touche aux portes et si vous ne faites pas une vigoureuse sortie, je ne garantis pas la résistance de l'assiégée ».

Dans le tourbillon de ses liaisons et de ses besoins d'argent, Muscatelli avait succombé à la tentation de détourner un titre de rente au détriment de l'agence du Crédit Lyonnais où il travaillait à Nice un an plus tôt, au mois de février 1898. Il avait d'abord essayé de faire négocier le titre par un ami de régiment, Filippo, comptable à Monte-Carlo. Mais celui-ci l'avait renvoyé sur un certain Frantz Massmann, un habitué de Nice et de Monte-Carlo où il s'affichait en compagnie de sa maîtresse, Marthe Dikow. Bel homme aux cheveux blonds, moustache tombante, affublé d'un pince nez à verre bleu, d'allure élégante, souvent habillé d'un complet clair de lawn tennis il vivait en réalité aux crochets de Marthe. Ainsi dans une lettre écrite du Grand Hôtel de Paris, il lui demandait de l'argent pour régler une note de 90 francs : « je suppose que tu as dû gagner avant-hier et hier soir. Je t'ai de nouveau vue avec cet Anglais aux Folies-Bergères de sorte que je pense que tu me donneras quelque chose ». Dans une autre lettre de Biarritz, le 30 octobre 1898, il récidivait : « Ma chère Marthe, il est impossible que je reste sans argent plus longtemps et il te faudra absolument engager une de tes bagues pour m'envoyer au moins 50 francs, cela de suite. Va au Mont-de-Piété. Hier, c'était samedi. C'est un bon jour tu auras peut-être gagné quelque chose. Si j'étais à Monte-Carlo je réussirais peut-être à me tirer d'affaire mais ici c'est impossible ».

Marthe, qui se disait comtesse de Sutherland et signait Marthe de Stralsund ne se cachait pas d'être une demi-mondaine et de l'entretenir : « j'ai connu Massmann à Monte-Carlo il y a 3 ans, il est devenu mon amant et partageait mon lit lorsque je ne travaillais pas. Je lui donnais une partie du produit de ma prostitution ». Au début du mois de décembre, Massmann arriva à Monte-Carlo et descendit au Rocher de Cancale mais Lajoux, réticent, n'a pas voulu de ses chiens alors que « toutes les vieilles femmes ont leurs chiens à l'hôtel », écrivit-il à Marthe le 4 décembre 1898. Il l'invita d'ailleurs à quitter Paris pour Monte-Carlo : « il n'y a pas beaucoup de gens ici mais d'après ce que j'entends dire les femmes n'ont pas de raison de se plaindre car les cocottes en renom ne sont pas là. Il y a quelques gros joueurs, qui ont gagné. Le baron Wolfing qui était à Spa est déjà ici. Il y a aussi un autre de nos amis. Peut-être qu'avec ça je pourrai me tirer d'affaire. En fait de femmes, Jeanne Heliot, la vieille Italienne, sans cela rien. Jeanne la brune qui était avec Emilienne et Marion à Spa est maintenant *all right* et habite villa Sasse. Un ami, Aushall

du casino qu'elle a appris à connaître cet été l'a installée. Si c'est possible ne reste pas plus longtemps là-bas et viens. Tous les jours arrivent de nouveaux étrangers. Lajoux a passablement de monde. Le baron Wolfing demande de tes nouvelles. Quelques Anglais, passablement de Russes. Nous aurons bien du crédit pour toi ici donc courage ma petite ».

Deux jours après il lui expédia un nouveau courrier insistant : « tu sais que je suis venu ici sans argent ». Il la pressait de donner des nouvelles « tout le monde s'informe de toi et je ne sais que répondre. La grande Diane est arrivée. Jeanne Heliot et Braun sont ensemble. Qui l'aurait cru ? La vieille Rollin est toujours ici. Tous les jours arrivent davantage d'Anglais. Il fait aussi beau qu'en été. Je regrette que tu ne sois pas ici. Les représentations de Sarah Bernard attirent beaucoup de monde ».

Pris par un besoin d'argent en l'absence de sa maîtresse, Massman saisit l'opportunité que lui offrit la rencontre avec Muscatelli et accepta de se charger de la transaction du titre à l'étranger, ce qui lui était d'autant plus facile qu'il parlait plusieurs langues et était resté en contact avec un commerçant de Leipzig, Oscar Ludolff, qu'il avait rencontré avec sa maîtresse dans la salle de jeu de Monte-Carlo l'année précédente. Le 22 décembre Frantz Massmann était en route pour Bâle puis Leipzig où il remit le titre à Ludolff contre une avance de 600 marks. Le 22 janvier 1899, le Crédit Lyonnais fut informé que le coupon du titre de rente soustrait à Nice, avait été présenté à l'encaissement à la Dresdner Bankverein de Leipzig. La police remonta rapidement la filière d'autant que de forts soupçons portaient depuis l'origine sur Muscatelli qui avait démissionné de son emploi en juin 1898.

La fréquentation des femmes galantes a bien failli être fatale à l'avocat Lucien Barbarin qui s'était épris d'une chanteuse de cabaret, Juliette Quartier. Dans sa plaidoirie, son avocat maître Gassin campa avec lyrisme le décor de cette aventure commencée à la terrasse d'un café de Monaco en juin 1898 : « Au bord de notre Méditerranée toute foisonnante sous les caresses du soleil, la foudre s'abat sur les hommes plus souvent que sur les chênes des forêts ! Le jour où le destin moqueur mit en présence M. Barbarin et Melle Quartier l'idylle sans fin de Roméo et Juliette se trouva renouvelée. L'amour les prit dans le tourbillon de sensations ardentes ».

Plus prosaïquement Lucien Barbarin affirma qu'elle lui avait été présentée par un ami et, après quelques paroles échangées, lui avait donné son adresse à Nice, s'étant vantée d'une belle origine, d'une rupture avec sa famille et de son installation à Monaco où elle avait eu un rang mondain avec domestiques et équipages, tenant maison et tables ouvertes pour tous ceux, croupiers ou autres qui cultivent les relations larges et faciles sans obligation. Puis, après avoir été ruinée au jeu, elle lia son sort à « un artiste de petit concert qu'elle avait quitté quand je la rencontrai ». Lucien n'était pas dupe mais reconnut néanmoins : « je la distinguai des personnes que l'on peut aborder aussi facilement ». S'intéressant à son sort, il lui loua un appartement et la meubla. C'est là qu'il la retrouvait à Nice. Il l'entretint pendant trois ans en lui faisant de nombreux cadeaux. « M. Barbarin a dépensé beaucoup d'argent pour moi », reconnut Juliette.

L'enquête du commissaire de police aboutit aux mêmes conclusions : « Elle sortait fréquemment le soir pour se rendre à Monaco et ne rentrait à Nice qu'à des heures tardives. Elle menait une vie large et paraissait dépenser beaucoup d'argent. La fille Juliette ne s'est jamais livrée à aucun travail et on ne lui connaissait d'autre ressource que l'argent que pouvait lui remettre le sieur Barbarin ; elle avait des goûts luxueux. Sa conduite et sa moralité sont celles d'une fille fréquentant les établissements publics, faisant la noce et ayant un amant. Elle vivait du produit « de ses nombreuses galanteries ». De fait Barbarin « acquit la conviction de son ingratitude et de son infidélité. Il y eut flagrant délit et aveu ».

Devant les menaces de se suicider, Lucien lui pardonna mais elle ne fit que redoubler de « duplicité et de mensonges » et il eut une nouvelle fois confirmation d'autres liaisons. Lucien décida de rompre mais elle renouvela chantage et menaces. Lucien craignait plus que tout le scandale et le chagrin de sa femme si elle apprenait sa malheureuse aventure.

Ne pouvant admettre la fin de cette liaison « inespérée qui couronnait sa jeunesse bruyante », Juliette s'abandonna aux dernières extrémités, se dota d'un revolver et tenta de l'assassiner. « Plus de bruit que de mal, personne n'est mort, nous pouvons d'un cœur un peu plus léger, tout à fait léger même, plaider Gassin, étudier les circonstances de la cause de ce petit drame »³⁵. Jouant sur la jeunesse difficile et la fragilité de sa cliente et rejetant l'idée qu'elle fut une femme galante, il souligna la responsabilité de Lucien. « Vous voyez ce qu'elle a été, une enfant sans cervelle et sans boussole, un pauvre être, jetée dans la vie comme un poulain lâché dans un pré... allant, venant, s'étourdissant, emplissant de futilité, de folie, le vide de son cœur et de sa vie... C'est ce papillon que M. Barbarin a voulu », insinuant : « je ne sais s'il en fait collection ». « Ils avaient lié leur vie ! Des réalités plus somptueuses que des chimères ; Pauvre enfant. M. Barbarin avait des responsabilités ».

Le docteur Rosenthal par contre était prêt à assumer le scandale à Nice après avoir séduit Sensa Pohl qui s'était donnée à lui à l'âge de 16 ans chez sa mère, la femme de lettres Louise Pohl. Non content de la retrouver à l'hôtel, il l'emmena à Chamonix et lui proposa de refaire sa vie avec elle en Amérique³⁶.

Si d'aucuns ne manquaient pas d'argent pour entretenir une maîtresse, beaucoup cherchaient des subterfuges pour s'en donner les moyens, tombant dans la délinquance comme Pautasso qui détourna 2 500 francs à son patron à l'aide de 4 chèques falsifiés. L'argent était destiné à la fille de son employeur, dont il n'était pas le seul amant, le négociant Hamelle ayant aussi bénéficié de ses faveurs et d'une partie de l'argent détourné.

C'est avec autant de brio que de cynisme que maître Gassin a plaidé la thèse de l'égarement pour une femme d'un homme « qui toute sa vie n'a demandé qu'au travail son pain, qui peine et trime pour subvenir aux besoins d'une femme, d'un enfant, d'une vieille mère. Honnête homme, rangé, laborieux. Comment vient-il s'échouer ici ? Comment en un plomb, l'or pur s'est-il changé ? Une femme s'était trouvée sur sa route. A cette femme, il a sacrifié sa probité, sa délicatesse, sa femme, tout. Il a perdu la raison ; vous le disiez hier dans une autre affaire. Cherchez la femme ! ». Les jurés, plus sensibles à l'idée de l'homme victime de ses passions que responsable de ses actes, suivirent le défenseur. Pautasso fut acquitté des charges relevées à son encontre mais, pour faire bonne mesure, fut condamné à 2 500 francs de dommages et intérêts au titre de la matérialité des faits³⁷.

Plus sordides, ceux qui recherchaient les pratiques pédophiles ne semblaient avoir guère de difficultés à se procurer des enfants victimes de la prostitution de la misère. Ainsi en février 1903 venait d'être arrêtée à Paris une proxénète bien connue à Nice « qui y exerça fort longtemps son ignoble commerce, Marie Roche, qui livra aux gros bonnets de notre ville des fillettes de 10 à 15 ans et dut quitter Nice à la suite de dénonciations anonymes qui faillirent, à l'époque, amener déjà son incarcération ».

Non seulement les exemples fourmillaient, selon le journaliste, mais « dans notre ville les proxénètes opèrent à la barbe de notre police qui contemple d'un œil paternel les agissements de ces personnes dont la tâche ignoble consiste à corrompre des enfants, des fillettes, pour assouvir des passions honteuses d'individus qui devraient à un égal degré

³⁵ ADAM 88 J 6

³⁶ ADAM 88 J 8

³⁷ ADAM 88 J 4

être passibles de la justice des hommes. On se rappelle l'affaire retentissante du Pavillon des Lilas. L'arrestation de plusieurs mères de famille qui vendaient leurs filles âgées de 12 et 13 ans à des personnalités locales qui faillirent être poursuivies ; plus tard, les juges du tribunal correctionnel procédèrent à l'expulsion d'une étrangère, une Hongroise qui livrait à des vieillards qu'elle recevait en un somptueux appartement sa fillette âgée de 11 ans et son garçon initié aux plus honteuses besognes et âgé de 9 ans à peine. L'affaire fut étouffée mais des indiscretions nous permirent, dès l'époque, d'en connaître les moindres détails. Aujourd'hui des faits analogues se passent et la police ferme les yeux et laisse des crimes ignobles se commettre au sein d'une société que la fortune gâte et vicie d'une étrange façon. Au Casino municipal, dans le jardin d'hiver converti en boudoir élégant, des mères –elles sont nombreuses- exhibent journallement leurs fillettes, dévisageant de préférence les vieillards et leur faisant comprendre, par une mimique expressive, que l'être chétif et déjà vicieux qu'elle promènent à leur côté est tout à la disposition de leur lubriques passions. Une d'elles est particulièrement remarquée : grande, très maigre, elle a toujours à son bras une jeune fille de 14 ans au plus, jolie et d'allure élégante qu'elle vend à n'importe quel prix selon que la disette est plus ou moins grande au logis. Son nom est sur toutes les bouches. On la désigne du doigt mais, sûre de l'impunité, elle n'en continue pas moins son épouvantable commerce »³⁸.

• La pornographie

Plusieurs journaux niçois s'émurent de la permissivité des autorités face au développement de la pornographie qui n'hésitait pas à s'afficher mais les plaintes conduisirent néanmoins parfois à des poursuites. Ainsi un employé d'hôtel de Nice, surpris le 10 janvier 1902 sous les arcades du casino offrant en vente « des photographies obscènes », fut condamné à 3 mois d'emprisonnement pour outrage aux bonnes mœurs. Le mois suivant, un camelot fut jugé pour des faits similaires après avoir proposé « des photographies et images obscènes à un consommateur du café Saint-Michel à Nice ».

Le 17 janvier 1903 Hardy-Polday s'insurgea contre les diffusions pornographiques dont une des feuilles portait le même nom que son journal, « créant parfois une confusion répugnante ». En effet, « ici même au plein soleil de Nice, par un ingénieux système de colportage, l'éditeur anonyme de mainte et mainte feuille à gravures obscènes propage et étale son immonde marchandise ». Désireux de mener une campagne de protestation auprès des autorités, il en appela, « face à de pareilles ordures », à la « propreté des rues où fillettes et garçons ne peuvent plus sortir sans être raccrochés par ces images provocatrices » et publia le texte de la pétition initiée par la Ligue française de la moralité publique : « la rue n'est plus sûre pour nos enfants. A chaque pas leurs regards sont attirés par des dessins obscènes qui éveillent dans leur imagination une curiosité malsaine et les poussent à transformer en actes les suggestions que provoquent en eux les scènes ignobles dont ces dessins sont la reproduction. Les gravures licencieuses sont accompagnées de légendes que les enfants ne comprennent pas toujours mais qui, en se gravant dans leur mémoire, deviendront plus tard des incitations singulièrement puissantes à la débauche ». Il réclamait la protection des enfants et qu'on soustraie notamment les jeunes filles « à des contacts monstrueux qui pourraient les amener insensiblement à rouler dans le vice »³⁹.

³⁸ *Cyrano*, 5 février 1903

³⁹ *Le Rabelais*, 17 janvier 1903

Le phénomène prenait de l'ampleur si l'on en croit *Le Patriote* qui, titrant sur la licence des rues, affirmait : « partout sont exposés ou mis en vente des dessins ou des images obscènes souvent aggravés par des légendes grossières »⁴⁰. Ainsi au mois de mars 1905, une marchande de cartes postales de la rue Droite et un débitant de l'avenue de la gare à Nice furent condamnés à des amendes de 25 francs pour vente de cartes obscènes⁴¹, ce qui ne fut guère dissuasif puisque, deux ans plus tard, un marchand de cartes postales de la rue Raimbaldi exposait des cartes postales érotiques à la vue du public dans son magasin le 3 janvier 1907 ; un autre, exploitant un commerce de papeterie, avait pris plus de précaution en les tenant à la disposition des amateurs dans son arrière-boutique. Mais la police en avait eu vent et avait pu saisir 4 exemplaires d'un carton dit « phallus en érection », 1 carte obscène « mouvement articulé » et 99 cartes postales « nudités obscènes ». La découverte d'épreuves photographiques démontrait en outre qu'il s'adonnait lui-même à la reproduction des scènes érotiques.

La pornographie s'inscrivait également dans les spectacles de certains établissements comme ceux des Capucines à Nice. Pour *Le Niçard*, « ce sont ceux d'un beuglant avec l'obscénité en plus. On y exhibe le nu, les femmes à poil, s'il faut être plus explicite, et les spectacles s'accroissent d'un répertoire à faire rougir les singes, si les singes avaient l'impudeur de se rendre dans ce boui-boui. Et nous nous étonnons que la police des mœurs ne fasse pas une descente dans ce lieu pour le faire clore comme les maisons à gros numéros qui répondent sans doute à certains besoins mais qui ont au moins l'excuse de n'ouvrir qu'à un certain public »⁴². Beausoleil n'était pas en reste puisque *La Griffes* estimait dans un article de 1905 que la ville « devrait bien à une certaine heure de la nuit s'appeler Bellelune car ce qui se montre de « lunes » dans l'établissement de la Festa n'est rien moins que renversant. Passe encore si ces dames avaient seules le monopole des indécentes... mais les hommes s'en mêlent et cela donne la nausée. L'autre nuit l'un des deux lascars affublés d'un costume plus ou moins mexicain et qui se tiennent près des crins-crins de l'orchestre s'est livré à une danse auprès de laquelle celle du ventre n'est que de la petite bière. La plume se refuse à décrire les abominables contorsions de ce goujat qui, au moyen d'une serviette avait fixé une bouteille vide brinqueballant tout au haut de sa cuisse. On sait bien que la Festa est fréquentée par un monde spécial mais après tout l'endroit est public et ces saloperies doivent prendre fin »⁴³.

● La prostitution masculine

La prostitution qui sévissait principalement dans les quartiers avoisinant la gare à Nice ne concernait pas que les femmes. Ainsi *Le Cri de Nice* ne se contentait pas de dénoncer une société gangrannée par l'argent mais aussi par des « mœurs scandaleuses » illustrées par cette affaire jugée le 26 avril 1901 au tribunal correctionnel de Nice : « un proxénète de jolis éphèbes connu sous le sobriquet de la Baigneuse était poursuivi pour incitation à l'assouvissement du vice immonde qui attira jadis le feu destructeur du ciel sur la Pentapole maudite »⁴⁴. Une douzaine de « mignons imberbes » ont reconnu « leurs tares innommables ». Rien n'a manqué « au scandale de ce procès qui ne fut pas jugé à huis clos même pas la lecture de la chaude missive d'un artilleur brûlant comme le virgilien

⁴⁰ *Le Patriote*, 10 mai et 10 juin 1908

⁴¹ ADAM 3 U 1/1944

⁴² *Le Niçard*, 28 novembre 1908

⁴³ *Le Cri de Nice*, 2 mai 1904

⁴⁴ Pentapole de Palestine composée de 5 villes dont Sodome et Gomorrhe

Corydon pour un bel Alexis ». Le journaliste se réjouit néanmoins qu'aucun Niçois ne fut compromis : « Dieu merci ils ignorent la pourriture de Lesbos et de Gomorrhe ». L'avocat chargé de la défense s'en est tiré avec assez d'esprit en se remémorant « certains illustres acrobates de la pensée, vomissure de la presse parisienne, salisseurs de nos admirables sites, esthètes de décadence qui se glorifient de faire toute chose à rebours ». Satisfait de la condamnation à 2 ans de prison pour attentat aux mœurs « favorisant la débauche et la corruption de la jeunesse de sexe masculin », le journal n'en déplorait pas moins que « pour un entremetteur perdu pour Sodome, les androgynes qui infestent nos trottoirs en dénicheront bientôt deux autres » et s'en prit à la police municipale qui devrait surveiller « le manège honteux, sans équivoque possible, pratiqué sans gêne, en pleine avenue de la gare, par les vieux messieurs et les fraîches tatas. Il n'est que temps car la pourriture d'Onan monte monte... »⁴⁵.

HoHé stigmatisait également la prostitution homosexuelle et réclamait la fermeture des « maisons meublées autant que louches où fréquentent les hétaires de vingtième ordre qui pratiquent l'entôlage », demandant que la police des mœurs surveille « les malpropres intervertis qui vivent en marge du sexe fort et toute la séquelle des escrocs habitués de ces bouges infectes qui, placés à proximité de la place Masséna, constituent un véritable danger public »⁴⁶. Revenant sur le sujet 8 jours plus tard le journal alla jusqu'à mettre en cause certains fonctionnaires et négociants rentrés dans la politique qui semblaient fermer les yeux sur ces pratiques, n'hésitant pas à se demander « si par hasard leur mentalité spéciale ne les poussent pas jusqu'à profiter de cette école du vice à d'illustres aventures de passion où les adolescents du plus jeune âge, les artilleurs en mal de pointage, les beaux garçons viennent récolter sinon la bonne éducation, le maintien et la précision du tir, tout au moins les raffinements pratiqués jadis à Sodome et ce pour quelques louis d'or ou quelques bijoux, à l'égal des catins »⁴⁷.

L'homosexualité était aussi vilipendée par *La Griffé* qui se fit l'écho de rumeurs en janvier 1905 à la suite de la disparition subite « du marquis d'A..., une personnalité des plus distinguées de la société niçoise. Certains prétendent qu'il se serait dirigé sur le pays des amours étranges. Les causes de ce brusque départ seraient d'ordre scandaleux, un flagrant délit d'une nature extraordinairement spéciale »⁴⁸.

L'écrivain Jean Lorrain qui s'était fixé à Nice suscita de ce point de vue de violentes attaques à partir de 1901. Le journaliste Edouard Rainery était ulcéré autant par ses écrits qui mettaient en exergue les turpitudes à la société niçoise que par son propre comportement. Le qualifiant de « triste sire » dans un article de *Nice l'Hiver* d'octobre 1901, il voyait en Jean Lorrain le détracteur de Nice « le plus malsain, le plus répugnant et le plus venimeux », dénonçant « le style miasmatique » de ce « peintre complaisant de toutes les névroses », avant de se lancer dans une longue diatribe contre ses écrits qui alliaient « tous les éléments de la société niçoise dans le creuset ordurier de son intelligence de dévoyé. Appartenant sans doute à la famille des ces êtres infectieux dont pullulent certains marais et qui vont demander à une vase plus contaminée des jouissances microbiennes, il se complait en des extases lubriques. Nice, à travers le prisme luxurieux de ses conceptions macabres, lui apparut une nuit, en rêve, vieille courtisane fanée, laquelle, au réveil, s'était transformée en une... Jeanne Lorrain. Depuis lors, le fangeux auteur de *M. de Phocas* publiée, dans le *Journal*, des chroniques immondes intitulées *Coins de Byzance*, où se révèle toute entière son inconsciente perversité, et où, dans un style

⁴⁵ *Le Cri de Nice*, 2 mai 1901

⁴⁶ *HoHé*, 8 mai 1905

⁴⁷ *HoHé*, 16 mai 1905

⁴⁸ *La Griffé*, 25 janvier 1905

essentiellement platonique, il infecte de sa bave pestilentielle notre société mondaine si universellement appréciée. Sa main hystérique s'évertue à soulever les rideaux de l'alcôve ; son cerveau d'halluciné voit partout des rastas, des Alphonse⁴⁹, des névrosés ; et sa plume morbide dévoile avec une volupté sadique les drames intimes de la famille. Depuis l'hôte princier qui vient hiverner sous notre ciel d'azur jusqu'au vieux Niçois profondément amoureux de sa vieille ville, de son patois et de ses coutumes, Jean Lorrain a tout outragé. Avec une frénésie d'épileptique, il a dépeint le dévergondage, étalé la purulence, découvert les œdèmes de notre ville, telle du moins que lui permet de la concevoir son esprit de dégénéré. Usé de névrose, résumant en lui toutes les déchéances, il ne fréquente que les ruffians⁵⁰, les entremetteuses, et en un mot toute la tourbe des gens sans aveu qui vivent dans le ruisseau et s'enorgueillissent de leur perversité. Il vit dans une atmosphère de bassesse : voilà pourquoi, méprisé en même temps de la colonie étrangère et de la population niçoise, dépeignant en ses écrits ses propres conceptions, il insulte notre ville, il nous outrage tous et tend par ses calomnies ignobles à éloigner de la Riviera les familles riches qui ne veulent pas s'exposer à des promiscuités honteuses ». Reconnaisant néanmoins la dégradation des mœurs, Rainery conclut par cette phrase : « si notre Nice est aussi dévergondée que veut bien le prétendre Jean Lorrain ce n'est assurément que depuis le jour où il l'a souillée de sa présence »⁵¹.

Il n'était pas le seul à s'en prendre à Jean Lorrain puisque *Cyrano* un an plus tard, utilisait les mêmes procédés, évoquant son corps efféminé « aux ondulations aguichantes » et ses fréquentations des « estaminets, rendez-vous des individus aux mœurs inavouables, recherchant leur contact, leurs hideuses caresses ». A plusieurs reprises le journal stigmatisa ses attitudes ambiguës : « lundi dernier, à l'angle du square Masséna et du quai Félix Faure nous le vîmes au milieu de trois artilleurs faire le beau, distribuer généreusement quelques piécettes blanches et partir en leur disant d'une voix de femme pâmée : à bientôt mes chéris », ou encore : « samedi, Jean Lorrain se promenait dans le grand hall du casino municipal, s'inspirant pour une chronique sur la traite des blancs. Le grand écrivain confiait ses impressions à un artilleur en civil, un trompette du 13e qu'il tenait par la taille. Vint à passer un officier de service qui reconnut le soldat et l'admonesta après lui avoir donné l'ordre de rentrer immédiatement au quartier. L'artilleur obéit et Lorrain demeura seul, confiant sa déception amère aux statues de l'escalier monumental »⁵². L'article valut au directeur de *Cyrano*, une plainte en diffamation de Jean Lorrain. Giacobini, lors des débats, justifia ses attaques par les écrits de Jean Lorrain qui portaient atteinte à Nice : « il n'a pas fait qu'abuser de l'hospitalité de Nice depuis que, sur les boulevards populeux, il promène sa face glabre d'homme en quête d'émotions particulières »⁵³.

Pourtant ce que Giacobini ne supportait pas de Jean Lorrain, il le faisait lui-même en donnant également la vision d'une société pervertie. Il abreuvait en effet ses chroniques « la boîte aux potins » et « coups d'épées » de récits authentiques de gigolos, de demi-mondaines ou de « comtes à... dormir debout » comme « ce monsieur grand, bouffi, des bagues pleins les doigts et des diamants à la chemise » qui fréquentait le casino municipal et n'était qu'un « vulgaire chevalier d'industrie, un rasta de grande envergure qui tire ses moyens d'existence de la bêtise des bons gogos que ses manières de grand seigneur mettent à son entière disposition. Signe particulier : a été condamné 6 fois pour

⁴⁹ Terme désignant les souteneurs

⁵⁰ Aventuriers

⁵¹ *Nice l'Hiver*, 10 octobre 1901

⁵² *Cyrano*, 18 décembre 1902

⁵³ ADAM 3 U 1/1936, jugement du 25 février 1903

escroqueries »⁵⁴. Il faut croire que le talent d'écrivain de Jean Lorrain, son regard extérieur, lucide, et sa notoriété dans la presse parisienne portaient un coup sévère à une réputation niçoise dont on aurait voulu sauver les apparences.

La plupart des journaux niçois se retrouvaient dans ces attaques contre Jean Lorrain. La même année dans *Le Rabelais*, E. François écrivit, en évoquant l'idée d'une fête des pêcheurs : « Jean Lorrain qui erre parmi nos cactus, qui aime les ports (prière de ne pas mettre de c en place de t) et les connaît, ne refuserait pas son concours »⁵⁵. *Le Niçard* n'était pas en reste. Accoutumé à la satire et à la provocation il ne craignit pas, après la condamnation de Raineri, de faire de Jean Lorrain la cible de sa verve : « si Jean Lorrain fait de la littérature érotique, il fait aussi le marché aux fleurs du cours Saleya où les *porteris* le harcèlent pour porter ... à domicile. Celle qui portait pour Rétif de la Bretonne, vendredi, jour maigre, venait de la Briga et répondait au doux nom de Fiorentina, s'il faut en croire la Berquinade, sans morale en action, que nous conte en style fleuri Jean Lorrain dans le *Journal* du 6 courant. Le pauvre Jean, dans sa naïveté, ou peut être à l'obscurité, ne s'est pas aperçu que Fiorentina à l'odeur sauvage et douce, n'était que Paolo, le débardeur, un homme déguisé en femme... un louis... c'est cher ! »⁵⁶.

D'abord furieux contre Léon Noël et menaçant le journal de poursuites, Jean Lorrain finit par proposer sa collaboration. Gustave Flory était heureux de l'annoncer dans *Le Niçard* du 27 août 1904, précisant, avec ses regrets, que le journal ne comptait que des admirateurs de son talent : « le brillant auteur du *Vice errant* et de tant d'œuvres dont s'enorgueillissent les lettres françaises commencera sa collaboration le mois prochain ».

Le Niçard n'en récidiva pas moins en donnant une large publicité à une lettre d'un habitant de La Spezzia, Achille dit le Bel Achille, mis en cause dans un récit de Jean Lorrain paru dans la presse locale et repris à La Spezzia : « Jean Lorrain n'a pas trouvé d'autre explication à la mésaventure qui lui est arrivée en Italie que de l'attribuer à mes opinions politiques. Je ne le souffrirai pas ; exilé de Marseille par une condamnation par contumace (il n'y a rien de fait !), je vivais honnêtement du produit de mon travail avec de riches étrangers qui en sont amateurs. Ce n'est pas parce que j'ai des neveux que M. Jean Lorrain peut se croire autorisé à me mettre plus bas que terre. Il n'a jamais mis bas que des malpropretés et des fautes d'orthographe. Le public a lu et cru bêtement les extraordinaires inventions de ce vieux beau maquillé dans lesquelles il n'y a rien de vrai. Je vais mettre les choses au point. M. Jean Lorrain était venu le soir de son arrestation à la tombée de la nuit faire sa ronde au port. C'est au port qu'il y a de beaux gars à La Spezzia. Comme de juste je lui fis mes offres de service, il me demanda quelques renseignements sur la façon dont je rame et mes explications l'ayant satisfait, il m'engagea. Seulement ici c'est pire qu'à Marseille. Nous avons été filés tout de suite. Nous étions à peine au bout de notre promenade assis bien à l'ombre que le *delegato* se présentait. J'avais prévenu M. Lorrain qu'il y avait du danger à s'asseoir au bout d'un banc. Mais c'est un poète il lui faut le décor, le plein air, la beauté du soir pour corser ses sensations ».

La relation entre *Le Niçard* et Jean Lorrain resta houleuse, alternant épisodes de rapprochement et de conflits. Ainsi après une série d'études sur Nice en septembre 1904, en janvier 1905 Jean Lorrain exigea des dommages et intérêts pour deux articles dont il niait la paternité et dont effectivement la signature de Jean Sauvan avait été changée par le secrétaire de rédaction facétieux, puis revirement de Jean Lorrain qui, le 3 juin 1905 se disait heureux de continuer sa collaboration un peu intermittente à ce journal « que je

⁵⁴ *Cyrano*, 29 janvier 1903

⁵⁵ *Le Rabelais*, 31 janvier 1903

⁵⁶ *Le Niçard*, 14 mars 1903

n'hésite pas à reconnaître le plus spirituel et le plus littéraire ». Un an plus tard, alors que Jean de Lorrain venait de mourir à Paris, *Le Niçard* rendit le compliment : « un pur artiste vient de disparaître. Nous qui conservons précieusement maintenant ainsi qu'autant de reliques, les assignations, qu'il nous fit signifier lorsque nous le taquinions, nous n'avons jamais cessé de l'aimer à travers son œuvre multiple et diverse et sur notre table s'étale encore son dernier et non son moindre livre *Madame Monpalou*, dont nous savourions l'esprit mordant, la psychologie cruelle et l'intense poésie ». Ne voulant retenir que la façon dont il décrit et « magnifie d'incomparable manière » les sites qu'il aimait et se démarquant de la plupart de ses confrères, l'éditorialiste du *Niçard* jugea que Nice lui devait une reconnaissance en donnant son nom à une rue⁵⁷.

● La pratique feutrée des drogues

Si Jean Lorrain était mort usé par le drogue qui avait ruiné sa santé, le sujet n'alimentait pas alors la chronique des journaux et même si le phénomène existait indéniablement, il restait sans doute marginal.

L'alcool était le principal fléau mais la chronique judiciaire ne retenait guère que l'ivresse publique manifeste et malgré la réglementation une grande permissivité à l'égard de l'alcool régnait dans la société. D'ailleurs assez longtemps les publicités vantèrent les mérites de l'alcool même au volant. C'est à partir de la première guerre mondiale que deux mesures, l'une visant l'interdiction de l'absinthe en 1914 et la loi du 12 juillet 1916 sur les stupéfiants, mirent en lumière, par la répression qui en découla, une réalité longtemps occultée.

L'usage de l'absinthe était tellement répandu que, dès l'interdiction, les débitants trouvèrent la parade en lui substituant des boissons similaires obligeant le ministère de l'Intérieur à étendre les dispositions à tous les spiritueux « avec ou sans l'essence d'absinthe dont la présence est chimiquement caractérisable par la thuyone, soit de l'essence d'anis, soit de l'essence de badiane, soit un mélange de fenouil, de camomille, de mélisse, d'eucalyptus, d'hysope, d'angélique » qui présentent les mêmes dangers « au point de vue de la santé et de la sécurité publique et impliquant par suite les mêmes restrictions dans les circonstances actuelles »⁵⁸. L'absinthe était constituée d'alcool de 65 à 72 degrés pour la supérieure et de 50 à 60 degrés pour la commune, associé à des essences ayant des effets toxiques parmi lesquelles dominant l'anis et la badiane. La loi de 1907 qui classait l'absinthe dans les substances médicamenteuses dont la fabrication et le commerce étaient réglementés n'avait pas eu d'effet. « C'est ainsi que le gouverneur de Nice, ému de la forte proportion d'absinthe consommée, a pris le 14 août 1914 un arrêté interdisant sa vente dans les Alpes-Maritimes ». Mais des commerçants peu scrupuleux ont tourné la difficulté en servant à leur clientèle des produits dénommés anisette Gras, anisette Algérienne, Turco, Velours qui avaient une composition analogue aux divers types d'absinthe mis précédemment en vente dans les cafés. Dans un rapport sur les dangers de l'absinthe, le docteur Balestre la qualifiait « d'excito-stupéfiant » qui produisait à la longue « des tremblements, la somnolence, la torpeur, la perte de mémoire, la paresse intellectuelle, l'hébétéude et l'abrutissement ». Balestre conclut à l'interdiction : « les essences de badiane et d'anis étant plus toxiques que l'essence d'absinthe elle-même, ces produits sont d'autant plus dangereux pour la santé publique ». Désormais traquée après

⁵⁷ *Le Niçard*, 7 juillet 1906. Le nom de Jean-Lorrain a été donné à une avenue du Cap de Nice

⁵⁸ ADAM 5 M 4, 5 octobre 1914

l'arrêté du 13 octobre 1914, la vente n'en continua pas moins clandestinement comme le montre une lettre de dénonciation du 11 février 1915 : « un bon nombre de débitants continuent à servir de l'absinthe. Ainsi malgré une descente de police dans un bar le patron qui avait soigneusement camouflé 5 bonbonnes reçues le matin même sert ses clients en augmentant le prix des verres à 25 centimes dans la cuisine ». Dans un autre, « à 5 heures du soir, vous auriez pu voir une quinzaine de clients en train de prendre le pernod en pleine salle »⁵⁹.

La toxicomanie recourait à des médicaments approvisionnés frauduleusement notamment auprès de pharmacies. Lorsque la police établit un constat d'adultère en 1923, la chambre occupée par les inculpés contenait des « narcotiques » qui furent mis sous scellés : ampoules de Pantopou (alcaloïdes totaux de l'opium), novocaïne, morphine, ergotine. En outre furent découverts deux seringues de Pravaz et des aiguilles ainsi qu'une « boîte en émail vide ayant contenu de la poudre blanche »⁶⁰.

En 1921 ce sont deux pharmaciens et deux préparateurs qui furent déférés devant la justice pour avoir contrevenu aux règlements concernant « les stupéfiants tels que : opium brut et officinal, extraits d'opium, morphine et autres alcaloïdes de l'opium, de leurs sels et dérivés, haschich et ses préparations »⁶¹. Lors de son interrogatoire, le 18 mars 1921, le préparateur en pharmacie de Cannes au service du pharmacien Trussy de 1915 à 1920 assura que celui-ci « vendait sans ordonnance, aux personnes qui lui en demandaient, des stupéfiants et notamment de la morphine et de la cocaïne ». Lui-même se mit à en commercialiser après s'être procuré une première fois, auprès d'un certain Giraud, 20 gr de morphine, 10 gr d'héroïne pour 200 francs et 100 gr de cocaïne à 5 fr le gramme. « Un client de Nice m'ayant à nouveau demandé de la cocaïne, je me suis adressé à Madame Giraud en l'absence de son mari et celle-ci m'a remis chez elle 100 gr de cocaïne pour 180 fr. Elle m'a recommandé de ne pas le dire à son mari car elle tenait ce produit de la demoiselle qui est la maîtresse de l'ancien boucher Inclubert. Vers le mois de mai 1920, j'ai également acheté à M. Giraud 60 gr d'opium. J'ai vendu ces stupéfiants à diverses personnes et notamment à un homme et à une femme qui étaient à l'hôtel Masséna à Nice. J'en ai vendu au Prince Pierre de Montenegro et à un officier belge qui était à Cannes ». En quittant le pharmacien, celui-ci lui avait remis, à titre d'acompte sur ses gages, 8 gr de morphine qu'il a vendu au Prince Pierre de Montenegro. Parmi ses autres clients en morphine et héroïne il cita Mallet, fils d'un banquier, et le comte Philippe de Villaines qu'il a approvisionné régulièrement pendant la saison d'hiver.

L'argent qui déferlait sur la Côte d'Azur favorisait l'émergence de mœurs crapuleuses et d'un style de vie dévoyé qui tranchait singulièrement avec les traditions séculaires de la région ou même avec la noblesse qui avait constitué la première vague des hivernants. D'ailleurs *La Guêpe* du 14 février 1909 en annonçant la venue du duc de Pomar, « noble étranger que Jean Lorrain comptait au nombre de ses amis » et qui « produit son élégante personne dans tous les salons de la ville quand il ne reçoit pas lui-même dans ses appartements du Palais Tiranty », remercia « ce représentant de l'aristocratie de relever le prestige affaibli de la mondanité »⁶², dénonçant « le splendide étalage de gentilshommes de pacotille et de roturiers en mal de blason ». « Singulières mœurs et singulières gens » titrait *Le*

⁵⁹ ADAM 3U2/1057

⁶⁰ ADAM 3U2/1081

⁶¹ ADAM 3U2/1076

⁶² *La Guêpe*, 14 février 1909

Patriote du 23 mai 1909 indigné non seulement par la vanité mais plus encore par l'absence de tout scrupule pour parvenir.

La Côte d'Azur s'était installée au début du XXe dans le culte de l'argent des plaisirs et du jeu. « La vraie Côte d'Azur, écrivait *La Gazette rose*, n'est point du ciel limpide, du soleil, du printemps et des fleurs. Ce n'est rien de cela. La Côte d'Azur authentique pour les gens illustres qui la fréquentent et l'enrichissent c'est des tripots, des confettis, des casinos et des femmes. La Côte d'Azur c'est Nice et Monaco. Nice c'est la ville turbulente et folle où le carnaval est continu. Sur la promenade des Anglais, chaque matin entre 11 heures et midi des gens passent et se bousculent, qui ne sont que des polichinelles et des pantins. Toutes les nations, toutes les races, toutes les névroses se donnent rendez-vous sur cette plage macadamisée. La mer, tout à côté, moutonne et des mouettes y baignent leurs blanches ailes. Mais les millionnaires qui les contemplent, le monocle à l'œil, du haut de la promenade, les trouvent bien ridicules... Voici la Juniori qui passe, indolente et noble dans sa Victoria. La Juniori est la gloire de Nice. Elle donne le ton à toutes les fêtes du littoral et vit entourée d'honneurs et d'amis riches. Si la Juniori s'en allait, la Méditerranée ficherait le camp, disait Jean Lorrain. Aussi la Juniori ne s'en va pas. Nice est un pays charmant où poussent les palmiers, les orangers et les tripots. On ne cultive pas beaucoup les palmiers et l'on s'intéresse peu à la croissance des orangers. Les tripots, en revanche, admirablement soignés, s'y multiplient et donnent des petits fruits suaves qui ressemblent beaucoup à des pièces de 20 francs. »⁶³

Déjà deux ans plus tôt l'éditorial de *L'Hiver du Soleil* proclamait : « Aujourd'hui c'est le règne de l'argent, place aux parvenus ». Tandis que l'aristocratie boudait de plus en plus une ville tombée aux mains des affairistes vivant de la spéculation et de l'exploitation du jeu, la population dans son ensemble était touchée par la cupidité et la fièvre de l'argent. Faisant le parallèle avec les chercheurs d'or d'Amérique et les « drames effroyables causés par cette horrible soif dont parle le poète latin », Léon Etasse, assurait en 1909, dans *Le Justicier*, que les grandes villes de saisons étaient touchées par les mêmes « péripéties les plus poignantes », vols et crimes sanglants, et s'offusquait de l'irrésistible ascension des « trusteurs de cagnottes » : « Partis pour la plupart de très bas, vils d'origine et restés tels malgré tout l'argent qu'ils ont pu amasser par les plus vilains procédés, sans valeur intellectuelle, généralement prétentieux comme tous les imbéciles, arrogants ou obséquieux sans mesure, ils roulent en automobile, élaboussent les honnêtes gens qui vont à pied, quand ils ne les écrasent pas comme des grands saigneurs ; ces anciens larbins, anciens laveurs de vaisselle ou plongeurs, couvrent leurs femmes, anciennes cuisinières souvent, de bijoux et de falbalas éclatants qui leur vont et les parent comme des cerises aux oreilles d'un âne ; ils affectent de jouer aux gens du monde comme les domestiques qui jouent au patron, revêtent les habits de Monsieur et Madame en leur absence et fument leurs cigares ou s'arrosent de leurs parfums, ce qui ne les empêche pas de toujours sentir la caque et la souillarde à plein nez. Ces gens de maison finissent ainsi par s'enrichir grâce à leurs rapines incessantes et modernes et lorsque devenus gros propriétaires cossus, la manie des sérails les attrape, ils s'offrent des cocottes de haut vol pour maîtresses, les meublent magnifiquement, se conduisent comme des michés on ne peut plus sérieux. Ils deviennent voluptueux et sadiques. Ils est vrai qu'ils sont aussi superbement cocus et, au lieu de considérer cela comme un accident, ils le prennent pour un bienfait du ciel de nature à porter bonheur à leurs entreprises. Ces pick-pockets de Pallas arrivent parfois à acheter quelques honneurs. Ils arborent souvent le Mérite agricole (emblème du Râteau), voire les palmes académiques et quelquefois, en y mettant le prix, décrochent un ruban rouge »⁶⁴.

⁶³ *La Gazette rose*, 17 mars 1907

⁶⁴ *Le Justicier*, 16 mai 1908

Jules Marchand avait beau s'offusquer dans *La Riviera* de l'image du stupre que Jean Lorrain donnait de la ville lui opposant celle, traditionnelle, d'une population honnête et travailleuse, c'était bien le jeu qui attirait désormais visiteurs désœuvrés ou nouveaux riches vulgaires qui propageaient dans les mœurs la contagion du plaisir et l'appât du gain facile.

En observateur avisé, Jean Lorrain pouvait assurément affirmer « le plaisir seul précipite les intoxiqués de la noce crapuleuse ou élégante avec tout un cortège nomade d'hôteliers, de commerçants, de filles, d'aigrefins, de chasseurs de lorgnettes, jusqu'à des stropiats professionnels ».

Dans l'organe socialiste *Le Droit du Peuple*, Robert Nossiac partageait avec amertume cette vision : « Nice est une petite dévergondée qui ne songe qu'à se parer, à se faire plus belle pour plaire à ses nombreux amants de passage... Nice a la prétention d'être le salon de la Côte d'Azur. Salon soit, mais salon interlope aux mœurs corrompues où le maître de maison favorise la débauche et la prostitution... ». Il voulait surtout une autre voie pour Nice : « Songez enfin qu'à Nice il n'y a pas que des oiseaux de passage... et que les ouvriers, les petits ont le droit de gagner honnêtement leur vie, là où tant d'autres dépensent pour leurs plaisirs, et sans compter, l'or qui corrompt, qui divise et qui tue... »⁶⁵.

Nice en ce début du XXe siècle évoluait brutalement dans sa culture et dans ses mentalités, sous l'effet de l'explosion de l'économie de loisir, et sous l'emprise d'aventuriers attirés par la spéculation et le profit.

⁶⁵ Robert Nossiac, dans le *Droit du Peuple*, 20 décembre 1908, organe socialiste

**NICE 1912-2012 : CHARLES
CALAIS, UN POÈTE NIÇOIS**

**ET LE CENTENAIRE DU
*CAHIER DES POÈTES***

Suzanne CERVERA

Un bouquet de revues poétiques, véritable jaillissement littéraire, paraît à Paris et dans de nombreuses villes de province au cours des années qui précèdent la guerre de 1914-1918. Les progrès de la scolarisation, les obligations militaires, la recherche d'emploi, la commodité des voyages en chemin de fer, brassent une jeune population lettrée et font brièvement fleurir ces imprimés à l'apparence et au tirage modestes, de format réduit, même dans ce bout du monde qu'est la Côte d'Azur. Le « *Cahier des Poètes* », créé en 1912 à Nice par un groupe de jeunes gens inspirés s'inscrit dans cet élan.

S'autofinçant, ces feuillets ne peuvent concurrencer la presse mondaine et littéraire mieux établie, aidée par un mécénat efficace, une publicité polyvalente et d'attractifs concours de poésie dotés de prix symboliques. « *Nice-Littéraire* »⁶⁶, « *Le Troubadour de Nice* »⁶⁷, « *La Vie mondaine* »⁶⁸, « *L'Hiver au Soleil* »⁶⁹, s'insèrent, souvent subventionnés, dans les courants politiques d'une période riche en controverses, comme « *Le Petit Poète* »⁷⁰.

La mer mouvante, le ciel d'azur, le vert sombre des collines ponctué du blanc des villas et de leurs clochetons, la sauvagerie de l'arrière-pays, ces thèmes inspirent puissamment habitants et visiteurs. Vivifiée par l'exemple mistralien, par la naissance du Félibrige local en 1891, la poésie régionale inspire en français, en provençal ou en langue nissarde de riches amateurs comme William Bonaparte-Wyse⁷¹, madame Toscan du Terrail⁷², Magda Malgat⁷³ ou Pierre Devoluy⁷⁴ aussi bien que des jeunes loups du pays qui trouvent dans les concours de poésie et la publication de quelques-unes de leurs œuvres un tremplin pour une future carrière

⁶⁶ *Nice-Littéraire* (1895-1914), journal littéraire et mondain, était originalement dirigé par un couple, Jean de Peretti della Rocca et son épouse Nicette. (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁶⁷ *Le Troubadour de Nice*, feuille poétique fondée en 1905 à Nice par le baron Scander-Levi, mécène féministe. (Suzanne Cervera, « *La belle époque de la presse mondaine* », Alandis Editions, Nice, 2002, 620 p.).

⁶⁸ *La Vie mondaine* (1872-1914), revue « *gaie et parisienne* », fondée par l'homme de lettres et d'affaires Charles Limouzin. (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁶⁹ *L'Hiver au Soleil* (1896-1914), journal mondain et touristique dirigé par Louis Marin (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁷⁰ *Le Petit Poète* (1895-1912), organe poétique et patriotique correspondant des Jeux Floraux, fondé par Augustin Anglès, dont le but est d' « *implanter, parmi la jeunesse, le goût et les inspirations sublimes qui ne se puisent que dans la poésie.* » (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁷¹ William Bonaparte-Wyse (1826-1892), frère de Laetitia Bonaparte-Wyse, fut poète en langue provençale et capoulié du Félibrige.

⁷² Sophie Toscan du Terrail (1843-1926), présidente de Félibrige niçois, fonde les Jeux floraux de Nice en 1900 et relance l'activité poétique dès 1916 pour promouvoir l' « élan des âmes ».

⁷³ Magda Malgat (1862-1932), poétesse et femme du monde, adhère au Félibrige niçois. Ses amis la nomment « *princesse des Poètes* ».

⁷⁴ Pierre Devoluy (1862-1932), pseudonyme de Pierre Gros-Long, colonel en retraite, mais aussi poète, ami de Frédéric Mistral, capoulié du Félibrige en 1901, rencontré par Paul Valéry à Montpellier en 1891, milite avec zèle pour les langues méridionales.

journalistique et littéraire, comme Victor Emanuel⁷⁵, Louis Genari⁷⁶ ou Joseph Giordan⁷⁷. Une muse lyrique anime des plumes vieillissantes qui chuchotent leurs nostalgies, leurs chagrins, ou leurs espérances pour l'au-delà, tel Jean de Peretti della Rocca. Au travers de pseudonymes de plus en plus transparents, des femmes de lettres aux sentiments délicats osent marquer leur différence avec leurs confrères masculins : Jean Bach-Sisley⁷⁸ n'use même plus d'un masque. Le drapeau de la « *France toute entière* », que brandit Augustin Anglès entraîne dans son patriotisme passionné des vétérans de la déroute de 1870-71, tel Henry Hardy-Polday⁷⁹, les enthousiastes d'une possible revanche dans les liens nouveaux avec la Russie, comme Franck Pilatte⁸⁰. Un peu marginal par rapport à ces poètes locaux, Paul Verola, indépendant de toute école, malgré les influences symboliste et décadente, compose une œuvre personnelle, originale, mais rapidement démodée⁸¹.

La génération de Charles Calais et de ses amis, de beaucoup plus jeune – la plupart ont entre vingt et trente ans – relève d'un bouillonnement culturel complètement différent, échappant à l'attraction locale et aux poncifs de la nostalgie et du paysage par la forme et le fond, ce que revendique leur affirmation de fantaisie et d'indépendance. Par des professions de foi, exprimées en diverses provinces lors de clubs, de banquets, de la fondation de « *Thélèmes laïques* » à la Rabelais, de proclamations presque furieuses pour se faire entendre, et surtout de revues à durée brève, « vite mortes de faim », car manquant rapidement de copie, ils sont partie prenante d'un réseau d'affinités aux mailles serrées, qu'anime l'air du Paris de la Belle Epoque, et d'où se dispersera à partir du mythique Montmartre, une étonnante communauté cosmopolite et agitée d'artistes et d'écrivains.

Le « *Cahier des Poètes* », précédé dans le même style par *la Revue des Lettres et des Arts*, dirigée par Jean Veillon de 1907 à 1910⁸², ne publiera que cinq livraisons, jusqu'au numéro d'août 1914. L'introduction en première page du numéro 1 annonce les intentions des fondateurs, dresser le tableau d'une production poétique moderne et originale, sans esprit d'école, et analyser quelques parutions récentes. Charles Calais se chargera des *Commentaires de littérature générale*, Victor Rocca des *Poèmes*, et Jean Savoye, dont le domicile, 3 Place de la Liberté, sert de bureau aux « *Heures franches* », leur petit cénacle, de la *Revue des Revues*. Parmi ces jeunes gens la personnalité de Charles Calais, pionnier avec ses deux amis du *Cahier des Poètes*, au beau visage tourmenté, mort prématurément en février 1914, est particulièrement attachante.

• Charles Calais : une enfance pauvre et pieuse

⁷⁵ Victor Emanuel (1862-1913), écrivain, poète régionaliste et journaliste de talent, défenseur des traditions niçoises.

⁷⁶ Louis Genari (1871-1952), avocat, poète et compositeur de chansons dans la langue niçoise qu'il défendit.

⁷⁷ Joseph Giordan (1878-1963), originaire de Saint Jean Cap Ferrat, employé de banque, poète et enseignant bénévole, il défendit l'usage du nissart.

⁷⁸ Jean Bach-Sisley (1864-1944), poète, journaliste et conférencière, féministe de charme, elle fut un chantre de l'amour.

⁷⁹ Henry Hardy-Polday (1850-1923) vétéran de la guerre de 1870, journaliste et poète, il chanta l'amour mais aussi la Patrie.

⁸⁰ Franck Pilatte (1855-1917), avocat niçois, poète et chroniqueur nationaliste, il présida la section locale de la Ligue des Patriotes.

⁸¹ « Anthologie des écrivains du Comté de Nice », sous la direction de Ralph Schor, Editions Serre, 1990. Ralph Schor, « Paul Verola (1863-1931) », Editions Alandis, Nice, 2003.

⁸² *Revue des Lettres et des Arts*, mensuel, dirigé par Jean Veillon, 24 rue Cotta, Nice.

Charles Calais est né à Nice, 2 Rue Poissonnerie, le 29 mars 1883, à deux heures du matin⁸³. Fragile, il est le troisième enfant de Jean Calais, âgé de trente-sept ans, commis en librairie, et de Jeanne Marie Turaglio son épouse, trente ans, couturière et lingère. Née à Bagnoli, province de Cuneo, en Italie, elle a épousé à Nice en 1873 Jean Calais, né à Nice de parents inconnus et déclaré «*esposito*», c'est-à-dire enfant trouvé⁸⁴, sous le nom de Giovanni Calais. Peut-être est-ce la chance de sa vie: élevé chez les Frères des Ecoles chrétiennes, Jean a reçu une bonne instruction qui lui permet d'envisager un métier de l'esprit, mais souffre de la dissonance entre ses aspirations et la réalité. Le couple a d'abord habité 4 rue du Jésus, avant de déménager 2 rue de la Poissonnerie. L'ignorance de ses origines, le contraste entre sa pauvreté, son appétit de culture et ses aspirations, assombrissent, d'après la tradition familiale, le caractère de Jean Calais et le modeste logis. Employé avant d'être commis de librairie, il connaît une certaine médiocrité. En 1877 il réussit à être agent de la compagnie d'assurances «*L'Aigle*», dont le siège est sur la nouvelle route de Villefranche. La naissance de Charles, tard venu (son père a 37 ans) n'est pas forcément bien ressentie, un destin de plus à assumer pour les parents.

La mère de famille, répertoriée sur l'annuaire, s'est spécialisée dans l'entretien du linge de qualité; avenante, courageuse et pieuse, elle contribue autant que faire se peut aux charges du couple et ne manque pas de la pratique que lui assurent la mode, le relatif inconfort ménager et les coutumes de l'époque. Elle supporte les sautes d'humeur de son époux, employé dans diverses officines de librairie, puis, à partir de 1880 à l'Etablissement littéraire Visconti⁸⁵. Depuis les lois de 1881 et le développement des rotatives la presse, à meilleur marché, a mis ses publications à la portée d'un plus grand nombre; le cabinet de lecture perd des abonnés qui venaient lire journaux et revues dans ses salons ou sur ses terrasses. Benoît Visconti propriétaire et gestionnaire est lui-même obligé de diversifier ses activités; il élargit les horaires d'ouverture pour attirer davantage de clientèle et développe les fonctions de son employé Jean Calais. Lui-même s'embauche comme journaliste et rédacteur auprès de la comtesse Zoé de Sauteyron, qui publie sous le pseudonyme de Léon Sarty des guides et, depuis 1878, un journal hebdomadaire, *L'Union artistique et littéraire*⁸⁶. Ainsi s'élargit le réseau de connaissances de Jean Calais, dont sa famille bénéficie.

A partir de 1889 Jean devient administrateur du *Moniteur des Etrangers*, journal mondain émanant de la librairie depuis 1876, qui publie en saison listes de visiteurs et comptes - rendus des festivités⁸⁷. Il y fait paraître des annonces publicitaires en faveur de l'industrie ménagère de son épouse, série interrompue seulement quelques semaines au moment de la naissance de Charles, ou lors des fêtes carnavalesques quand la pression publicitaire est trop forte pour permettre une annonce gratuite, et l'été puisque le journal cesse là sa publication. On ne sait si Jeanne Marie se rend avec sa corbeille de linge sur les bords du Paillon, et si, courbée, les bras dans l'eau froide, elle se fait un peu aider par ses enfants.

Eux profitent sans doute de la bibliothèque, ce qui explique leur culture, et des exigences de leur père, sévère pédagogue. Benoît Visconti ne parvient pas à enrayer le déclin de sa librairie dont il vend le fonds, déplacé 62 rue Gioffredo, en 1895, à son principal

⁸³ Etat-civil de Nice, acte de naissance N° 748.

⁸⁴ Acte de baptême N° 74 du 20 octobre 1845. Parrain Alexandre Goiran, sacristain, marraine Tommasina Bailet, domestique. Un autre enfant «*esposito*» avait reçu quelques semaines plus tôt le même patronyme, Alfonso Calais, baptisé le 30 juillet 1845 lui aussi par le père Vincenzo Torrini. Ce patronyme est peut-être celui d'un prêtre de la paroisse.

⁸⁵ Jean-Paul Potron, «*La librairie Visconti*», *Nice-Historique*, 1997, N°3.

⁸⁶ *L'Union artistique et littéraire*.

⁸⁷ Annuaire de Nice, 1890, p.67. Jean-Paul Potron, «*La librairie Visconti*», *Nice Historique*, 1997, N° 3. *Le Moniteur des Etrangers*, 1884-1895.

concurrent Appy. La famille Calais, quittant la vieille ville, s'est installée en 1892, en location, au cinquième étage du 22 rue Gioffredo. Charles qui a alors neuf ans va garder le souvenir d'une certaine «indigence» dans un de ses poèmes, «*Ambition enchaînée*». Il justifiera par ce passé médiocre ses hautes ambitions.

*«Oui, je suis né dans l'indigence,
Mais, je veux un jour m'élever
Richesses, honneurs, je veux vous posséder
Quoique vous n'ayez point entouré mon enfance
Je veux me faire un nom à côté des Césars,
A côté des Virgile et dans tous les beaux-arts
Surpasser jusqu'aux grands maîtres.»⁸⁸*

Nerveux, se cachant derrière les fauteuils pour s'abriter du regard des visiteurs, l'enfant, à la vie intérieure intense, se complait à regarder des images, assemble des jeux de construction, lit plus tard⁸⁹, profitant de la profession de son père et d'un accès facile aux publications que la bibliothèque circulante Visconti met à la disposition des lecteurs. Sans doute a-t-il aperçu parmi les dames et messieurs qui fréquentent les terrasses sur la Promenade des poètes ou écrivains dont la réputation l'a subjugué et a-t-il rêvé de leur ressembler un jour, en tout cas de faire partie de cette élite. Il est plus attaché à sa sœur Caroline, née à Nice en 1874⁹⁰, qu'à son frère Joseph né en 1876⁹¹, que la famille considérera comme un mauvais sujet. Peut-être existe-t-il une rivalité secrète avec ce frère dont le caractère ne correspond pas à la douceur de Charles, le dernier-né, peut-être le préféré de sa mère. Le théâtre écrit par Charles sera l'exutoire de sentiments habituellement occultés. Dans «*Maître Gervais*», comédie - portrait d'un vieillard bougon jouant à être brimé par son entourage et préférant l'immobilisme au mouvement se profile aussi la rivalité amoureuse de deux frères, que résume la servante Lucinde :

*Votre frère
C'est autre chose, lui, puisque c'est le contraire;
Laissez-le donc courir tout seul! Car voyez-vous,
Si Pierre chasse c'est à ça que Dieu le désigne!
Mais de vous il a fait un pêcheur à la ligne!⁹²*

Caroline avec ses neuf ans de plus lui sert de préceptrice et veille sur ses études. Nantie du Brevet, elle s'établit comme professeur de français et suit même certaines de ses élèves en Russie, d'où elle entretient avec Charles une correspondance assidue. Elle aurait même fréquenté à ce titre la cour impériale de Russie et la Pologne et recevra plus tard des visites et les cadeaux d'anciennes élèves reconnaissantes.

La vie intérieure du jeune garçon est toute tournée vers le désir du bien, l'amour de sa mère et la faim de Dieu. Ses «*Souvenirs de première communion*» nous montrent sa soif de pureté et la fraîcheur de ses sentiments religieux :

⁸⁸ Charles Calais, «*Ambition enchaînée*», *Cahier des Poètes, Petite Revue anthologique et critique de la Poésie nouvelle*, N°5, p.234, Slatkine Reprints Genève 1972.

⁸⁹ François Bonjean, *Cahier des Poètes, Petite Revue anthologique et critique de la Poésie nouvelle*, N°5, p.233, Slatkine Reprints Genève 1972.

⁹⁰ Etat-civil de Nice, acte N°765. Calais Caroline Thérèse Anne Françoise née le 15 mai 1874 rue du Jésus à 9h du matin, décédée à Cagnes-sur-Mer le 30 août 1969.

⁹¹ Etat-civil de Nice, acte N°1693

⁹² Charles Calais, *Cahier des Poètes*, N°5, p.335.

*J'ai prié ce jour-là, j'ai tremblé sous la crainte
Devant la majesté d'un Dieu si tout puissant
Et je l'ai supplié pour qu'en mon cœur d'enfant
Il mît de son amour une éternelle empreinte
Et le cierge sacré brûlant, silencieux
Et le brassard doré qu'avait brodé ma mère,
Exhortaient tous les deux mon âme à la prière⁹³.*

● Un adolescent tourmenté

Après une scolarité élémentaire chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, installés d'abord dans le Vieux Nice, puis dans la villa Bottero, plus tard école Sasserno, Charles est remarqué pour sa piété et ses dons d'écriture par l'un de ses maîtres, l'abbé Michel. La mort de son père⁹⁴ le 6 mai 1895 a laissé la famille sans beaucoup de ressources, mais l'adolescent rentre au Petit Séminaire comme boursier dans la section ecclésiastique. L'établissement, d'après le prospectus qui renseigne les candidats à l'entrée⁹⁵ prépare les élèves au baccalauréat par un enseignement complet et moderne. Des options payantes permettent aux jeunes gens de la bourgeoisie locale et même aux résidents étrangers de recevoir une éducation équilibrée; langues vivantes, musique avec pratique de certains instruments, sports comme natation et boxe, arts graphiques complètent des études classiques en internat ou externat avec un suivi médical et hygiénique et la présence de répétiteurs qui assurent une aide pédagogique même pendant les vacances scolaires. Si l'établissement rayonne largement en dehors de Nice, avec de jeunes recrues de Corse, d'Algérie, de Paris, de colonies et de pays étrangers, les élèves de la section ecclésiastique n'accèdent pas à tous ces suppléments et on peut imaginer le jeune Charles, dans son sobre uniforme noir, tranchant, avec ses condisciples, sur le groupe mieux né en costume de cheviotte bleu marine à boutons dorés en hiver, en tenue blanche en été. Les quatre volumes du palmarès du Petit Séminaire que le comte Victor de Cessole a fait relier et qui correspondent à sa propre scolarité⁹⁶ nous permettent de faire un bilan du travail de Charles, qui y passa deux ans, d'octobre 1897 à juillet 1899. Charles se révèle un très bon élève. De la quatrième classique à la troisième B, il brille particulièrement en Lettres, remportant chaque fois le premier prix de composition française, mais aussi des lauriers en mathématiques, géométrie, anglais, histoire et géographie. Pour le bicentenaire de la mort de Racine, le 21 avril 1899, il compose un poème qui est lu dans toutes les classes⁹⁷.

Mais la famille Calais est dépourvue de ressources depuis la mort à l'hôpital du père emporté à quarante-sept ans par une cruelle maladie, une affection rénale, peut-être d'origine tuberculeuse, qui préfigure la fin dramatique de Charles. Celui-ci, qui n'a alors que douze ans, reste troublé par des relations ambiguës avec un homme probablement incompris de son entourage. Là aussi le théâtre de Charles est précieux car les sentiments du jeune homme s'y expriment sans fard ainsi que les relations rêvées ou réelles qu'il a entretenues avec Jean

⁹³ Charles Calais, «*Souvenirs de première communion*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.233.

⁹⁴ Etat-civil de Nice, acte 1077. Les témoins de ce décès à l'hôpital Saint Roch sont deux hommes simples, un tanneur et un tonnelier.

⁹⁵ Prospectus, règlement et correspondances diverses, Archives diocésaines, 1H1, 4.

⁹⁶ Bulletin de l'Association amicale des Anciens élèves du Petit Séminaire de Nice, relié pour le comte Victor de Cessole, années 1897-98 et 1898-99, distributions des Prix présidées par le chanoine Capatti. (Archives diocésaines de Nice)

⁹⁷ François Bonjean, *Cahier des Poètes*, op.cité.

Calais, son père. La pièce «*Emmaüs*»⁹⁸ relate la mort d'Hazaël, le père, confronté avec ses trois fils, Naboth, Galaad, élément modérateur, et Emmaüs. Hazaël semble avoir une prédilection pour le plus jeune au détriment des deux autres et surtout de l'aîné envers lequel il est sévère et même cruel. Or justement son préféré, Emmaüs, veut sortir des sentiers battus, que suivent sagement ses frères obéissants, et revendique un désir de liberté qui bouleverse son père au bord de la malédiction.

*Va-t-en donc, insensé! Car ta langue est impie!
Crains d'éveiller de Dieu la colère assoupie,
Et quelque soit pour toi le destin à venir
Je ne lèverai pas ma main pour te bénir....*

Le père cependant se ravise et espère convaincre son benjamin en exprimant sa tendresse.

*Et toi, mon Emmaüs, fils de mes cheveux blancs!
Benjamin de Jacob! Toi que mes pas tremblants
Accompagnaient, enfant à la gaîté câline
Lorsque j'étais déjà le vieillard qui décline,
Fils entre tous aimé, fruit d'un tardif amour,
Après m'avoir baisé, viens parler à ton tour....*

*Dieu qui marque à chacun sa patrie et sa race
Près d'un père désigne à tout homme sa place.
Et pourraient-ils t'aimer ces hommes inconnus
Qui n'ont su ton enfance aux charmes ingénus?
Reste sous les regards amis qui t'ont vu naître,
Car la grâce à l'enfant Dieu la donne peut-être
Pour qu'il puisse séduire au début du chemin
Tous ceux dont il devra se protéger demain...*

Mais Emmaüs explique à son père qu'il rêve au départ depuis l'enfance et refuse de rester au près de ses vieux parents, rôle que la coutume attribue au benjamin dans les familles nombreuses :

*Déjà je voyais d'autres cieux
Tandis que, détournant mon regard en arrière
S'effaçait à mes yeux la maison de mon père...*

Hazaël meurt de désespoir devant ses fils aînés impuissants. Par le biais de cette scène Charles exprime sans doute son désir de fuir sa famille et le pays de ses pères et en même temps l'impossibilité où il est de réaliser ce rêve et les remords qu'il éprouve à cette seule pensée: après la mort de son père il se sent responsable de sa mère et de sa sœur.

Après ses deux années au Petit Séminaire, voilà donc Charles devant une liberté que limitent les moyens de la famille et les attaches du jeune homme. Le statut de boursier ecclésiastique lui a seul permis ces études relativement poussées. Scrupuleux et inquiet, en état de recherche spirituelle, il ne se sent pas capable d'assumer une vocation de prêtre :

⁹⁸ Charles Calais, *Cahier des Poètes*, N°5, p. 338-344.

*O Christ! J'ai mérité, j'ai cherché ta colère,
Mon minuscule poing vers ton ciel s'est tendu,
J'ai blasphémé sans t'émouvoir. Pourquoi te taire?
Je puis bien te nier, si longtemps je t'ai cru!...*

*Au jour dernier frapperas-tu le déicide
Sous le voile du ciel par trois fois déchiré?
C'est un acte de foi qu'un blasphème timide.
Je peux bien blasphémer, j'ai si souvent prié.⁹⁹*

Il renonce donc à l'entrée au Grand Séminaire. Sa mère toujours répertoriée sur l'annuaire comme lingère cherche à accroître sa pratique tandis que sa sœur gagne sa vie, nous l'avons vu, comme préceptrice. Charles est livré à lui-même, et sa condition d'autodidacte curieux de tout, favorisée par les probables amitiés que son père s'est forgées dans le milieu de la librairie ne ralentit certes pas une progression intellectuelle qui l'amène pourtant à rejeter en partie l'enseignement qu'il a reçu, peut-être d'ailleurs celui de son père.

*Rhéteur pédant, pédagogue hautain,
Bourreau de mon enfance première,
Qui m'abreuvas de grec et de latin;
(grec de cuisine et latin de prière!)
Ne tire pas orgueil de mes chansons,
Toi qui faillis me dégoûter d'Homère:
Poète suis, non point par tes leçons
Mais d'avoir fait l'école buissonnière...*

*Toi qui liras ces vers de ma façon,
N'en blâme point l'allure irrégulière.
Comment serais-je un classique, moi dont
La Muse a fait l'école buissonnière?»¹⁰⁰*

Mais il lui faut gagner sa vie et à dix-huit ans il entre dans l'administration des PTT. Employé pendant six mois comme surnuméraire à Marseille, il y goûte un début d'indépendance en s'affirmant libre dans sa mansarde.

*O mon ancienne chambre
Sur les toits, dans l'azur,
Où l'aube de septembre
Badigeonnait le mur!*

*Un logis de poète
Sur les maisons jeté
Comme sur une tête
Un panache effronté...¹⁰¹*

• Derrière les barreaux du guichet, l'inspiration

⁹⁹ Charles Calais, «O Christ! J'ai mérité...», *Cahier des Poètes*, N°5, p.281.

¹⁰⁰ Charles Calais, *Ballade de l'école buissonnière*, *Cahier des Poètes*, N°1, p.38-39

¹⁰¹ Charles Calais, *Cahier des Poètes* N°5, p. 236.

Nommé commis à Nice, il vit alors chez sa mère, 22 rue Gioffredo, au cinquième étage, mais profite d'une mansarde dans laquelle il est relativement libre. Il peut même y recevoir des amis. L'inspiration du poète nous fait ressentir à la manière d'une satire de Juvénal l'ambiance de cet escalier, ou peut-être des précédents logis de la famille, dans la vieille ville, avec «*Maisons ouvrières*». La rue Gioffredo est alors bordée d'immeubles plutôt cossus.

*Les petites gens avec leurs paniers
Se disent «bonjour» dans les escaliers...
C'est à rendre fou: marmots et marmailles,
Dessins au charbon le long des murailles...
Odeurs de friture et pisse de chat,
La main sur la rampe essuie un crachat....*¹⁰²

Tandis qu'il exerce dans la journée pendant sept heures à la Grande Poste, place de la Liberté (aujourd'hui place Wilson) son travail de guichetier à une époque où les services postaux comptent plus de six levées par jour, ses nuits se passent en lectures, en écritures fiévreuses sur de grandes feuilles qu'il couvre de ses jambages à l'anglaise en économisant le papier, et en déambulations, seul ou en compagnie de camarades. Sa condition de travailleur modeste le contraint à prendre sur son repos pour assumer sa vocation de poète, même s'il n'est pas merveilleusement zélé. Dans quelques pages des *Annales du Comté de Nice* qu'il intitule « Critique » et qu'il consacre, dit-il, au «*souvenir d'un ami*», Jean Wallis, un collègue de l'administration des P.T.T., homme de lettres lui-même, met en relation la carrière de fonctionnaire de Charles Calais avec celles de Pierre Loti, Anatole France, Stendhal et Paul-Louis Courier, le considérant comme un «*mauvais serviteur tenu en discrédit par ses chefs*». Et il ajoute : «*Au lieu de mésuser de sa vie, de gâcher l'étoffe de ses jours, de s'épuiser en mille aventures spirituelles, Calais eût peut-être dû se plier aux exigences administratives. Il eût été un fonctionnaire de haute culture et de haute probité.*»¹⁰³

Ainsi brûle-t-il «*la chandelle par les deux bouts*», bradant un talent qu'il n'a ni le temps ni le pouvoir de monnayer, privé par son état de petit provincial d'un quelconque réseau qui pourrait l'appuyer, et par son destin de bon fils reconnaissant et tendre, de la possibilité de quitter sa ville pour un élan plus prometteur. C'est sans doute ce qu'il entend en donnant à l'un de ses recueils de poèmes le titre de «*Poèmes du cœur gaspillé*», sentant son élan lyrique brisé et impuissant. Il rêve de plaisirs simples, «*bal de faubourg ou de barrière*», «*en veste, sans façon et sans camélia*»¹⁰⁴, et d'amours fugitives et populaires. Pour les évoquer il utilise un registre plus parisien que niçois, qui se veut un peu encanaillé, à rapprocher du vocabulaire importé de Montmartre par le nouveau compagnon et modèle que sera bientôt Francis Carco :

*Sans savoir comment je me nomme
Tu m'aimeras comme ton homme
Je t'aimerai comme ma môme...*¹⁰⁵

Heureux de son orgueilleuse solitude il redoute de l'interrompre et en même temps s'en angoisse :

¹⁰² Charles Calais, «*Maisons ouvrières*», *Poèmes du cœur gaspillé*.

¹⁰³ Jean Wallis, « Charles Calais, critique », *Les Annales du Comté de Nice*, p.6 à 19, 1933.

¹⁰⁴ Charles Calais, «*Plaisirs francs*», *Poèmes du cœur gaspillé*.

¹⁰⁵ Charles Calais, «*Amour de plèbe*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 289.

*De près, de loin, courant le temps et la distance
Comme des vols majestueux d'êtres subtils
Des bruits viennent par millions. Que veulent-ils
Frappant ma tempe lasse, avide de silence?*¹⁰⁶

Dans l'ambiance patriotique qui règne à Nice en ce début de siècle, la jeune génération, qui s'exprime dans la plupart des revues de l'époque, avec Xavier Giacobini de Franceschi¹⁰⁷, Augustin Anglès ou Franck Pilatte¹⁰⁸, se sent investie du devoir de rendre à la mère-patrie les «*sœurs abandonnées*», l'Alsace et la Lorraine. Lui se verrait avec bonheur faire son service militaire, ce qui l'insérerait parmi ses semblables et donnerait un sens à sa vie. A son extrême dépit, le conseil de révision de 1903¹⁰⁹, au vu de son aspect souffreteux, le déclare inapte. Persuadé que la malchance l'a poursuivi en le faisant passer devant le médecin-major après deux vigoureux gaillards, il se convainc de la faiblesse de son corps et de la difficulté qu'il aura à jouer son rôle d'homme, d'autant plus que le modèle paternel lui a plutôt fait défaut. Il se complaît alors dans l'idée qu'il est marginal et, quelque part exclu, ne peut trouver sa place dans le nationalisme alors en vogue à Nice. Il souffre aussi à l'idée que certains peuvent rejeter leur patrie blessée et s'opposer au vote de la Loi de trois ans¹¹⁰ qui allonge la durée du service militaire. Une chanson, «*Le dernier Français*», en témoigne :

*Car les fils de France aujourd'hui
Ne veulent plus aimer la France.
Comme l'on aime son clocher
J'aimais le drapeau cet emblème
Près duquel il me semblait marcher
Auprès de la France elle-même.
Mais depuis ils l'ont abattu,
Je l'ai cherché, vaine espérance,
O pauvre emblème où fuiras-tu,
Puisqu'ils t'ont chassé de la France?*

Charles ne soigne guère son physique au sens où l'entendent alors nombre de jeunes gens de la bonne société, adeptes du luxe que constituent l'escrime, l'équitation ou les premiers matchs de football. Barbu, hâve, Charles fume une éternelle petite pipe noire ou, s'il le peut, le cigare. Il se couche très tard, ne dort presque pas, cultive le goût du vagabondage, Pendant ses congés il fait comme Jean Jacques Rousseau de longues marches aventureuses qui le conduisent, «*poète errant*» et parfois coquin, du moins en pensée, par les chemins de randonnée de pays proches, l'Italie, l'Espagne, la Belgique.

¹⁰⁶ Charles Calais, «*Les bruits*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.288.

¹⁰⁷ Xavier Giacobini de Franceschi (1877-1960) poète nationaliste (il est publié par le *Petit Poète* dès 1895) fonde le *Cyrano*, condamné en 1904 après une polémique avec Jean Lorrain, puis l'*Action patriotique de Nice* qui durera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

¹⁰⁸ Franck Pilatte (1855-1917), avocat nationaliste, président de la section locale de la Ligue des Patriotes, il déclame souvent ses poèmes dans des banquets ou des cérémonies, ainsi que son ami Augustin Anglès.

¹⁰⁹ Conseil de révision, année 1903, matricule 1796.

¹¹⁰ Loi du 17 juillet 1913 qui fixa le service militaire à trois ans et rencontra une campagne d'opposition. La «*Chanson*» de Charles est sans doute un peu antérieure au vote de la Loi et figure, non datée, dans les archives de la famille.

*Etre le chemineau flâneur...
Gravir les monts, chanter, me perdre, et me vêtir
De la poudre qui vole au choc de mes semelles,
Et dans les foins coupés culbuter les pucelles...*

*Partir ! Partir plus loin, laissant par mon départ
Quelques pleurs attristés d'une amante sincère
Comme on écrase en cheminant dans la poussière
Une fleur qui vivait pour se donner plus tard¹¹¹...*

La Lombardie, dont sa mère est originaire, lui réserve quelques surprises, avec ses « Araignées » :

*Au pays lombard, touriste ingénu,
J'eus peur de me voir revenir tout nu.*

*Les auberges du chemin
Sont des araignées
Qui font des saignées
A ton gousset plein !*

*La douce surprise,
Jusqu'à la salade qui frise !...¹¹²*

*Et les monts nous donneront
Pour prix de nos escalades,
De l'air vif plein nos poumons,
Le calme à nos nerfs malades.¹¹³*

Sans cela il se sent vide.

*Triste et seul!... Je m'ennuie!... Hélas si j'étais roi,
Tous les plaisirs chez moi fondraient en avalanche,
Mais que faire en son gîte? ... Et je baille ma foi!
Sinon comme une carpe, au moins comme une tanche.
... Aujourd'hui samedi? ... Que ferai-je demain?
Repos dominical je veux qu'on te retranche,
Car chaque samedi, c'est le même refrain:
Comment pourrai-je bien occuper mon dimanche?»¹¹⁴*

¹¹¹ Charles Calais, « Voyage », Pentecôte 1904, *Poèmes ensoleillés*.

¹¹² Charles Calais, « Les araignées », Pentecôte 1904, *Poèmes ensoleillés*.

¹¹³ Charles Calais, « Loin des maisons régulières », *Cahier des Poètes*, N°5, p.286

¹¹⁴ Extrait de « Ballade pour un écu », « Mon dimanche » (28 janvier 1906). A M. Eloi Rochette. Une note reprise du « Coin des lecteurs » témoigne de la satisfaction du directeur : « Lisez-nous ça! Et dites-nous si cette ballade ne supporte pas la comparaison avec celles de Banville et de Rostand! En envoyant à l'auteur, avec nos chaudes félicitations, les cinq francs qu'il a si bien gagnés, nous le sommons de nous faire d'autres envois. » *Cahier des Poètes*, N°5, p.277.

Solitude du cœur, besoin d'un amour dont l'excluent sa timidité et la conscience exacerbée de son insuffisance le laissent vivre sur le souvenir d'une idylle adolescente peut-être ébauchée à Marseille, que le jeune homme regrette et dont le souvenir tout en le ravissant le culpabilise.

*Lyrique et long, lourd, lent, livide et las
O vent recueille dans tes glas
La chansonnette dolente
De mon pauvre cœur sans amante.*¹¹⁵

Malgré sa famille il ressent durement ce manque amoureux dans son sonnet «*Tristesse intérieure*»¹¹⁶:

*Dieu que mon lit est froid! Pourquoi tout ce silence
Autour de moi? Rien qui remue... et je suis seul,
Seul! Toujours seul! Je songe, et je souffre, et je pense
A l'âge où l'on se promène à deux sous le tilleul.*

*Tout seul! Tout seul! Plus taciturne que l'aïeul
Dont l'œil semble chercher sa tombe et qui s'avance
A pas très lents... A-t-on dans ma première enfance
Couvert mon corps au lieu de langes - d'un linceul?*

*Pourtant j'ai pour chauffer mon cœur une famille
Plus douce que la chambre où le feu clair pétille
Et ma mère et ma sœur au sourire câlin.*

*Mais bien que tout m'adore, et que rien ne me manque,
Il me semble parfois que je suis orphelin
Comme un enfant volé par quelque saltimbanque.*

• Un petit cénacle de poètes

Le recrutement de l'administration des Postes constitue alors un exutoire pour les enfants des classes moyennes: arrivés au niveau du collège, ils sont dans l'impossibilité d'aller plus loin faute de ressources suffisantes. Les niveaux supérieurs des lycées sont alors payants. Ces jeunes gens, bien formés à l'école élémentaire qui leur donne par des programmes éclectiques le goût des lettres et de la belle langue, constituent une sorte de bataillon de réserve de poètes et de littérateurs. Ils ont souvent été éliminés des concours de recrutement des écoles normales d'instituteurs, très sélectifs; leurs horaires de travail sont plus longs, leur rémunération plus faible, leur profession leur ouvre moins d'accès à la culture. Fonctionnaires, ils n'ont pas le droit de se syndiquer; la première «Coopérative des P.T.T.», seul groupement corporatif autorisé, fait son apparition à Dijon en 1905.¹¹⁷ Avec de jeunes publicistes de passage sur la Côte et plus ou moins désargentés, dont Jean François Louis Merlet¹¹⁸ est l'un des prototypes, de jeunes typographes lettrés par métier et par goût

¹¹⁵ Charles Calais, «*Villanelle du vent*», extrait, *Cahier des poètes*, N° 5, p.293.

¹¹⁶ Charles Calais, *Le Cahier des Poètes*, N°5, p.262.

¹¹⁷ Frédéric Paccoud, *Les cahiers pour l'histoire de la Poste*, Editions de la Poste, 2008, 123 p.

¹¹⁸ Jean- François -Louis Merlet (1878- 1943), venu à Nice à plusieurs reprises à partir de 1901, collaborateur de plusieurs journaux locaux, le *Phare du Littoral*, le *Petit Niçois* et *L'Eclaireur*, *Tout*

volontiers noctambules, ils constituent autour de Charles Calais et de ses amis une sorte d'ardent vivier. Ils se passionnent pour la poésie, composent des vers, admirant et rejetant à la fois les maîtres du XIX^{ème} siècle qu'ils trouvent académiques et rigides. Dans le frémissement de ces années du début du siècle, ces jeunes gens, issus de milieux populaires, instruits, espèrent échapper par leur culture et leurs rêves à une condition modeste. C'est alors que Charles Calais, « *synthèse vivante de ce souffle méditerranéen fait de grâce, de force et de douce mesure* » noue ses meilleures amitiés. Avec Victor Rocca¹¹⁹, son collègue, comme Louis Géry,¹²⁰ au guichet de la Grande Poste, et François Bonjean, jeune professeur à l'École normale de garçons, ils publient une petite plaquette, « *Quelques poèmes* », offerte avec humilité à Maurice Maeterlinck, qui les accueille avec bienveillance, et à Laurent Tailhade, « *toujours truculent* », qui les compare « *aux quatre fils Aymon partis à la conquête du Graal et de la Cythare, du Mont-Parnasse et du Mont-Salvat!*¹²¹ » Une lettre du sévère critique, datée de La Fourberie-en-Saint-Lunaire, résidence d'été de Tailhade, apporte à Charles Calais la satisfaction d'un début de notoriété, et pas de n'importe qui, lui qui ne stipendie personne¹²². Voilà nos « *quatre fils Aymon* » membres à part entière de la jeune école fantaisiste, qui voue

Nice, conférencier à l'Athénée, ne sera pas publié par le *Cahier des Poètes*: il n'est pas de la génération de Charles Calais et de ses amis et son rapport à la poésie est davantage celui d'un gagnepain de saison que d'un engagement profond. Il aura même affaire à la police, ce qui n'est pas le cas de Charles et de ses amis. Cet extrait de l'une de ses conférences montre bien le désir qu'il a de ménager un public aux goûts conventionnels, mais en même temps l'envie de sortir des sentiers battus de la poésie classique.

« *Il y a deux hommes dans Arthur Rimbaud, le poète, le Shakespeare enfant dont parle Victor Hugo, le gamin aux cheveux embroussaillés, aux yeux malicieux, dont le portrait de Fantin-Latour rappelle un peu Beethoven. Ce poète-là fut d'une imagination riche, féconde, puisqu'il influa sur le génie de Verlaine. La vie de ce gamin fut tumultueuse, désordonnée, et ne saurait être recommandée à nos écoliers. Mais il y a un autre homme dans Rimbaud, le voyageur, l'explorateur. C'est un bon exemple de souple énergie, de volonté inlassable, de probité, de loyauté. Arthur Rimbaud eut les honneurs de la Société de Géographie. Puis les souffrances de ses dernières années doivent faire oublier certaines erreurs de jeunesse.* ». *Nice historique*, 1996, N ° 3 -4, E.Stead, "G.A.Mossa et J.F.L.Merlet ".

¹¹⁹ Victor Louis Ernest Rocca, né le 5 septembre 1877 à Sospel (Alpes-Maritimes), mort le 29/11/1957, fils de Paul Rocca huissier à Grasse et de Salomé Imberti de Sospel, était bien représentatif de cette classe moyenne de fonctionnaires dont les enfants formèrent une phalange instruite et nourrie de littérature. Il fut à Nice collègue de travail de Charles Calais dès 1901. (*Anthologie des poètes des P.T.T.*, sous le haut patronage de Lecomte Georges, Estaunié Edouard, Quenot Edmond, Bibliothèque de l'Association amicale des P.T.T., 1934, 306 p.) « *Anthologie des écrivains du Comté de Nice* », sous la direction de Ralph Schor, Editions Serre, 1990.

¹²⁰ Né le 3 janvier 1883 à Annonay (Ardèche), fils d'un ouvrier mégissier de quarante ans, Jean Louis Antoine Géry, et de Mélanie Sophie Clémenson, ménagère, Louis Géry est comme Charles Calais commis au bureau de la Recette principale des Postes de Nice. Mobilisé dans l'infanterie, sergent, il est tué deux mois avant la fin de la guerre, le 20 août 1918, à Cuts, dans l'Oise.

¹²¹ Laurent Tailhade (1854-1919), contraint par sa famille à des études et une destinée bourgeoise, se libéra à la mort de sa femme et put mener à Paris une vie de poète libertaire, polémiste (plus de trente duels à son actif) et volontiers scandaleux. Publiciste sulfureux, « *escrimeur et esbrouffeur* » de génie, il fit partie de cette génération d'écrivains dits décadents, prêts, comme Jean Lorrain (1855-1906), à choquer les bourgeois de façon exemplaire et quelque part précurseurs des Fantaisistes. (*Le Courrier français*, numéro spécial sur Jean Lorrain, « *Portrait d'un décadent* », 18 mars 1911, N° 11, 28^{ème} année). Son humoristique allusion au Mont Salvat fait état de la publication en 1906 d'un opuscule ésotérique qui vulgarisa la confusion entre Mont Salvat, Montségur, et la conquête du Graal. (*Laurent Tailhade, ou De la provocation considérée comme un art de vivre*, Gilles Picq, 2002, Maisonneuve & Larose, 828 p).

¹²² Cette lettre est citée par François Bonjean, « *La vie et l'œuvre de Charles Calais* », p.246, *Cahier des Poètes*, N° 5, août 1914.

une admiration sans limites à ses guides, particulièrement à Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud, à son maître Paul Fort, élu bientôt «*Prince des Poètes*», à ses prédécesseurs parfois maudits, François Villon, Gérard de Nerval, mais aussi à son juvénile précurseur Francis Carco, niçois d'adoption, qui saura fédérer ces nouvelles tendances.

Charles Calais accumule les essais littéraires depuis son adolescence, trop timide, peu sûr de lui et désargenté pour envisager une publication de ses œuvres, trop pauvre aussi pour «*monter*» à Paris comme le font bien des jeunes provinciaux, peintres ou poètes, aux conditions de vie difficiles. Son inspiration et ses ambitions sont immenses; à la fois lyrique, tragique, rarement léger, il privilégie l'écriture dramatique et rédige plusieurs pièces de théâtre, marqué par une connaissance approfondie d'«*Athalie*» de Racine dont il connaît par cœur les passages fondamentaux. Ce seront «*Guignol*» comédie-bouffe, «*Maître Gervais*», comédie, «*Emmaüs*», drame religieux comme *La Trahison de Judas*, toutes ces œuvres en alexandrins. Scrupuleux à l'extrême, il songe sans cesse à remanier ce qu'il écrit car il se déçoit lui-même. A partir de 1908 il se consacre à ce théâtre ; ce travail difficile ralentit son écriture poétique et le renferme en lui-même. Ses pulsions adolescentes sont remplacées par une certaine réticence devant la joie, l'amour. La maladie qui chemine lentement en lui atteint ses forces créatrices. Peur de la vie et peur de la mort deviennent peu à peu ses compagnes fidèles.

Ses divagations lui permettent cependant des rencontres passionnantes. Avec éclectisme il fréquente les festins populaires et décrit son plaisir dans son sonnet «*Amour de plèbe*»¹²³, qui suit une mode parisienne : à Nice il n'y a pas de «*fortifs*», sinon la colline du château où Charles aime bien se promener :

*Viens! Voici le temps des luzernes.
Allons danser sous les lanternes
Dans un festival des faubourgs,
En nous contant des balivernes,*

*A la cadence des tambours
Riant des fades calembours
Et nous boirons dans les tavernes
Coupe-gorges des carrefours.*

*Sans savoir comment je me nomme
Tu m'aimeras comme ton homme
Je t'aimerai comme ma môme.*

*Et nous nous en irons furtifs
Assouvir à l'ombre des ifs
Nos amourettes de fortifs.*

Les salons niçois sont hauts lieux et pépinières de spiritisme, mode ou science selon les croyances du jour. Le passage de personnalités originales comme Lady Caithness¹²⁴, ou

¹²³ Charles Calais, «*Amour de plèbe*», *Cahier des Poètes*, N° 5.

¹²⁴ Lady Caithness, Maria de Mariategui (1830-1895), duchesse de Pomar, se partage après deux veuages entre New York, Paris et Nice où elle possède le Palais Tiranty. Elle y organise des réunions spirites. Admiratrice du théosophe Alan Kardec, elle adhère à la société fondée en 1876 par madame Blavartsky, et se considère comme une réincarnation de la reine d'Ecosse, Mary Stuart, au tragique destin. (Nicole Edelman, «*Maria de Mariategui* », dans Jean-Pierre Chantin (dir.), *Les Marges du*

l'astronome Camille Flammarion, a fait pénétrer à Nice une mode bien ancrée dans la capitale. Dans un salon ami, - certes nous aimerions en savoir davantage - «*dont il nous disait les magots d'Orient grimaçant sur les murs, les vapeurs odorantes de thé, les opulences de sonorité des gongs*», au cours d'une séance¹²⁵ de spiritisme, les soubresauts d'un guéridon à trois pieds dictent à Charles cette encourageante sentence: «*Courage, académicien!*». ¹²⁶ François Bonjean, étudiant puis professeur à l'école normale de garçons, fait ainsi la connaissance d'un nouvel ami; il apprend que Charles «*s'occupe de littérature*», et les deux jeunes gens passent la nuit à se raccompagner l'un chez l'autre, se découvrant avec enthousiasme des points communs. «*Calais*», dit François Bonjean, «*fut alors pour moi le compagnon de plaisir, de peine et de travail, l'ami le plus abandonné, le plus chaleureux, le plus complet*», faisant ainsi apparaître les aspects les plus attachants de la personnalité du jeune homme.

La fidélité de François à son ami et son influence expliquent non seulement l'énergie qu'il va déployer pour publier le numéro spécial du *Cahier des Poètes* d'août 1914 consacré à Charles après sa mort, mais aussi la ligne générale de sa vie ultérieure et l'évolution de son inspiration et de sa pensée. Conférencier à l'Athénée sous le pseudonyme de Jean Savoye et sous le patronage de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de Nice*, ce talentueux, polyvalent et dynamique jeune homme, inséré dans la jeunesse intellectuelle savoisienne, locale et nomade qui se rassemble l'hiver sur les terrasses ensoleillées ou dans les mansardes ou salons niçois devient rapidement le meilleur ami de Charles. Tous deux, chrétiens convaincus mais tourmentés, se passionnent pour le problème de la survie après la mort, et, non contents d'interroger les esprits, cherchent dans les philosophies exotiques des réponses originales. François ira jusqu'au bout de cette quête.

Originaire de Chambéry (Le pseudonyme dont François use jusqu'en 1914, Jean Savoye, dit assez combien il revendique cette appartenance)¹²⁷, la famille Bonjean s'est installée à Nice à partir de 1893, date à laquelle son père et sa mère, déjà parents de trois enfants, ont légitimé une union entamée à Lyon alors qu'ils avaient, lui étudiant en droit, 22 ans, elle seulement 19 ans. Le père de François exerce à Nice la profession de *publiciste*, terme en usage alors pour journaliste¹²⁸, ce qui donne à son fils un réseau de connaissances

christianisme. Sectes, dissidences et ésotérisme, Beauchesne, coll. «*Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine* », Paris, 2001, 277 p.)

¹²⁵ François Bonjean, *Cahier des Poètes*, N°5, p. 239.

¹²⁶ On sait que Gabriel Delanne (1857-1926), fondateur en 1909 de la revue «*La Vie Mystérieuse* », à laquelle collabore Alexandre Mercereau, et écrivain prolixe en matière de spiritisme, séjournait, comme Léon Denis, Camille Flammarion et Ernest Bozzano, également convaincus de l'immortalité de l'âme et de la réincarnation, régulièrement à Nice, «*chez des amis* ». Il venait alors de publier aux Editions Leymarie l'un de ses ouvrages les plus importants, «*Le phénomène spirite* »(1909), et y acheva son ouvrage en deux volumes, «*Les apparitions matérialisées des vivants et des morts* », deux volumes qui parurent en 1909-1911, toujours aux Editions Leymarie . (Paul Bodier et Henri Régault, *Un grand disciple d'Allan Kardec : Gabriel Delanne, sa vie, son apostolat, son œuvre*. Paris : Éditions J. Meyer (B.P.S.), 1937.)

¹²⁷ Dans la dernière parution du *Cahier des Poètes*, François Bonjean renonce à son pseudonyme. (p.348)

¹²⁸ La famille Bonjean, lignée aux multiples rameaux, est issue directement du pharmacien naturaliste de l'Impératrice Joséphine, Joseph Louis (1780-1846), qui lui offrit un herbier alpestre. Son fils Joseph-Louis (1810- 1896), filleul de Joséphine, célèbre pour ses travaux sur l'ergot de seigle, les toxiques et la maladie de la pomme de terre, devint doyen de l'Académie de Savoie. Fils de ce dernier, le Président Louis-Bernard Bonjean, député puis sénateur sous le Second Empire, acquit une tragique célébrité lorsqu'il fut exécuté comme otage en même temps que Mgr. Darbois, le 21 mai 1871, par la communarde Louise Gimet, rue Haxo.

d'une génération plus âgée, mais bien utile. Jeune marié¹²⁹ et père, avec douceur et ravissement, son poème «*Le Bébé*» l'exprime, d'un petit Georges depuis 1909, François propose à Charles un modèle familial que le solitaire envie, mais que dans sa faiblesse physique et ses incertitudes il se sent incapable d'imiter.

*«O mon petit enfant, tu ne sais pas
Ce qu'est pour mon cœur triste et las
La douceur dont tu l'abreuves,
La douceur de ta chair neuve
Et l'étreinte de tes petits bras,
Tu ne sais pas.»*¹³⁰

Charles exprime dans son poème, «*Simple lettre*»¹³¹, un certain désarroi devant le mariage de son ami Achille Naudin, un jeune collègue commis des Postes, au moment où celui-ci va épouser Berthe Ardisson¹³²; le jeune homme commence à se sentir un peu décalé par rapport à ses contemporains, et ainsi s'accroît son sentiment de solitude. Sans doute éprouve-t-il les mêmes sentiments vis-à-vis de François.

Nice.- Mil neuf cent sept. Mardi, dix-sept décembre.

Mon bon, mon cher, mon brave Achille,

Je t'écris

*Tout bonnement. Ne va pas attacher de prix
A ces vers griffonnés de ma «petite chambre»,
C'est une simple lettre amicale et sans fard
Ainsi qu'un court adieu lorsqu'on part en voyage
Avec des vœux, avec aussi dans le regard
Non pas des pleurs, mais un peu d'ombre et de nuage
Car encor qu'on se fasse à tous deux le serment
D'être toujours - ainsi qu'autrefois - des intimes
Je sais ce que parler veut dire lorsqu'on ment:
Toi marié, je vais me cloîtrer dans mes rimes!
Fais ton bonheur...Mes vœux te suivront chaque jour,
Fais ton bonheur! à moins que Berthe ne s'en charge.
Nid étroit! Doux repos! Le ciel limpide et large:
C'est vrai qu'il faut changer l'amitié par l'amour.*

On peut consulter le Fonds Bonjean à la Médiathèque de Chambéry, Pierre Girard, «Joseph Bonjean, botaniste de l'Impératrice Joséphine», *Revue d'Histoire de la pharmacie*, 1983, Vol.71, N° 259, p.287-297, Gaston Bernoville, *La vie ardente du Président Bonjean*, Editions Alsatia, 1 rue Garancière, Paris 6ème, réédité par les Editions Sagnier, Kessinger Publishing, L.L.C.2009, enfin aux Archives nationales, le carton 303 AP/1.

¹²⁹ François Bonjean épouse à Nice le 19/09/1908 Victoire Lucienne Fanny Mélanie Césarine Faraud, née en 1886; le jeune couple vit au domicile du père de Victoire, Victor Faraud, maître d'école, où les femmes et tantes assurent les services. La naissance de Georges le 2/08/1909 et la nomination de François Ernest comme professeur à l'École normale de garçons les amènent à chercher un logis indépendant. Ils habitent alors 3 place de la Liberté, près de Charles Calais, puis à l'école normale de Garçons, route de la Corniche.

¹³⁰ Jean Savoye, «*Le bébé*», *Cahier des Poètes*, N°1, p.43.

¹³¹ Charles Calais, «*Simple lettre*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.269.

¹³² Etat-civil, publications de mariage, *Le Petit Niçois*, 2 février 1908.

*De beaux enfants! La vie uniforme et paisible,
 La calme paix sereine et le ménage uni
 Où j'irai quelquefois, mais va! Le moins possible
 Vous ennuyer d'une visite dans le nid.
 J'ai dit! Je ne veux pas prolonger cette lettre
 Il faut que pour demain j'apprenne à m'effacer
 A me faire très bref, à ne plus jamais mettre
 Pour te dire un bonjour que le temps de passer.
 Adieu! De quelque prix que soit cet autographe,
 Si tu peux déchiffrer mon nom dans le paraphe,
 Plus tard, lorsqu'en fouillant tu le verras parmi
 Les vieux chiffons, je veux - qu'importe rime ou prose ?-
 Qu'il ne fasse jamais à ton cœur autre chose
 Qu'oublier le poète et rappeler l'ami.*

Charles, ami tendre, fantasque et fidèle, a eu vite fait de faire connaître à François Bonjean ses amis et collègues de travail, de jeunes postiers et apprentis poètes comme lui, Louis Géry et Victor Rocca. Ce cénacle, timide reproduction de celui de Victor Hugo, que François réunit chez lui, 3 place de la Liberté (aujourd'hui place Wilson) baptisé par les amis «*Les heures franches*», va tout à coup parvenir à une notoriété nationale à l'arrivée d'un météore provocateur et déjà inséré dans le monde des lettres, Francis Carco.

• Francis Carco, un vagabond montmartrois a Nice

La petite bande des Niçois, que celui-ci évoque avec tendresse, va trouver modèle et guide en un Parisien d'adoption, Francis Carcopino-Tusoli, Francis Carco sous son pseudonyme.

*«Je voyais la troupe fantasque
 Dans l'aube terne s'éloigner.
 Le dernier portait un faux nez
 Et son camarade un vieux masque,
 Qu'un autre avait dû leur donner.»¹³³*

Ce jeune homme, (né en 1886, il a seulement vingt-cinq ans) a déjà derrière lui une vie mouvementée et une carrière littéraire bien amorcée. Sensible et tourmenté, il a fui avec le foyer familial les brutalités de son père, ancien inspecteur des Domaines de l'Etat en Nouvelle - Calédonie, habitué à exercer une autorité incontestée sur les bagnards et à battre ses enfants, que en *pater familias* corse, fonctionnaire, comme les pères de Stéphane Mallarmé, de Francis Jammes, ou de Paul Claudel il veut plier à sa volonté et dont il attend une réussite scolaire et professionnelle exemplaire. Francis n'oubliera jamais les affreux et traumatisants souvenirs que lui ont laissé la lourde marche quotidienne des condamnés qu'il voyait de la fenêtre, ou les exécutions capitales auxquelles il a été forcé d'assister¹³⁴. Ce passé jamais occulté donnera à sa poésie un décor inattendu puisqu'aux couleurs tropicales il préférera la musique de la

¹³³ Francis Carco, «A l'Amitié», p.116, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

¹³⁴ Roland Dorgelès, «Prisonnier, comme les bagnards de Nouméa, mais prisonnier de lui-même, il n'a jamais pu s'évader. C'est toujours ainsi qu'il a vu le monde, observé le monde, dans une brume de mélancolie que nul rayon de joie ne parvenait à percer.»

pluie et la lumière nocturne des successives résidences de sa famille à son retour en France. Les séjours de vacances à Nice chez sa grand-mère maternelle, madame Roux, d'une vieille et authentique famille niçoise, dans la maison à l'italienne du 4 rue du Lycée, ou, avec ses cousins, dans la campagne voisine, sont, pour le jeune garçon, une réserve de souvenirs parfumés et pittoresques¹³⁵. Un séjour plus long, l'année scolaire 1905-1906 au Lycée Masséna, le rend digne du baccalauréat, à la grande joie de son père. Farceur, abusant de la cigarette, comme les jeunes poètes locaux qu'il n'a pas manqué de rencontrer «*en faisant la noce*», en fait, nous dit André Négis¹³⁶, l'un de ses vieux camarades, il n'a qu'une seule et véritable maîtresse, la poésie, «*celle qu'on allait voir en secret, dont on ne parlait qu'à de rares amis.*»

L'auteur de ses jours se presse de le reprendre à Rodez pour suivre une classe préparatoire aux métiers de l'Enregistrement, où le turbulent ne reste que deux jours, mais où il fait connaissance de Roger Fraysse (futur Roger Frêne)¹³⁷. Son rapide passage dans l'enseignement comme pion à Agen et dans la région lyonnaise, son service militaire dans les Alpes, lui permettent de se rendre compte qu'il n'est pas fait pour une destinée de fonctionnaire. Mal noté, renvoyé même pour ses excentricités, il n'en a pas moins fait connaissance de tout ce que ces provinces reculées comptent comme enfants terribles de la plume, tombant ainsi sous le coup de ce que Louis Nucera appellera plus tard «*la magistrature de l'amitié*»¹³⁸, principalement Robert de la Vaissière¹³⁹ et Tristan Derème¹⁴⁰ connus à Agen, Jean -Marc Bernard¹⁴¹ de Valence, Jean Pellerin¹⁴² de Pontcharra, copains du service militaire, Léon Vérane¹⁴³, de Toulon.

¹³⁵ Ralph Schor, «Témoignages d'écrivains: Francis Carco à Nice», *Recherches régionales*, janvier-mars 2002, N°161, p.11.

¹³⁶ André Négis, *Mon ami Carco*, Editions Albin Michel, 1953, 152 pages.

¹³⁷ Roger Frêne, (Roger Fraysse sous son véritable nom), en fin de carrière receveur de l'enregistrement à Aurignac (Haute-Garonne), poète de l'«Ecole de Toulouse», publia de nombreux poèmes, entre autres dans la *N.R.F.* (N°1, Novembre 1908), les *Facettes*, le *Gay savoir*, le *Beffroi*, de Léon Deubel, poète maudit, créa la revue *L'île sonnante* (trente-deux livraisons de 1909 à 1913). Francis Carco faisait partie du comité de rédaction. Plusieurs de ses poèmes furent mis en musique. (*Triptyque*, poème de 1914, mis en musique par Joseph Canteloube de Malaret, 1879-1957., compositeur et folkloriste). A la revue *La Jeune Champagne* (1906/ 1) qui enquêtait sur les idées en matière d'écriture il répondait: «*Je rejette résolument ce qui n'est pas la poésie, raison dernière, fin de tout art; je n'hésite pas à élire le Poème comme son expression immédiate. Qu'il s'exprime en vers libres ou classiques, c'est question de métier où seuls les artistes doivent choisir.*»

¹³⁸ Louis Nucera, ' Francis Carco, «L'Homère des Voyous»', *Le Monde des Livres*, vendredi 4 juillet 1986.

¹³⁹ Robert de La Vaissière (Aurillac 1880- Paris 1937) fait partie de cette bande de vieux copains inconditionnels de Francis Carco. Après l'insuccès d'une préparation à Saint Cyr et des études de lettres à Bordeaux, il se retrouve répétiteur à Agen en même temps que Francis Carco et l'élève Philippe Huc (futur Tristan Derème). Il «*monte*» à Paris en 1911 et sous le pseudonyme de Claudien devient critique littéraire et lecteur chez Albin Michel. («Anthologie de la poésie du XXème siècle», Paris, G.Grès et Cie 1924, Michel Décaudin, «La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914», Toulouse, Privat, 1960, Slatkine, 1981).

¹⁴⁰ Tristan Derème (Pseudonyme de Philippe Huc, Marmande, 1889-Oloron Sainte Marie 1941). Fils d'officier, il se lie à Agen en 1906 avec Francis Carco et Robert de La Vaissière. Fonctionnaire des Impôts, ami du député Fould, puis de Louis Barthou député d'Oloron dont sa mère est originaire, il reçoit le Grand Prix de Littérature de l'Académie française en 1938 pour une oeuvre poétique élégante dans laquelle le roman enfantin «*Patachou petit garçon*» (Paris, Emile Paul Frères, 1929) occupe une place à part.

¹⁴¹ Jean Marc Bernard (Valence, 1881-1915), ami proche de Francis Carco, il anime la revue «Les Guêpes» et participe à la Revue critique des idées et des livres. Fantassin, il est emporté par un obus en 1915 mais son poème, «De profundis», publié dans ses œuvres complètes en 2 volumes aux

Laissons la parole à Jean Pellerin pour en traduire l'ambiance joyeuse :

*Caporal Carco, vous n'étiez
Pas un gradé sévère.
Quand on vous cherchait au quartier
Pour vous offrir un verre,*

*On s'arrêtait soudain, charmé ;
Vous disiez du Tailhade
Et du Stéphane Mallarmé
A ceux de votre escouade.*

*Ils écoutaient, ces bons amis,
Votre voix inspirée,
Car tous péchés étaient remis
Dans la bonne carrée,*

*Hormis celui de ricaner
Au cher sonnet du Cygne !
Alors vous saviez les donner,
Les deux jours de consigne !¹⁴⁴*

«Pas un papier de celui-là sans une citation adroite en faveur de l'œuvre ou de la personne des autres.», dira encore André Négis de son ami Francis.

Depuis les premières années du siècle, Francis a lu et relu la prose et les poèmes d'Henry Bataille¹⁴⁵, surtout «*Le beau voyage*», et «*Les Tristesses*» de Francis Jammes¹⁴⁶,

Editions Le Divan en 1923, reste l'une des plus émouvantes plaintes des combattants déroutés par l'horreur du front. «*Car plus encor que notre chair,*

*Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer...»*

¹⁴² Jean Pellerin (1885 à Pontcharra-1921 au Châtelard) avait rencontré Francis Carco au cours de son service militaire. Emule de Paul-Jean Toulet, il «monta» à Paris en 1911, mais la tuberculose contractée au front à partir de 1917 l'emporta. En 1923 Carco rassembla ses œuvres dans «*Le Bouquet inutile*». (François Huguenin, «A l'école de l'Action française», Editions Jean Claude Lattès, 1999)

¹⁴³ Francis Carco était entré en relations par correspondance avec Léon Vérane (Toulon, 1886-Solliès-Pont 1954). «*Hélas pour moi! J'étais poète,*

*Coeur dévolu à quels tourments!
Mes parents me tenaient pour bête,
J'étais un fils inquiétant.»*

Ainsi se définit Léon Vérane, fils de Marius commis de marine, 39 ans et d'Antoinette 38 ans. Secrétaire (cela reste à prouver) du poète franco-américain Stuart Merrill, commis à la mairie de Toulon, exempté du service en 1907, mais finalement incorporé en 1914, sous-chef de bureau à la mairie de Toulon puis inspecteur des bibliothèques de sa ville il consacra sa vie à la poésie. Sa revue, «*Les Facettes*», fondée avec son ami Marius Martin, d'une exceptionnelle longévité, parut de 1911 à 1946. Un numéro spécial (1913, 2ème année, 4ème cahier), fut consacré aux poètes indépendants et fantaisistes. (Actes du Colloque de mars 2002 organisé par Daniel Aranjó, Université de Toulon et du Var, Edisud, Coll. Var et poésie, N°3, 2003.) On ne peut passer sous silence la personnalité mystérieuse de Marius Martin (1890-1912) qui se serait laissé mourir de faim pour un indicible chagrin, et auquel «*Les Facettes*» consacrerent un hors-série en 1913.

¹⁴⁴ Jean Pellerin, *Le Divan*, cité dans le *Cahier des Poètes*, N°3, p.160.

deux écrivains ennemis de toute prétention et contrainte dont la limpidité commence à éclipser la gloire des Symbolistes. Convaincu de la justesse et de l'opportunité de son inspiration, Francis Carco commence à écrire, de 1904 à 1910, ses premiers poèmes, qui ne seront réunis en volume qu'en 1927. Son parcours est jalonné de la création ou de sa participation sous forme de poésies à de petites revues, «*Le Narrateur*», «*Le cri de la Terre*», «*Pan*», à Montpellier, «*Le Feu*», à Marseille, «*Les Petites Feuilles*» et l'«*Oliphant*», à Grenoble, entre autres. Il correspond avec des écrivains connus, hésite alors entre une technique mallarméenne rigoureuse et une apparente et musicale imprécision. Le thème de l'eau et celui de la pluie, qui se jouent particulièrement d'une forme fluide, occuperont dans son œuvre une place importante, renouvelant l'inspiration du poète, et son espace intérieur sera toujours symboliquement orienté vers Paris.

«*Le jet d'eau, que chuchote-t-il
Dans ce lent parfume de verveine
A faire hésiter, ô sereine!
Une larme au bord de vos cils?*¹⁴⁷ »

Dès 1911, Francis Carco, avec ses complices devenus parisiens comme lui, Tristan Derème, Jean Pellerin, Léon Vérane, publie à Tarbes, en vingt exemplaires et seulement sur douze pages, *Le Petit Cahier*, une cinquantaine de vers placés sous le signe d'une nouvelle école, la «*Fantaisie*», qui s'exprime, principalement en province, sous la forme de plaquettes modestement autofinancées, offertes par les poètes eux-mêmes à leurs amis, averse ou rosée qui rivalise par sa richesse et sa juvénilité créatrice avec le centralisme de la capitale. Celle-ci va cependant les attirer presque tous, sauf ceux qui comme Charles Calais sont retenus faute de moyens ou par devoir familial dans leur province.

Espérant échapper à la dictature paternelle et aux coups qui pleuvent à l'occasion et qu'il accepte tout de même, les sentant quelque part mérités, Francis «*monte*» à Paris en janvier 1910. Une succession de coïncidences heureuses, dans la vague de froid du siècle, et grâce à la solidarité de quelques amis comme Edouard Gazanion¹⁴⁸ en a fait un habitué du «*Lapin agile*» où chez Frédéric Gérard le tenancier, guitariste, «*au vieux foulard rouge porté en serre-tête sous une toque de fourrure et à la barbe de père Noël*»¹⁴⁹, il fait connaissance de toute une bande de joyeux lurons: fort de son expérience de pion et de biffin, monté sur une table, il pousse la chansonnette, une «*goualante*» des «*Bat'd'Af*», qui lui vaut un plein succès.

¹⁴⁵ Henry Bataille (1872-1938) se pose, comme Francis James, en aîné plus qu'en modèle. Fils de magistrat, il hésite entre la peinture et la plume. Son œuvre dramatique, qui ridiculise la bourgeoisie, vilipendée dans la N.R.F., donne de beaux rôles à ses compagnes successives, Berthe Bovy et Yvonne de Bray. Son recueil poétique, *Le Beau Voyage*, (1904), est privilégié par lecteurs et critiques. (William Asholt, «Henry Bataille et le théâtre symboliste», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1993:2 N° 93, P.U.F., 84 p.)

¹⁴⁶ Francis Jammes (1868-1938): Poète provincial originaire du Béarn, dont le recueil le plus apprécié «*De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*» (1898) est édité au *Mercur de France*, il a bouleversé les règles de la versification. (*Actes du colloque du cinquantenaire*. Pau-Orthez, 25-26 novembre 1988. 1989. *Actes du colloque " Le Rayonnement international de Francis Jammes "*. Orthez-Pau, 7-8 octobre 1993. 1995.)

¹⁴⁷ Francis Carco, «A Tristan», p.13, Philippe Chabaneix, «Francis Carco», Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers éditeur, 1949, 195 p.

¹⁴⁸ Edouard Gazanion (né en 1880) accueille sympathiquement Francis Carco; il l'avait même autorisé à vendre ses meubles en cas de besoin en les numérotant par ordre d'urgence ! (Philippe Chabaneix, «Francis Carco», Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers éditeur, 1949, 195 p.)

¹⁴⁹ Francis Carco, «Lapin agile», p.69, Poèmes inédits, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

Il marche sur les traces de son aîné niçois¹⁵⁰, Guillaume Apollinaire, qui l'a précédé à Paris dès 1899 et surtout 1902, s'est lié avec jeunes écrivains et peintres fauchés; il partagera avec Francis Carco la précieuse amitié de Max Jacob¹⁵¹. Comme toute une bande d'artistes poètes et réfugiés politiques, Francis fréquente aussi bien les salons des riches mécènes, la demeure des Stein, Gertrude et son frère Léo, où se retrouvent participants et dirigeants de revues, la demeure de la romancière sulfureuse Rachilde et de son mari Alfred Valette, directeur du *Mercur de France*, le marchand d'art Kahnweiler, mais aussi des ateliers disparates, le Bateau-Lavoir, où Picasso a le sien, toujours plein de visiteurs, la Ruche à Montparnasse, les fermettes et jardins de banlieue de ses amis. Il subsiste en écrivant quelques articles et en comptant sur la solidarité des uns et des autres.

Francis Carco n'avait alors jusque là publié à l'Union française d'Édition, à Marseille, en 1911, que les trente-et-un poèmes en prose d'«*Instincts*», une plaquette parue sous le patronage de la revue *Le Feu*, une publication d'avant-garde, où les impressions de villes la nuit et de faubourgs étranges créent un climat de songe et de mystère. Il écrit dans la *Phalange* un article sur Matisse; sa signature apparaît dans *Les Guêpes*, petite revue fondée en janvier 1909 à Valence par son ami Jean Marc Bernard. Revenu à Nice en février 1911 sur les injonctions paternelles pour fuir les blanches nuits corruptrices de Montmartre, Francis séjourne plus longuement chez sa grand-mère. Indulgente et cossue, elle assure gratuitement à son original petit-fils, qui troque souvent le costume classique et le feutre du dandy contre la casquette et le chandail de l'apache, un hébergement confortable, des plats roboratifs et lui permet de travailler tranquillement. En 1912 il publie son premier recueil de vers, «*La Bohême et mon cœur*», trente-deux pièces dont la plupart ne dépassent pas douze vers, certes inspirées par la lecture de Baudelaire et des poètes maudits, par la vie et les écrits de Laurent Tailhade, mais très personnelles tout de même.¹⁵²

Charles-Henri Hirsch, poète des «*Légendes naïves*», romancier de «*Tigre et coquelicot*» (1912), dont Carco a fait une critique très favorable, s'est déjà inspiré du monde interlope des prostituées et des maquereaux¹⁵³. Il conseille à Francis de tenter sa chance dans le roman. Contrairement à Charles Calais, le jeune Carco est dévoré de l'idée de gagner sa vie dans l'écriture. Cela le motive et lui permet de développer son sens des relations humaines et de ce que l'on appellerait maintenant le goût inné du *marketing*. C'est donc à Nice que, loin des bavardages et beuveries montmartrois il va composer en 1912 son roman «*Jésus La Caille*», histoire d'un proxénète homosexuel, édité dès l'année suivante au *Mercur de France* chez Alfred Valette qui lui remet ses premiers droits d'auteur, sur la recommandation de Rachilde, l'épouse de ce dernier: elle lit et apprécie le texte en une nuit, en août 1913¹⁵⁴.

¹⁵⁰ Guillaume Apollinaire (1880-1918), élève nomade, séjourne à Nice, et publie à Paris dans des revues ses premières œuvres. En 1913, *Alcools* consacre son rôle novateur dans la poésie française. Francis Carco, dans «Les Poètes et Nice», *Le Petit Niçois*, jeudi 31 juillet 1913, évoque les charmes de la permanence du lycée Masséna qu'ils connurent chacun leur tour, et les heures douces du jardin interdit, pause dans leur existence agitée.

¹⁵¹ Max Jacob (1876-1944): Après une jeunesse bretonne à Quimper, il vient à Paris en 1895, peintre, poète, fréquente Montmartre et sa bande bohème dont Picasso rencontré en 1901, et Francis Carco. De nombreuses éditions de poèmes lui apportent la notoriété, dont «*Le Cornet à dés*» (1916). Converti au catholicisme et baptisé en 1915, il se retire du monde à partir de 1931, près de l'abbaye de Saint Benoît-sur-Loire, où il est arrêté en 1944. Conduit à Drancy, il y meurt le 5 mars 1944. (Béatrice Mousli, «Max Jacob», *Collection Grandes Biographies*, Flammarion, 2005, 509 p.)

¹⁵² Francis Carco, *La Bohême et mon cœur, poésies*, sans nom d'éditeur, Niort, Imprimerie Clouzot.

¹⁵³ Charles-Henry Hirsch (1870-1948), poète, romancier, («*Légendes naïves*», 1894, «*Tigres et coquelicots*», 1905), essayiste, auteur dramatique, encouragea de nombreux disciples dont Francis Carco, («Charles-Henry Hirsch, Critique», *Les célébrités d'aujourd'hui*, Sansot éditeur, 1913.)

¹⁵⁴ La romancière Rachilde (1862-1953), pseudonyme de Marguerite Eymery, héritière scandaleuse de George Sand par ses mœurs, avait publié dès 1884 un roman sulfureux, «*Monsieur Vénus*».

• Indépendants et fantaisistes, un vent de liberté dans la poésie française

Qu'est-ce que la «*Fantaisie*»? Cette expression sous-tend simplement un désir de liberté chez les jeunes poètes: ils se refusent à être assimilés à une «*école*», ce qui signifierait en effet pour eux une sorte d'intégration à un groupe de poètes d'une autre génération, alors qu'ils se veulent originaux. Dès 1861, Catulle Mendès¹⁵⁵, désireux à la fois de secouer l'encombrant modèle des Romantiques et des Réalistes et de ne pas renier ses aînés, dont Théophile Gautier, son beau-père, décide de fonder une *Revue Fantaisiste*¹⁵⁶. Pour son premier numéro il fait appel à l'opinion de quelques écrivains bienveillants, espère-t-il. Espoir déçu: le 12 janvier 1861 Jules Noriac¹⁵⁷ se refuse à définir la Fantaisie, étayant son argumentation par l'absurde : «*La Fantaisie a tant de formes que pour faire une Revue Fantaisiste, il faudrait que pas une page ne ressemblât à l'autre, que pas une idée ne fût la conséquence d'une pensée saine et abondante, que pas un mot n'eût la même acception. Alors il se trouverait peut-être entre ces mille divergences une pensée, une phrase, un mot qui plairait à un lecteur fantaisiste, à un, vous m'entendez bien, à un!*»

Ce propos critique contraignit Catulle Mendès, dans la livraison du 26 février 1861,¹⁵⁸ à préciser paradoxalement le contenu d'un concept qui justement n'a pas à être défini: «*Une dénomination moins indéterminée aurait eu le grave inconvénient de tracer un cadre précis et d'impliquer l'obligation de le remplir exactement; c'est ce que je n'ai pas voulu. Mes collaborateurs jouissent des plus grandes libertés ils ont le droit de se passer toutes sortes de fantaisies, même celle d'être réalistes, - à condition pourtant que cette dernière ne leur vienne pas trop souvent.*»... Et plus loin, il ose : «*La Fantaisie, c'est un mélange d'idéal et de vrai, mais où il rentrerait beaucoup plus d'idéal que de vrai.*»

Un vent d'indépendance souffle aussi dans l'art, manifesté, lui, à partir de 1884 où un premier salon sans jury ni récompenses a pu réunir les peintres interdits des cimaises officielles. En 1911 des salons non-conformistes exposent les Cubistes, les Indépendants, le Salon d'Automne et le Salon de Bruxelles. L'architecture se démarque elle aussi de la tradition du XIX^e siècle, avec la fondation du «*Cercle des Artistes de Passy*», «*Groupement pour la défense et l'affirmation des Arts novateurs*», fondé en 1912 par Auguste Perret¹⁵⁹ et Sébastien Voirol, avec Guillaume Apollinaire et Henri Martin Barzun¹⁶⁰.

Fréquentant les cabarets de Montmartre et découvreuse de talents lors de ses «*mardis littéraires*» elle protégea Francis Carco et lui permit de publier en 1914 «*Jésus-la-Caille*» au *Mercure de France*.

¹⁵⁵ Catulle Mendès (1841-1909) avait fondé en 1861 la *Revue Fantaisiste* et avait rencontré Charles Baudelaire de vingt ans son aîné. (*Baudelaire, Mémoire de la critique, Un demi-siècle de lecture des Fleurs du mal, 1855-1905*, Collection dirigée par André Guyaux, 2007, 1147 pages, Presses Universitaires Paris Sorbonne).

¹⁵⁶ *Revue fantaisiste*, 15/02/1861-01/05/1861. Eaux fortes de Rodolphe Bresdin, N°1 à 6, Tome I, Slatkine Reprints, Genève 1971.

¹⁵⁷ Jules Noriac de son vrai nom Claude Antoine Jules Cairon (1826-1882) était déjà réputé humoriste par ses romans et articles du *Figaro*. Il poursuivit dans le genre dans des livrets d'opérette et d'amusantes saynettes parisiennes.

¹⁵⁸ *Revue Fantaisiste*, sous la direction de Catulle Mendès, Jules Noriac 12 janvier 1861, Catulle Mendès, 26 février 1861.

¹⁵⁹ Auguste Perret (1874-1954), architecte, innova dans la recherche des matériaux, dans la forme, en faisant apparaître la structure, mais que ce soit dans des édifices civils, religieux ou industriels il resta un classique. Son beau-frère Sébastien Voirol (1870-1930), pseudonyme de Gustav Henrik Lundquist, poète, écrivain, décorateur, joua un rôle important dans la naissance du mouvement Dada. (Henri Béhar, Catherine Dufour, «*Dada, circuit total*», Editions L'Age d'homme, 2005, Lausanne, Suisse).

¹⁶⁰ Henri Martin Barzun (1881-1974), jeune poète, mécène et musicologue, dépensa sa fortune personnelle pour aider ses amis de l'Abbaye de Créteil. Il s'installa ensuite aux Etats-Unis à partir de

La musique elle aussi recherche « *le plaisir tout sensoriel d'un enchevêtrement de vibrations sonores* », sans pour autant que l'on soit sûr de l'intérêt réel du résultat¹⁶¹.

Cinquante ans après l'initiative de Catulle Mendès, Indépendants et Fantaisistes se rassemblent sous cette étiquette dans le numéro de 1913 des *Facettes*; sous la direction de Léon Vérane, cette revue suggère à la fois les pans coupés d'un vase de cristal, et les aspects troublants de la personnalité des artistes et écrivains. Riche de quarante poèmes, préfacée par Tristan Derème, elle veut « *présenter un tableau aussi complet que possible de la production poétique contemporaine.* » « *Faut-il définir la fantaisie et avancer qu'elle est une manière de douce indépendance et parfois comme un air mélancolique que voile un sourire ambigu. Non pas une indépendance qui veuille tout démolir pour tout reconstruire, qui proclame la réussite de je ne sais quelle barbarie et qui s'exprime dans une langue sauvage, dure et raboteuse; mais un souci agréable de liberté spirituelle et sentimentale qui permette de donner au monde des aspects imprévus.* »¹⁶²

A l'idéalisme et à l'esthétisme de 1890 succède donc le sens de la vie et de l'action, au goût de l'ordre, l'esprit d'anarchie, l'esprit critique, la volonté de tout posséder, le désir de ne plus penser en troupe. Francis Carco interpellera plus tard son ami avec nostalgie.

*Tristan Derème, où est le temps
De nos vingt ans,
Le temps de ces belles années
Qui semblaient n'être que printemps
Et fleurs à nos coeurs étonnés?*

*Depuis, l'hiver a neigé tant
Et tant soufflé la bise née
D'un ciel orné de cheminées,
Que, sans la verdure dorée,
J'aurais beau faire et les pleurer,
Ne renaîtraient pas nos vingt ans.*¹⁶³

• Une effervescence poétique à Nice

Arrivé à Nice, Francis Carco s'est rapidement intégré au cénacle des amis de Charles Calais, peut-être par François Bonjean, ou par les amis postiers, et mêle sa dynamique à leur enthousiasme. Fort de ses expériences éditoriales précédentes (il a participé déjà à plus d'une dizaine de revues et à des publications d'importance, s'est assuré la bienveillance de Rachilde et d'Albert Valette, directeur du *Mercure de France*), il les fait réagir et les aide à concrétiser leur rêve, la création du *Cahier des Poètes*; sous ce modeste intitulé, le *Cahier* se propose de passer en revue tout ce que la poésie compte de neuf, d'inédit, de sincère, se frayant des

1917 et développa les relations culturelles de la France avec ce pays par le biais de revues, de conférences. Et de contacts avec ses amis. (Christophe Laurent, « Quand Auguste Perret définissait l'architecture moderne du XXème siècle », *Revue de l'Art*, 1998, N°121, pp. 61-78).

¹⁶¹ Gabrielle Buffet, « Impressionnisme musical », Numéro spécial consacré à l'Exposition de la *Section d'Or*, 9 octobre 1912, N°1.

¹⁶² Tristan Derème, Préface au numéro des *Facettes*, extrait p.16 de Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p. *Les Facettes*, Album de poésies paraissant quatre fois l'an. Mai 1913.

¹⁶³ Francis Carco, A Tristan, p.108, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

chemins dans la créativité touffue de la génération des jeunes gens nés aux alentours de 1885, âge de Charles Calais, des « quatre fils Aymon » niçois.

Le *Cahier* prend le relais de la *Revue des Lettres et des Arts*¹⁶⁴, parue à Nice entre mai 1908 et 1910, fondée par Jean Veillon, avocat et conseiller à la préfecture, avec ses amis, dont A. Toussaint Luca, avocat, défenseur de Guillaume Apollinaire lors de ses ennuis judiciaires, son condisciple en 1899 au lycée, Joseph Levrot alors bibliothécaire de la Ville de Nice, et Jacques Reboul¹⁶⁵, professeur de philosophie au Lycée, dont le grand-père négociant 24 rue Cotta offre à la revue un local. La *Revue des Lettres et des Arts*, sous l'exergue « *Faire penser* » groupe articles, poèmes ou chroniques de la diaspora fantaisiste, mais aussi beaucoup de pages émanant d'écrivains locaux, Henri Moris, archiviste, l'imprimeur - poète Léon Robaudy, le professeur d'histoire Georges Doublet, le talentueux Dominique Durandy, l'artiste peintre Paul Audra, ou de résidents consacrés comme Jean Lorrain ou les sœurs Ulmès. Une rubrique musicale, « *La vie sur le Littoral* » accompagne une enquête, alors à la mode, sur le thème : « *Peut-on travailler sur notre Riviera ?* » que Dominique Durandy introduit avec esprit : « *C'est que cette terre de soleil enfante sans se lasser les poètes, les coloristes et les rêveurs. Et si chez nous l'effort est moindre, si la douce paresse est plus insinuante, si l'on chevauche plus aisément les chimères et si l'imagination est plus folle qu'ailleurs, ne nous en plaignons pas, car la joie fuse dans les rires comme dans les écrits, l'esprit pétille comme de la mousse de champagne et il y a partout de la grâce, de la lumière et de la beauté.* »

Ainsi, succédant à cette *Revue des Lettres et des Arts* qui annonce en mai 1910, probablement en raison de divergences au sein du bureau partagé entre néosymbolistes et néoclassiques, son repli à Marseille et son regroupement avec « *Le Feu* », le *Cahier des Poètes* lui aussi cherche la beauté. Il procède de la volonté acharnée de Francis Carco de faire date dans le milieu des Indépendants et Fantaisistes, de la prise de conscience de Charles Calais de la nécessité de publier pour sortir de l'anonymat, de celle de Francis Bonjean que dynamise son amitié. Il ne bénéficie d'aucune publicité et son contenu est beaucoup plus mince. Francis Carco réussit à grouper les productions poétiques de ses amis dans trois anthologies, le *Cahier des Poètes* en novembre 1912, les *Marchés de Provence*, en mars 1913, *Vers et prose*, d'octobre – novembre - décembre 1913¹⁶⁶, consacrées aux Fantaisistes et placées sous le patronage de Paul-Jean Toulet, leur chef de file, qu'il a connu à Paris et dont il admire les *Contrerimes*¹⁶⁷, jongleries de vers courts et de strophes subtiles.

*Ainsi Toulet, à la Raffette,
Comptant noblement sur ses doigts
Pour donner la forme parfaite*

¹⁶⁴ La *Revue des Lettres et des Arts*, Nice, 1908-1910, 24 rue Cotta, Nice.

¹⁶⁵ Jacques Reboul travaille alors sur l'œuvre de Valentine de Saint Point : « Notes sur la morale d'une annonciatrice, Valentine de saint Point », publié chez Eugène Figuière (1882-1944), jeune éditeur poète et pionnier qui offrit son aide à beaucoup des Indépendants et fantaisistes.

¹⁶⁶ *Vers et prose, Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie*, (Titre proposé par Pierre Louys), du tome I (mars-avril-mai 1905) au tome XXXVI (janvier-février-mars 1914), revue en forme d'anthologie dirigée par Paul Fort, et avec les collaborations successives de Jean Moréas, Alexandre Mercereau, André Salmon, Paul Valéry, publiée par les Editions Eugène Figuière. Jean Moréas (1856-1910), poète grec de culture française, fonda le mouvement symboliste en recherchant la pureté de la langue, entre autres dans ses « *Stances* » et exerça une grande influence. André Salmon (1881-1969), poète et critique d'art, défendit la jeune peinture et fit beaucoup pour sa compréhension.

¹⁶⁷ Paul-Jean Toulet (1867-1920), après une vie de voyages et d'excès, se retire à Guétary (Basses-Pyrénées) en 1912. Ses *Contrerimes*, sortes de madrigaux habilement versifiés, ne furent publiés qu'après sa mort, en 1920.

*A ses poèmes d'autrefois,
Toulet, coiffé d'un béret basque,
Evoquait la même et fantasque
Ronde que je voyais passer,
D'un cœur ironique et blasé.*¹⁶⁸

Les Fantaisistes, appelant à la rescousse les poètes maudits, Gérard de Nerval, Tristan Corbière, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Jules Laforgue¹⁶⁹, qui ont débroussaillé le chemin, dépoussiéré la forme et fait de la vocation poétique une mission sacrée, s'inscrivent dans le fil conducteur du changement de siècle et de ses incertitudes. Le dernier personnage emblématique en sera Léon Deubel¹⁷⁰, révoqué de l'enseignement, mort noyé dans la Marne en juin 1913 à bout de ressources et d'espoir, après avoir brûlé tous ses manuscrits. Le destin de Charles Calais, dont le tragique ne fut perçu que par les très proches, et qui ne manifesta jamais, malgré ses souffrances, la volonté de se donner la mort, sera proche de celui de Léon Deubel.

Embarrassé pour définir un groupe, celui des Fantaisistes, qui en fait se refuse à être catalogué, Carco le définit tout de même : «*Ce n'était pas une école. C'était une réaction profonde de la sensibilité contre de vieux clichés, des procédés usés jusqu'à la corde et un incroyable charabia.*»

Il s'adresse à la Muse:

*«Tu me diras tes soirs d'ivresse,
Tes nuits de gloire, tes succès,
Villon, Nerval, Rimbaud, Musset,
Et, sous tes grands airs de pauvresse,
Je devinerai la détresse
De ton vieux cœur sombre et blessé.»*¹⁷¹

• Le premier cahier des poètes, manifeste des indépendants et fantaisistes

En décembre 1912 le premier *Cahier des Poètes*, véritable manifeste des Indépendants et Fantaisistes, donne la parole à Francis Carco. Par son influence, son art de jouer de tous ses réseaux de connaissances et d'amitiés, il fait du *Cahier des Poètes* un porte-parole national de la jeune poésie. L'introduction n'en précise pas moins une petite réticence, «*encore que notre jugement de la poésie moderne ne soit pas toujours le même sur quelques points*», ce qui permet d'accorder aux fondateurs de la revue une indépendance et refuse la notion d'école et donc de troupeau obéissant. Son introduction fait la part belle aux précurseurs et amis éparpillés dont elle débrouille les tendances; puis une «*Académie des Sciences morales et splénétiques*» livre des échantillons de leurs talents, poèmes en vers et en prose, contes

¹⁶⁸ Francis Carco, «A l'Amitié», p.120, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

¹⁶⁹ Les «*poètes maudits*» ont en commun une vie de misère abrégée par la maladie et quelquefois une mort violente. Gérard de Nerval (1808-1855), poète romantique de l'«*Invisible*», Paul Verlaine (1844-1896), Tristan Corbière (1845-1875), inconnu de son vivant, et Jules Laforgue (1860-1887) échappèrent au mal de vivre par la poésie. Arthur Rimbaud (1854-1891) cessa très jeune une œuvre de poète «*voyant*», pour mourir prématurément à l'hôpital après une errance de marginal et d'aventurier.

¹⁷⁰ Léon Deubel (1879-1913) fait partie des fondateurs du *Beffroi*, 31 avenue des Gobelins, Paris. L'intervention de Louis Pergaud sauva son corps de la fosse commune.

¹⁷¹ Francis Carco, «A l'Amitié», p.118, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

fantastiques, en insistant sur la nécessité, pour ces jeunes gens, «*d'intensifier leur effort*» et d'«*aller jusqu'au bout de leur tentative*».

Ces sciences «*splénétiques*» concernent à la fois le «*spleen*» et la rate (latin *splena*) dont l'étymologie révèle l'origine. Le jeu de mots autorise à se «*dilater la rate*». Ainsi les Fantaisistes seraient à la fois empreints de spleen mais aussi d'un humour parfois corrosif...

Intensifier l'effort, René Ligeron¹⁷², graveur et dessinateur ne conseille rien d'autre aux jeunes artistes. Dans ses «*Notes d'Art*» il critique le *Manifeste futuriste* publié par Marinetti dans le *Figaro*¹⁷³, fustigé par Jean Pellerin, facilement humoriste et pasticheur, dès les premières pages du *Cahier* :

«*Tandis qu'au sein de son parti,
Complétant la féerie,
Notre Hérode- Marinetti
Préparait la tuerie...*»

Le publiciste italien, sans doute secondé par un ami de langue française (peut-être, dit-on, Guillaume Apollinaire) met l'accent sur la modernité, la vitesse, l'audace au détriment du labeur et des apprentissages de base, de tout l'aspect technique des formes d'art et de l'aide que peuvent apporter les maîtres, sans pour autant imposer un modèle contraignant.

Depuis 1890, Paris attire bien des jeunes étrangers, dont nombre de jeunes créateurs catalans, peintres et écrivains, comme Picasso, fuyant l'académisme rigide de leur pays, dans le courant moderniste. La *Lettre d'Espagne* de Ramon Vivès Pastor¹⁷⁴, poète barcelonais, fait l'historique dans ce numéro et le suivant, de la renaissance littéraire catalane, à peu près contemporaine des courants régionalistes qui depuis le milieu du XIX^{ème} siècle parcourent la Provence, Nice et la Savoie, et dont le jeune Jean Savoye (François Bonjean) est, nous l'avons vu, représentatif par le choix de son pseudonyme. A Nice, les concours poétiques se

¹⁷² Né en 1880, René Ligeron était l'auteur d'un manuel sur la pratique de la gravure en couleurs encore utilisable, et exposa jusqu'en 1937 au Salon des Artistes français.

¹⁷³ Filippo Marinetti (1876-1944), «*Manifeste Futuriste*», *Le Figaro*, 20 février, 1909). Guillaume Apollinaire aurait peut-être mis sa patte dans ce manifeste.

«*Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace, et la révolte. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace...*»

¹⁷⁴ Ramon Vivès Pastor auteur des *Estances* publiées en 1907, traducteur de Molière, a aussi transposé en français et en catalan les *Quartets*, du poète persan classique Omar Khayyam (1048-1131), astronome et savant. (Omar Khayyam, *Estances*, traduction de Ramon Vivès Pastor, Editions El Mall, 1985). Ces «*Quatrains*» déjà traduits de l'anglais, avaient fait l'objet en 1905 d'un commentaire de Laurent Tailhade, («*Omar Khayyam et les poisons de l'intelligence*», Editions Charles Carrington, Paris, 1905), dans lequel il observait avec intérêt le destin paradoxal d'un anarchiste en faveur chez des princes, sans doute drogué comme il l'était lui-même depuis sa blessure à l'œil dans un attentat anarchiste. Ces «*Quatrains*», à l'authenticité discutable, exercèrent une grande influence chez les jeunes écrivains de l'époque, de Taine à Gide, qui hésitèrent à interpréter le message de l'auteur comme la mystification d'un hédoniste ou l'anarchie d'un mystique. (Sarah Mirdâmâdi, «*Omar Khayyam*», *La Revue de Téhéran, mensuel culturel iranien de langue française*, N° 59, octobre 2010). De plus Marinetti aurait emprunté le terme «*futurisme*» dans un article publié par un écrivain catalan dans le *Mercure de France*.

multiplient depuis la création sur place d'une représentation du Félibrige en 1882, et, en 1904, Frédéric Mistral¹⁷⁵ qui a refusé d'entrer à l'Académie française pour ne pas avoir à prononcer en français son discours de réception, s'est vu attribuer le Prix Nobel de littérature. Nos quatre fondateurs ne révèlent pas, dans les poèmes alors publiés, de tendance profondément régionaliste et ne participent ni à ce zèle local ni à la débauche de sentiments patriotiques, régionaux ou familiaux que priment *Nice Littéraire*, le *Petit Poète*, le *Monde Élégant*, ou le *Tout Nice*. Sans doute sont-ils quelque peu influencés par le malicieux Tailhade qui trouvera à sa mort Mistral pesant. «*Pas besoin de parler provençal pour adhérer à ce langage qui se parle dans quatre lieues carrées*»¹⁷⁶. Charles Calais lui-même manifeste avec une douce ironie un certain esprit de contradiction en décrivant, dans son sonnet «*Pour Nice*», l'engouement des visiteurs pour la côte ensoleillée :

*Je suis fils du pays dont rêvent les pucelles;
Comme un printemps les fleurs parfument mon hiver,
Et le ciel est si pur et si tiède en est l'air,
Qu'on y boit en tous temps le vin sous les tonnelles.*

*L'âme s'enivre, et pour rêver devant la mer,
Chose étrange! on entrouvre en janvier les ombrelles;
Jusqu'aux vieillards, qu'on voit protégeant leurs prunelles
De lorgnons noirs. Le ciel flambe comme un feu clair.*

*Aussi tous: fortunés, amants, princes et reines,
Viennent vers mon soleil comme au feu les phalènes,
Abandonnant patrie et foyer. De tous lieux,*

*De tous lieux: Prusse, Écosse, Allemagne ou Norvège
Ils viennent vers le rêve azuré de mes cieux...
Moi, l'hiver, je voudrais voir tomber de la neige.*

L'air du temps souffle dans la chronique de Charles Calais, qui, analysant l'«*Histoire de la Poésie française depuis vingt-cinq ans*» de Florian-Parmentier,¹⁷⁷ trouve dans la «*pléthore d'écoles*» que celui-ci cherche à déterminer, une preuve de la dualité du génie français entre influences celtiques et romanes. En fait dans cet essai réussi de revue poétique locale, apparaissent au contraire une unité de forme et d'inspiration, un désir de se libérer des influences et de créer un monde nouveau, un lyrisme qui tend à s'affranchir du terroir.

• Le second cahier des poètes : une petite anthologie de poésie féminine

¹⁷⁵ Frédéric Mistral (1830-1914), Prix Nobel de Littérature en 1904, exalte la Provence, sa nature, ses passions, et tente un élargissement du mouvement du Félibrige à la Catalogne. Son dernier grand poème, «*Les Olivades*» (1912) illustre la beauté poétique plus que le Régionalisme. (Mauron, Claude, 1993, *Frédéric Mistral*, Paris, Seuil.)

¹⁷⁶ Laurent Tailhade, «*Pour Mistral*», *Comoedia*, 3 avril 1914.

¹⁷⁷ Serge Gastein (1879-1951), poète précoce, romancier, sous le nom de Florian-Parmentier, édita (Editions Gastein-Serge) de nombreux jeunes poètes, des écrits féminins, en même temps que le philosophe, pacifiste et anarchiste Han Ryner (1861-1938).

La deuxième livraison du *Cahier des Poètes*, de février-mars 1913, se consacre en partie à la poésie féminine. Quelques pages de Laurent Tailhade¹⁷⁸, extraites d'une conférence que celui-ci, venu avec sa femme passer les fêtes à Nice, a faite dans la salle de l'Artistique, témoignent de l'admiration de l'orateur pour le verbe chamarré et la polyvalence de Théophile Gautier,¹⁷⁹ et rappellent que l'«*impératif parnassien*» fait de la morale le principe du Beau. Ce n'est pas le propos des poètes fantaisistes.

Francis Carco analyse alors les rapports entre «*Les femmes et la poésie*»¹⁸⁰: l'entrée en force des femmes dans la littérature ne laisse pas d'inquiéter leurs confrères et on sent dans le commentaire du poète des réticences étonnantes. Pour lui, les femmes poètes, quel que soit leur talent, et contrairement à l'homme, plus réaliste, ne maîtrisent ni leurs impulsions ni leurs instincts. Se posant vite en victimes du sort, à la manière des Romantiques, révoltées par le déterminisme cruel de la fin de vie, elles revendiquent le droit au bonheur, qui pour elles se confond avec l'Amour, des sens ou du cœur.

Une petite anthologie rassemble alors des inédits que Francis Carco a un peu commentés et insérés dans une classification quelque peu dévalorisante: accusant le sort injuste, Marceline Desbordes-Valmore¹⁸¹, à laquelle comme Paul Verlaine il consent à reconnaître du talent; amoureuses de l'amour sous sa forme sensuelle, Renée Vivien¹⁸², Anna de Noailles¹⁸³, auxquelles il apparente Marguerite Burnat-Provins¹⁸⁴, Marie Dauguet¹⁸⁵, et

¹⁷⁸ Laurent Tailhade est alors en pleine polémique avec le directeur du *Gil Blas*, Pierre Mortier, qui refuse ses articles et n'honore pas son contrat, malgré «*une prose d'or, de diamant et de feu.*» (Correspondance, Taylor Institution Library, M.S.F.). Il séjournera plusieurs fois sur la Côte pour des cures de désintoxication. (Gilles Picq, ouv. cité)

¹⁷⁹ Théophile Gautier (1811-1872), d'abord romantique- (Bataille d'«*Hernani*»), il cherche dans une œuvre multiple à atteindre la beauté pure et sa recherche de «*mots-diamants*» en fait un précurseur des Parnassiens. Whyte P., «*L'Art*» de Gautier: genèse et sens », *Relire Théophile Gautier. Le plaisir du texte*, éd. Freeman G. Henry, Amsterdam / Atlanta, Rodopi, 1998, p. 119-139.

¹⁸⁰ Patricia Izquierdo, *Devenir poétesse à la Belle Epoque, Etude littéraire, historique et sociologique*, Paris, L'Harmattan, 2009, 396 p., Compte-rendu de Nicole Michel-Grépat, *Une Belle Epoque, entre fureurs et ferveurs*, Acta, 30 mars 1910.

¹⁸¹ Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859): Un voyage hasardeux en Guadeloupe, une carrière de chanteuse et de comédienne, deux mariages, une liaison, cinq enfants, à partir de 1832, bien qu'autodidacte elle se consacre à une écriture poétique originale. Elle fut, dit Verlaine, «*la seule femme de génie et de talent de ce siècle et de tous les siècles.*» et le précurseur de toute la poésie moderne.

¹⁸² Renée Vivien (1877-1909), anglo-américaine, vit à Paris à partir de 1899 et à Nice en saison à partir de 1903, voyage à travers le monde. Ses amours saphiques lui inspirent vingt-cinq volumes de poésie pure, des romans, des contes. Goujon Jean-Paul, *Tes blessures sont plus douces que leurs caresses*, R. Desforges, Paris, 1986, 443 p.

¹⁸³ Anna de Noailles (1876-1933), née -Princesse Bibesco-d'une illustre et artistique lignée, elle reçoit dans son salon le Tout Paris littéraire et politique, et incarne le Romantisme et la dimension féminine de la poésie par son lyrisme passionné et sa fascination de la mort. (Evelyne Wilwerk, «*Visages de la littérature féminine*», Pierre Mardaga éditeur, 2009, 249 p.)

¹⁸⁴ Marguerite Burnat-Provins (1872-1952), peintre et poète, vécut en Suisse et à Grasse où elle mourut. Son second mariage lui inspira «*Le livre pour toi*» (1907) au milieu d'une oeuvre riche de plus d'une vingtaine de volumes. Catherine Dubuis, «*Les Forges du Paradis, Marguerite Burnat-Provins, histoire d'une vie*», Editions de l'Aire, Vevey, 1999. Réédition dans la collection "L'Aire bleue" en 2010.

¹⁸⁵ Marie Dauguet (1860-1942), fille d'un directeur de forges, amoureuse de la nature et des animaux, publia en 1905 au *Mercur de France* «*Par l'amour*», recueil couronné par l'Académie française. Elle recevait dans ses solitudes forestières ses amis écrivains et poètes parisiens. La guerre et des malheurs familiaux brisèrent son inspiration. (Janine Moulin, «*La poésie féminine, époque moderne*», Seghers 1963)

Hélène Picard¹⁸⁶; plus sentimentale, Cécile Périn¹⁸⁷; passionnées et étreintes d'horreur devant l'impératif de la fin de vie, madame Fernand Gregh¹⁸⁸, Jeanne Catulle-Mendès¹⁸⁹, Lucie Delarue-Mardrus¹⁹⁰, Paule Lysaine¹⁹¹, et Valentine de Saint Point¹⁹². Les poèmes retenus émanent de jeunes femmes du réseau des amis ou éditeurs de Francis Carco, productions encore inédites.

Quelle pouvait être la position de l'équipe des jeunes fondateurs devant une poésie féminine qui différait profondément de la leur par l'inspiration et l'origine sociale? La plupart de ces poétesses étaient liées par leur naissance, leur fortune ou leur mariage à la haute société parisienne, et relativement muselées par l'opprobre que pouvaient susciter leur vocation, leur

¹⁸⁶ Hélène Picard (1875-1945), originaire de Toulouse, la « *Noailles de l'Ardèche* », venue à Paris en 1915, célèbre par son lyrisme sensuel et son amitié avec Colette, qui l'appelait « *un grand homme de lettres* », et dont elle fut la collaboratrice de 1920 à 1942, et avec Francis Carco, auquel son recueil « *Pour un mauvais garçon* » (1927) semble avoir fait référence. (Nicole Laval-Turpin, « Hélène Picard l'ombre bleue de Colette », *Ateliers*, Edition Société des Amis de Colette, Presses Universitaires de Rennes, Coll. *Cahiers de Colette* N° 24, 2002, p. 115.)

¹⁸⁷ Cécile Périn (1877-1959), amoureuse de la nature, figure dans les premiers numéros des *Facettes*, de Léon Vérane, éditées à Toulon dès 1910, et dans l'anthologie pacifiste de Rolland (Romain), *Les Poètes contre la guerre. Anthologie de la poésie française (1914-1919)*, Genève, Éditions du Sablier, 1920.

¹⁸⁸ Arlette Gregh (1882-1958), née Hayem, épousa son mari à 21 ans et ne publia qu'un seul recueil de poésies, *Jeunesse*, aux Editions Sansot en 1907. Plus tard elle publia quelques romans policiers sous le pseudonyme de Claude Ascaïn. Peut-être fut-elle clipsée dans sa vie et son expression par son mari. (Pierre Béarn, *L'érotisme dans la poésie féminine de langue française des origines à nos jours*, Editions Terrain vague, 1993, 468 p.)

¹⁸⁹ Jane Catulle-Mendès (1867-1955), née Jeanne Mette, publia de petits recueils de poésie en 1911, mais la mort sur le front de son fils Primice la fit bifurquer vers la carrière de journaliste. (*Prière sur le tombeau d'un enfant mort*, Editions A. Lemerre, 1921)

¹⁹⁰ Lucie Delarue-Mardrus (1875-1945), écrivain et artiste prolifique (romans, poèmes, chroniques, essais et même sculptures), célébra à la fois l'intimité des sentiments et la nature normande. André Albert-Sorel, *Lucie Delarue-Mardrus, sirène de l'Estuaire, née-native de Honfleur*, éd. de la Lieutenance, Honfleur, 1999.

¹⁹¹ Paule Lysaine édite quelques poèmes en 1906, dans la revue *Le Feu*, à Marseille, sous son pseudonyme masculinisé. (Léon Cote, *La flore littéraire du Dauphiné, Anthologie et bibliographie*, Editions Rey, Grenoble, 1911.

¹⁹² Le pseudonyme de Valentine de Saint Point (1875-1953), née Anna Jeanne Valentine Vercell, à Lyon, la « *muse pourpre* », veut prouver sa parenté poétique avec son arrière-grand-oncle Lamartine. Mariages, veuvage, divorce et union libre avec Rissiotto Canudo à partir de 1903 lui permirent de rassembler dans son salon artistes et politiques, et d'être une amie intime d'Auguste Rodin qui la nommait « *la déesse de chair de son inspiration de marbre* ». En 1912, elle rédigea le *Manifeste de la femme futuriste* pour s'inscrire en faux contre les idées misogynes de Marinetti, tout en revendiquant une indépendance qui s'affirma dans la « *Métachorie* », travail sur le corps et la danse. Son compagnon Ricciotto Canudo (1879-1923) est le premier théoricien du cinéma par son manifeste de 1911 intitulé « *La Naissance du 7^{ème} Art* ».

« *Femmes, redevenez sublimement injustes, comme toutes les forces de la nature!* » Jacques Reboul, qui la cite dans la *Revue des Lettres et des Arts*, N° 5, Nice, mai 1910, p.657, considère qu'elle évoque « *un lyrisme perdu de notre race, la situation morale des anciennes femmes celtes:* »

« *Je ne chante et n'écris que pour les jeunes hommes/ dont l'âme écouterait ma fière âme vibrer: d'angoisse et de triomphe, ivre de célébrer/ la vie et le soleil, les forces autonomes./ La conquête de l'ardeur, les vœux et l'instinct,/ Le mépris de la mort et l'amour de la force,/ tout ce qui vaut qu'on vive et vers quoi l'on s'efforce./ Ce qui est triomphal, ce qui est indistinct.* »

Elle finit sa vie au Caire, influencée par les théories de René Guénon. (Véronique Richard de la Fuente, *Valentine de Saint Point, une poétesse dans l'avant-garde futuriste et méditerranéiste*, Édition des Albères, Céret, 2003.)

lyrisme amoureux, originalité que voulaient leur dénier les conventions et, l'exemple de Francis Carco le prouve, une relative réticence devant une possible mais invraisemblable concurrence. Elles ne pouvaient se libérer qu'en se masculinisant, comme Valentine de Saint Point, pensaient alors leurs virils partenaires. Les poèmes retenus pour cette publication font souvent de leurs auteurs des victimes devant la vie: l'adieu à l'amour, la douleur, la hantise de la foule, la peur de vieillir, la mort au bout, un aveu d'impuissance particulièrement négatif, qu'exprime, dans *«Le chant par dessus la mer»*, Marguerite Burnat-Provins devant un départ, ou une absence :

*«Toi, tu t'es engagé dans le mystère fuyant de la route qui bleuit au crépuscule. J'ignore où vont tes pas, et le savoir est inutile. Autour de moi monte et s'étend un lac immense d'eau triste où ton image ne penchera plus ses yeux curieux, son auréole blonde. La lumière s'est retirée. Entre nous se lève une vapeur grise.»*¹⁹³

Paule Lysaine exprime plus loin cette hantise dans son poème *«Fin»* :

*«Mort que l'on a connue avant que l'on n'expire!
Fin d'un jour plus heureux qu'on voudrait retenir,
Jeunesse qui nous quitte, été qui va mourir,
Fin! Mot lugubre inscrit auprès de toute joie!»*¹⁹⁴

Dans *«Matinée»*, bref conte fantastique de Claudien¹⁹⁵, la femme est encore l'inspiratrice, qu'elle soit *«une petite bourgeoise à imperméable gris et à jaquette de faux astrakhan»*, ou *«tiède en peignoir de soie blanc»* qu'il peut observer, éternel voyeur embarrassé, *«allongé par terre et l'œil collé au trou»* d'un tuyau d'écoulement.

Le *Cahier des Poètes* poursuit la publication des travaux récents de ses quatre fondateurs : chacun donne une image de la femme qui finalement reste pour l'homme l'inspiratrice de la poésie. Femme douce, accueillante, maternelle pour un Charles Calais, chaste et trop réservé, qui espère ainsi *«laver (son) cœur souillé»* d'*«amours infâmes»*, femme rédemptrice pour Louis Géry¹⁹⁶, séductrice pour Victor Rocca, *«telles que, poètes, nous les voulons»*¹⁹⁷, *«femmes chic»* que *«la dégaine d'intellectuel dans la débîne»* d'un vendeur de journaux peut rebuter, pour Jean Savoye¹⁹⁸. *«Confiteor»*¹⁹⁹ de Charles Calais montre l'image compatissante qu'il se fait de la femme, et la rencontre récente d'un amour doux, tendre et timide, auquel se confie son cœur douloureux.

*Ne me repousse pas, femme, j'ai du chagrin.
Je me jette à tes pieds comme aux genoux d'un prêtre,
J'ai pleuré si longtemps de ne pas te connaître
Que je pleure à présent de te connaître enfin!*

*Mon âme, le sais-tu, veut être caressée
Comme on caresse au front un enfant ingénu;*

¹⁹³ Marguerite Burnat-Provins, *«Le chant par dessus la mer»*, *Cahier des Poètes*, N°2, février-mars 1913 p.81.

¹⁹⁴ Paule Lysaine, *«Fin»*, *Cahier des Poètes*, N°2, février-mars 1913, p.85.

¹⁹⁵ Claudien, pseudonyme de Robert de La Vaissière (1880-1937). Voir plus haut note 44.

¹⁹⁶ Louis Géry, *Cahier des Poètes*, N°2, p. 97-98.

¹⁹⁷ Victor Rocca, *«Les lèvres de nos belles aimées»*, *Cahier des Poètes*, N°2, p.100.

¹⁹⁸ Jean Savoye, *«Carrière»*, *Cahier des Poètes*, N°2, p. 99.

¹⁹⁹ Charles Calais, *«Confiteor»*, *Cahier des Poètes*, N°2, p.95.

*J'ai soif de t'avouer ce que nul n'a connu,
Et ma douleur pour toi veut être confessée.*

*Sais-tu, seul à souffrir, que de fois j'ai souffert
De sentir tout en moi, dans mon cœur qui s'exile,
Le trop pesant fardeau d'un amour inutile,
Qui voulant se donner ne s'est pas même offert.*

*Car longtemps, bien longtemps, ma tendresse jalouse,
 Craignant d'être incomprise a retardé l'aveu;
Ce qu'il faut à mon cœur avide, c'est si peu
Et c'est la fiancée encore plus que l'épouse.*

*Aussi bien, que ce soit par amour ou pitié,
N'arrête pas l'élan en mon âme si rare,
Laisse-moi déposer ce trésor de l'avare
Et partageons, veux-tu, ma douleur par moitié.*

● **La troisième livraison du cahier des poètes et l'enquête de Francis Carco, «*nos influences*»**

Après deux poèmes de Fernand Gregh, place à une enquête diligentée par Francis Carco : un questionnaire a été envoyé à trente des plus intéressants écrivains ou poètes de leur génération. Seize ont répondu. On leur demandait quelles lectures les avaient le plus influencés, et, par surcroît, de citer leurs préférences parmi les volumes publiés depuis dix ans, question ambiguë car ils pouvaient très bien avoir été influencés par des auteurs plus anciens, et cela les obligeait à dresser une sorte de hiérarchie parmi leurs contemporains. De plus ce genre d'enquête, récurrente et séduisante pour les lecteurs, pouvait donner lieu à des redites, ce qui justifie la brièveté de certaines réponses.²⁰⁰ Il ressort en tout cas de l'ensemble que les écrivains interrogés sont discrets quant aux «*influences*», certains parlent alors d'une «*confession*» gênante - sans doute «*indépendants*» se défendent-ils d'avoir été influencés -, et plus prolixes lorsqu'il faut donner quelques titres récents. Plébiscités sont pour la poésie Henry Bataille et son «*Beau voyage*», Francis Jammes et son œuvre, Paul Claudel²⁰¹ et les «*Grandes Odes*», pour le roman André Gide²⁰², avec «*La Porte étroite*», Anatole France²⁰³ et

²⁰⁰ Les plus célèbres de ces enquêtes sont celles auxquelles se livre, sous le pseudonyme d'Agathon, Henri Massis (1886-1970), journaliste et critique, déplorant le déclin de la culture classique: «Les jeunes gens d'aujourd'hui». (L.Dubéon, «Henri Massis ou la génération de l'absolu», *L'Eclair*, 13 juin 1923).

²⁰¹ Paul Claudel (1868-1955): sa vie d'écrivain et d'ambassadeur fut marquée par sa conversion (Notre-Dame de Paris, 1886). Son œuvre, influencée par la lecture de Rimbaud, ne pouvait être connue par Charles Calais et ses amis que sous sa forme poétique (*Les Cinq Grandes Odes*, 1908, où il inaugure la formule du verset) et dramatique (*Tête d'Or*, 1889, *Partage de Midi*, 1906, *L'Otage*, 1911, *L'Annonce faite à Marie*, 1912). (Henri Guillemin, dans *Comœdia*, 18 janvier 1962. François Angelier, *Claudiel ou la conversion sauvage*, Paris, éd. Salvator, 1998).

²⁰² André Gide (1869-1951), issu de la grande bourgeoisie protestante, connaît une jeunesse tourmentée qui peut à certains égards s'apparenter à celle de Charles Calais. Poète, avec les *Nourritures terrestres* (1897), essayiste, il fonde avec ses amis la *Nouvelle Revue Française* (*N.R.F.*), qui s'associera avec les Editions Gallimard en 1911. Sa carrière de romancier, commencée avec *La Porte étroite* (1909), prouve son désir d'honnêteté intellectuelle et morale. (Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur, t.1, 1869-1911*, Paris, Fayard, 1998).

«*Les Dieux ont soif*», Colette Willy et sa «*Vagabonde*». Bien qu'on ne le leur demande pas plusieurs des écrivains interrogés donnent leur avis sur les auteurs féminins, ce qui répond sans doute au numéro précédent qu'ils ont peut-être consulté. Sévère, Jean-Marc Bernard : «*Quant aux femmes auteurs, il n'y en a vraiment que deux qui aient quelque chose à dire et qui sachent le dire: la comtesse de Noailles (Les éblouissements) et madame Colette Willy (La vagabonde).*»

Féministe, bien qu'il s'en défende, André Gandillac²⁰⁴ : pour lui le romancier révélé de ces dix dernières années est Gérard d'Houville: «*L'Inconstante est un chef d'œuvre.*»²⁰⁵ Il hésite car Colette Willy²⁰⁶ est connue depuis plus de dix ans. Le poète? Madame de Noailles. Henri Martineau²⁰⁷ le rejoint dans cette opinion. Seul Jean-Marc Bernard, le méridional, mentionne l'importance de Frédéric Mistral et de son oeuvre.

On aimerait que les mêmes questions aient été posées à nos poètes niçois, et connaître leurs réponses. Mais le *Cahier des Poètes*, après des oeuvres inédites de Roger Frêne, Edouard Gazanion, Tristan Derème, Henri Martineau, Tancrede de Visan,²⁰⁸ continue la publication de «*Quelques poèmes*», un extrait de «*Guignol*», le drame burlesque de Charles Calais, qui a derrière lui une oeuvre dramatique de qualité, des poèmes de Louis Géry, de Jean Savoye et de Victor Rocca, plus loin de Louis Capatti, entré alors dans la petite équipe des poètes niçois, le tout de facture plus classique que fantaisiste. «*Le foudroyé*», poème de Victor

²⁰³ Anatole France (1844-1924): Au moment où se fait l'enquête des *Cahiers des Poètes*, Anatole France, écrivain notable et engagé, fondateur avec d'autres de la Ligue des Droits de l'Homme, académicien, mêlé par son amie Madame Arman de Caillavet à la vie des salons parisiens, ne rentre plus dans la catégorie des jeunes écrivains. Mais son roman *Les Dieux ont soif*, publié en 1912, rend sa pensée et ses positions très actuelles. (Marie-Claire Bancquart, *Anatole France* (en collaboration avec Bernard Leconte), Paris, Julliard, 1994, 270 p.)

²⁰⁴ André de Gandillac (Patronnier de Gandillac), né en 1880, homme de lettres et critique, écrivit dans la revue *La Plume* et publia «*Adolphe Martin et Mademoiselle de Maylan*» aux Editions de la Phalange, Paris, 1909, un «*roman fantaisiste*», ce qui explique le choix que Francis Carco fit de lui pour le questionnaire du *Cahier des Poètes*. (père du philosophe Maurice de Gandillac, 1906-2006)

²⁰⁵ Gérard d'Houville (1875-1963), fille de José-Maria de Hérédia, use comme pseudonyme du nom de jeune fille de sa grand-mère paternelle. Elle put travailler à la Bibliothèque de l'Arsenal dont son père était le directeur et connaître le monde des lettres dans le salon de ses parents. Sa vie sentimentale agitée (épouse de Henri de Régnier, elle eut de nombreux amants, dont Pierre Louys et Gabriele d'Annunzio), elle publia de nombreux poèmes dans la *Revue des Deux Mondes*, et des romans, dont «*L'Inconstante*» en 1903.

²⁰⁶ La romancière Colette (1873-1954) est alors connue sous le pseudonyme de son premier mari, Willy (Henri Gauthier-Villars) qu'elle a épousé en 1893, et dont elle divorce en 1906, menant alors une carrière d'actrice de music-hall et des liaisons scandaleuses, jusqu'en 1912. Mais la publication sous son nom de *La Vagabonde*, en 1910 (Ses romans précédents ont affiché une collaboration factice avec son mari) fait d'elle un écrivain à part entière avant son mariage avec Henri de Jouvenel. (Alphonse Siché, *Dans La Mêlée Littéraire (1900-1930) Souvenirs et Correspondance*. (S.F.E.L.T., Bibliothèque du Hérisson, Galerie d'histoire littéraire, 1935, in-12, broché, index des noms cités).

²⁰⁷ Henri Martineau (1882-1958), médecin, se passionne pour la littérature, remporte le concours de poésie de la revue *La Plume* en 1904, soutient une thèse sur le roman scientifique d'Emile Zola en 1907. A partir de 1909 *Le Divan*, qu'il a fondé avec Marsan, publie des poètes fantaisistes, Paul-Jean Toulet, Tristan Drème, Francis Carco, etc. A partir de 1912 il commence à se passionner pour la personnalité et l'oeuvre de Stendhal à laquelle il consacra une partie de sa vie littéraire. Devenu éditeur, il publiera après la guerre six cahiers consacrés aux poètes morts pour la France. (Martineau Henri . P.-J. Toulet, "collaborateur" de Willy. Paris, *Le Divan*, 1957.)

²⁰⁸ Tancrede de Visan, Vincent Biétrix de son nom véritable (1878-1945), jeune Lyonnais, fait à Paris des études de lettres qui le conduisent à l'écriture et au journalisme, collaborant au *Mercure de France*, à la *Revue du temps présent*, à *Vers et Prose*. Le «*Guignol lyonnais*» publié en 1910 dans un cadre régionaliste a peut-être donné à Charles Calais l'idée de rechercher l'inspiration dans ce sujet.

Rocca²⁰⁹, fait soudain vivre une réaliste scène montagnarde, de l'arrière-pays niçois, là où se déroulent souvent des orages effrayants :

*Un éclair, un grand bruit. Et le robuste pâtre
Comme un quartier de roc est tombé foudroyé.
Sa mule est morte aussi; sur le gazon mouillé,
Stupides de terreur, nous l'avons vu s'abattre.*

*Les griffons au poil dur ont cessé de s'ébattre;
Ils hurlent maintenant, sur leurs jarrets ployés;
Dans le grand parc, là-bas, les moutons, effrayés,
S'agitent près des boucs têtus qui vont se battre.*

*Et l'Alpe gardera le berger provençal
Dans sa terre brutale; et les troupeaux paisibles
Sans lui retourneront au village natal.*

*Dévallez, ô brebis, des sommets impassibles;
C'est le retour; votre toison, houleuse mer,
Des doigts la fileront tristement cet hiver...*

René Ligeron poursuit sa réflexion sur l'art contemporain: quelle est la bonne stratégie pour s'enrichir en vendant des tableaux au moment où l'art devient, plus que la littérature et la poésie, marchandise? En se servant, sans le nommer, de l'exemple du Douanier Rousseau, et d'autres peintres amateurs ou maudits dont les œuvres habilement exploitées deviennent des succès commerciaux, en réfléchissant sur l'embarras que suscitent les nouveaux courants de la peinture avec les «*Demoiselles d'Avignon*» et le cubisme, il pose la question du snobisme des critiques d'art, ce que nous appellerions le «*parisianisme*» dont le *Cahier des Poètes*, avec ses trois premiers numéros qui donnent si peu de pages à la poésie locale, est un exemple frappant. Cependant la chronique de la poésie, de Victor Rocca donne une demie colonne à Jean de Peretti della Rocca²¹⁰ et à son recueil «*Par les chemins*».

Charles Calais, dans sa rubrique «*Littérature*», analyse le récent essai sur «*La mort*», «*oeuvre de vulgarisation philosophique*», dit le jeune critique, de Maurice Maeterlinck²¹¹. Il est bien normal que Charles s'intéresse particulièrement à cet écrivain notoire, installé temporairement à Nice villa des Abeilles aux Baumettes, et auquel nos jeunes poètes ont déjà avec humilité remis un exemplaire de leurs œuvres. Mais le thème tient sans doute particulièrement à Charles Calais, qui nous laisse ainsi déduire ce que sont ses propres

²⁰⁹ Victor Rocca, «*Le foudroyé*», *Cahier des Poètes*, N°3, p.146.

²¹⁰ Jean de Peretti della Rocca (1855-1932), journaliste corse installé à Nice, dirigea à Nice avec son épouse Nicette le journal littéraire et mondain *Nice-Littéraire* entre 1895 et 1914. Le poème «*La chaîne*» que cite Victor Rocca dans sa chronique montre la force des sentiments qui lient le poète et Nicette. *Cahier des Poètes*, N° 3, p.155.(Suzanne Cervera, «*Jean de Peretti della Rocca, 1855-1932, Journalisme et poésie à la Belle Epoque*», Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2005)

²¹¹ Maurice Maeterlinck (1862-1949) autorité reconnue de la littérature, poète symboliste, dramaturge, philosophe parfois, vient d'écrire *L'Oiseau bleu* (1908). A l'occasion de la création de cette féerie, il rencontre une jeune actrice niçoise, Renée Dahon, et vient vivre à Nice une partie de l'année, à la Villa des Abeilles, aux Baumettes. En 1911 il reçoit le Prix Nobel de Littérature. Tout en ne se montrant favorable à aucune croyance, il envisage avec philosophie et rigueur le problème de la vie et de l'au-delà. Charles Calais, Rubrique Littérature, *Cahier des Poètes*, N° 3, p.157. Voir p.10. (Paul Gorceix, *Maeterlinck, l'arpenteur de l'invisible*, Le Cri / A.R.L.L.F., Bruxelles, 2005)

influences et inquiétudes, et sa réflexion sur un au-delà mystérieux : «*Le philosophe se double d'un poète. Et si sa logique déductive et son habileté à se mouvoir dans l'abstraction me rappellent Pascal, la hardiesse des hypothèses de son imagination intuitive me font songer à Flammarion.*²¹²»

• Juillet 1913, le quatrième *cahier des poètes* Paul Fort, prince des poètes

Le sommaire de ce quatrième cahier donne peu de place à nos poètes locaux, tout consacré qu'il est à la personnalité, à l'œuvre, au cadre de vie et d'inspiration de celui qui a su mettre à la portée de tous une poésie plus populaire et moins hermétique que les vers des Symbolistes. Henri Clouard²¹³ dans ses «*Souvenirs*» met l'accent sur ce qui est le plus important, l'instinct lyrique exubérant de Paul Fort, barde national qu'inspirent la nature et les paysages de l'Ile-de-France : «*Votre personne véritable, Paul Fort, elle attendait l'aurore là-bas, à l'orée des bois d'Halatte ou sous le vert dôme de Mortefontaine... Mais je vous retrouve chaque soir dans ma bibliothèque, où il n'y a que vous qui me parliez quand Nerval²¹⁴ ne parle plus.*»

Le chœur de louanges de l'enquête réalisée pour le compte de la revue n'empêche pas une contestation, discrète, parfois crispée.

Ainsi la critique grincheuse de Georges Maurevert sur «*Son Altesse Balladissime, élevé sur le plateau par quelques douzaines de votes de brasserie, pour la plupart admirablement inconnus, m'apparaît, sans plus, comme un gentil rêveur, - auquel je me permets, tout de même, de préférer Henri de Régnier²¹⁵, Stuart Merrill²¹⁶, ou voire même, phautre! L'étonnant Henri Tailhade qu'on oublie vraiment trop!...*»²¹⁷

Le titre de «*Prince des Poètes*» en effet n'avait rien d'officiel. Attribué de 1898 à 1912 à Léon Dierx²¹⁸, charmant poète parnassien, après Leconte de Lisle, Verlaine et Mallarmé, il le fut à Paul Fort: ses mémoires racontent effectivement que le vote eut lieu à la *Closerie des Lilas*, à Montparnasse, sur l'initiative de *Comoedia*, de *Gil Blas*, de la *Phalange*, et du *Figaro*.

²¹² Camille Flammarion (1842-1925), astronome, frère de l'éditeur Flammarion, fondateur de l'observatoire de Juvisy, popularisa l'astronomie. Son livre «*La pluralité des mondes habités*» (1860) développa le goût du spiritisme, à Paris comme à Nice où il passa souvent la saison d'hiver. (Camille Flammarion, 1890, «*Astronomie Populaire*», Paris, Marpon et Flammarion, 650 p.)

²¹³ Henri Clouard (1889-1974), journaliste et historien des idées, influencé par Charles Maurras, collabora à de nombreuses revues, dont la *Phalange*, et la *Revue critique des Idées et des livres* (10 février 1913, «*Un Renouveau de Fantaisie chez les Poètes*»)

²¹⁴ Gérard de Nerval (1808-1855), très jeune tenté par l'ésotérisme et le rêve, fasciné par certains mythes germaniques, érudit et raffiné il devait après s'être donné la mort influencer Baudelaire et Mallarmé. (Michel Decaudin, *La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914*, Privat, 1960 ; thèse soutenue à la Sorbonne en 1958, sous la direction de Pierre Moreau, rééditée en 1981 chez Slatkine).

²¹⁵ Henri de Régnier (1864-1936), poète classique, romancier, influencé par le Parnasse et le Symbolisme, est l'un des précurseurs du vers libre.

²¹⁶ Stuart Merrill (1863-1915): Ses études en France l'initient à la poésie parnassienne. Comme les Symbolistes il chercha des références musicales, et fit passer dans sa poésie un message humain et universel. (Marjorie Louise Henry, «*La contribution d'un Américain au Symbolisme français, Stuart Merrill*» Champion, Paris, 1927.)

²¹⁷ *Cahier des Poètes* N°4, p.197. Parisien, d'un milieu aisé, Georges Maurevert (1869-1964), pseudonyme romanesque de Georges Leménager, fit une carrière de journaliste et de dramaturge tout en tissant un réseau de connaissances dont une amitié avec Laurent Tailhade. Au début du siècle il s'installa sur la Côte d'Azur et écrivit dans la presse locale.

²¹⁸ Léon Dierx (1838-1912), fonctionnaire originaire de la Réunion, se rallia aux poètes parnassiens.

C'était donc un événement plus médiatique qu'officiel, et cela montrait bien déjà comment pouvait se bâtir une principauté fut-elle d'opérette. Le poète prit cet honneur avec bonhomie et humilité, commente M. Legrand-Chabrier²¹⁹. «*Sensiblement il porte sans ridicule le titre de Prince, dont les précédents poètes qu'on en avait affublés ne se vantaient guère, dans leur modestie effarée, de la réclame et de l'américanisme que le mot déchaîne en style et mœurs de magazine. Il le porte en beau trouvère, il le porte en prince-né.*»

Né en 1872 d'un minotier champenois aisé, Paul Fort avait fait ses études à Paris au lycée Louis-le-Grand en vue de préparer Saint Cyr, mais lié amitié avec Pierre Louÿs²²⁰ et André Gide, alors à l'Ecole alsacienne; ses amis l'avaient tiré vers leur vocation littéraire. Il fonda le Théâtre d'Art en 1890, rivalisant avec les scènes établies dans un but de rénovation dramatique. Il préféra ensuite s'adonner à sa mission de poète ouvert sur la vie et comme le remarque Alexandre Mercereau²²¹ dans son préambule, sur l'universel. Le *Mercure de France* publia ses premiers vers et une analyse d'André Beaunier sur la poésie nouvelle dans laquelle il occupait une place originale : «*C'est un homme très extraordinaire que Paul Fort. Il ne fait partie d'aucune école; il ne se prête à aucune classification. Il frappe d'abord par sa désinvolture, sa spontanéité, le sans-gêne singulier de sa manière, une sorte d'excessive abondance. Quand on se demande à qui l'apparenter, on lui trouve de la ressemblance avec le Dieu Pan, qui n'est pas mort, bien que le bruit en ait couru...*»²²²

En 1905 il participa à la naissance et à l'animation de la revue *Vers et Prose*. Ses *Ballades françaises*, plus de quarante volumes dans l'édition définitive (1922-1951), vers, assonance ou prose rimée, charmantes et légères, pouvaient sembler faciles aux tenants d'une versification plus laborieuse. Le *Cahier des Poètes*, par la voix d'Alexandre Mercereau, d'Henri Clouard, de Francis Carco, nous livre suffisamment de détails pour que nous puissions nous représenter le personnage, silhouette par surcroît précisée par la lithographie d'Ignacio Zuloaga²²³ et la caricature de Per Krohg²²⁴. Mince, rêveur, de noir vêtu, les cheveux

²¹⁹ Legrand-Chabrier (*Cahier des Poètes*, N°4, p.194) journaliste au *Gaulois*, critique de théâtre, reste connu comme historien du café-concert.

²²⁰ Pierre Louÿs (1870-1925) se lie au cours de ses études à l'Ecole alsacienne, à André Gide, au mouvement parnassien et à la famille de José Maria de Hérédia (dont il épouse l'une des filles tout en étant l'amant de l'autre). Fondant la revue poétique *La Conque*, il écrit des vers érotiques ou mystificateurs («*Les Chansons de Bilitis*»), des romans («*La femme et le pantin*», 1898), des articles et des poèmes, et reste l'un des acteurs fondamentaux de la vie littéraire du début du siècle. (Jean-Paul Goujon, «Pierre Louÿs», Fayard, 2002, 880 p.)

²²¹ Alexandre Mercereau (de la Chaume, 1884-1945) participe entre 1907 et 1908 à l'expérience de l'Abbaye de Créteil (une sorte de phalanstère où de jeunes écrivains devaient vivre et produire leurs écrits en commun, avec Georges Duhamel (qui l'a évoquée dans la «*Chronique des Pasquier*») et Charles Vildrac qu'il jugera avec sévérité («*L'Abbaye et le Bolchevisme culturel*», 1920). Créatif et brouillon, il participe à la revue spirite «*La Vie mystérieuse*» lancée en 1909 par Gabriel Delanne (Voir plus haut). Devenu en 1911 l'agent du sculpteur Julio Gonzalez, fréquentant aux côtés de Paul Fort la Closerie des Lilas, il mène de front l'organisation de manifestations artistiques (expositions de peintures cubistes) et des activités littéraires. (Jean Weisberger, «*Les avant-gardes littéraires au XXème siècle*», Université libre de Bruxelles, 1984, Literary Collections, Centre d'études des avant-gardes littéraires, 1216 p., Michel Decaudin, «*La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914*», Privat, 1960 ; thèse soutenue à la Sorbonne en 1958, sous la direction de Pierre Moreau, rééditée en 1981 chez Slatkine).

²²² André Beaunier, «La poésie nouvelle, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Viéllé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Stuart Merrill, Francis Jammes, Paul Fort, Max Elskamp, etc...» *Le Mercure de France*, 1902. 380 p.

²²³ Ignacio Zuloaga (1870-1945), formé dans l'atelier de son père damasquiner et graveur, puis en France, à Madrid et en Italie, il se partage entre Paris, et Pedraza. (Enrique Lafuente Ferrari, *La vida y el arte de Ignacio Zuloaga*, Planeta, 1990.)

au vent, la noire moustache en bataille, c'est un trouvère de légende perdu au XXème siècle, animant d'ardentes réunions par des fusées de lyrisme. La plupart des personnalités interrogées s'accordent à reconnaître le don poétique de Paul Fort, «*art panique*», «*enthousiasme lyrique*», «*abondant et libre génie*», «*voix candide qui s'accorde au sentiment populaire*», etc...

Certaines réponses sont brèves, quoique enthousiastes, sans doute par manque de temps, lassitude du côté répétitif de ces enquêtes que la presse multipliait déjà, condescendance aussi de personnalités déjà reconnues et plus jeunes envers quelqu'un officialisé et figé comme doyen de la corporation des poètes, Guillaume Apollinaire, Georges Duhamel²²⁵, Emile Faguet,²²⁶ la comtesse de Noailles, Henri de Régnier, par exemple sont brefs dans leur analyse, ou simplement d'un laconisme éloquent, tel Marinetti : «*Un grand hurrah lyrique et futuriste en son honneur!*»²²⁷

D'autres, plus longues, plus argumentées, échappent au superficiel et sont assez révélatrices. Jean-Marc Bernard, l'ami de Francis Carco se montre, comme Georges Maurevert, assez sévère accusant Paul Fort de facilité : «*Malheureusement l'œuvre de Paul Fort est vaste: la qualité ne répond pas toujours à cette abondance généreuse... Sa nature toute spontanée, il ne peut la réduire ni la maîtriser par le travail.*»

Enfin un dernier commentaire nous laisse à penser que les rivalités d'écoles et de cénacles entre les deux rives de la Seine, le *Lapin Agile* et la *Closerie des Lilas* recouvraient des non-dits politiques, probablement aigre relent d'affaire Dreyfus, mais aussi des appartenances littéraires opposées, entre les gens établis et les tenants énervés d'un idéal esthétique nouveau; Paul Fort ayant revendiqué sa dette vis-à-vis de Jean Moréas²²⁸, Jean-Marc Bernard commente:

«*Noble aveu qui l'honore, mais qui dut bien scandaliser les métèques et les Juifs de la Closerie des Lilas! Ces barbares, que les seules formes éblouissent, n'admirent chez Paul Fort que sa façon d'aligner les vers comme de la prose. Cette nouveauté suffit à leur faire prendre pour un des leurs ce classique qui suit tranquillement, en musant un peu, les vieux chemins sur lesquels tous les grands poètes ont marché.*»

²²⁴ Per Larson Krohg (1889-1965), artiste norvégien élève de Matisse à Paris entre 1907 et 1909, professeur à l'Académie des Arts d'Oslo, est une figure majeure de la renaissance de l'art mural à partir de 1920. «*Per Krohg*», Paris, Galerie Rambert. 1986. 46 pages. Catalogue of an exposition at the Galerie Rambert in 1986. Introduction by Jeanine Warnod.

²²⁵ Georges Duhamel (1884-1947): Malgré une jeunesse perturbée par les désordres paternels, tout en poursuivant des études de médecine, il s'adonne aux lettres et fonde avec son futur beau-frère Charles Vildrac le groupe de l'Abbaye de Créteil. Il épouse l'actrice Blanche Albane avec laquelle pendant la guerre de 1914-1918, médecin volontaire, il entretient une correspondance suivie de l'écriture de romans dont «*Civilisation*» qui reçoit le Prix Goncourt en 1918. S'adonnant à l'étude musicale et à de nombreuses activités autour de sa spécificité littéraire et de sa défense de la langue, il est en 1936 directeur du *Mercure de France* et se refuse à la collaboration. (Pierre-Henri Simon, «*Georges Duhamel ou le bourgeois sauvé*», Collection Artistes et écrivains, Editions du Temps présent, 1947, 205 p.)

²²⁶ Emile Faguet (1847-1916) cumule une carrière universitaire riche qui se termine avec la nomination à la Sorbonne à la chaire de poésie française, la publication de nombreux ouvrages de critique littéraire, de pédagogie, de politique, et la participation à partir de 1896 à de nombreux journaux et revues (*Comoedia*). (Christophe Charle, «*Dictionnaire biographique des Universitaires aux XIXème et XXème siècles*», Vol.I, La faculté des Lettres de Paris, 1809-1908)

²²⁷ Marinetti, *Cahier des Poètes*, N°4, p.190.

²²⁸ Jean Moréas (autrement dit Ioannis Papadiamantopoulos, 1856-1910), fils de magistrat, se fixa en France à partir de 1880 et y fit paraître ses premiers recueils poétiques, se considéra comme symboliste. Par son recueil «*Stances*» il milita finalement pour une poésie plus pure, proche du génie gréco-latin (Robert A. Jouanny, «*Moréas, écrivain grec*», Lettres modernes Minard, Athènes, 1951.)

Manuscrits Louis Capatti, Archives municipales de Nice.

Pierre Mac Orlan²²⁹, chargé lui aussi de donner son avis sur le princier poète qu'il ne connaît pas personnellement, se tire du piège d'un fade stéréotype par le fantastique d'un petit conte: il incarne la «*Guerre des Deux Rives*» de la Seine dans deux personnages, un adolescent, un homme âgé, symbolisant bien la succession dans le temps de ces lieux à la mode. Ce titre évoque le «*Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans*»²³⁰, de Paul Fort, et anticipe sur «*Le Promeneur des Deux Rives*», carnet de promenades sentimentales et poétiques qui sera publié après la mort de Guillaume Apollinaire.

Il semble assez surprenant d'avoir des réponses de deux poètes danois, Sophus Claussen²³¹ et Christian Rimestad²³², qui tous deux s'accordent à louer l'ouverture à l'humain et au monde de la poésie de Paul Fort, interventions qui montrent l'attraction du microcosme parisien sur les jeunes Européens d'alors.

• Le cinquième cahier des poètes, consacre a Charles Calais. Août 1914 : un poète méconnu, des amis fideles

Si le préambule du cinquième volume du *Cahier des Poètes* reflète les mêmes contraintes que les précédents, le Comité de rédaction s'est modifié. Le nom de Charles, mort en février, a disparu, et sa sœur, Caroline Calais, se chargera de réceptionner la correspondance qui lui était destinée. François Bonjean renonce à son pseudonyme de Jean Savoye et apparaît sous son nom véritable, acte de confiance en lui et prise de conscience de sa personnalité d'écrivain. Louis Cappatti donne une adresse parisienne où il poursuit ses études de droit. Il a rencontré Charles en 1912, au «*cénacle*», où, comme tant d'autres, il a «*éprouvé une immense pitié devant cette face blême et ravagée, cette tête douloureuse et barbue de Christ aux longs cheveux noirs et frisés*», souvent retenu devant un pas de porte par les confidences émouvantes et parfois contradictoires du jeune poète. Louis Gély l'un des jeunes postiers de la bande a quitté Nice et nommé à Montbrizon dans la Loire s'est rapproché de sa famille.

Le sommaire de la revue révèle qu'elle sera entièrement consacrée à Charles Calais, soit sous forme de notices rédigées par ses amis, soit par de larges extraits de ses oeuvres, poèmes et théâtre. François Bonjean semble avoir intimement compris la personnalité et l'œuvre de Charles. Il note d'abord l'erreur de son ami de ne pas avoir publié davantage, une forme d'impuissance et de timidité qui évoque le bon paysan dépassé, après avoir soigné amoureuxment ses arbres, par l'abondance d'une récolte qu'il ne sait pas vendre. Pour le jeune homme la poésie n'était pas marchandise. Il avait pourtant préparé deux recueils de

²²⁹ Pierre Mac Orlan (Pierre Dumarchey, 1882-1970), après une jeunesse bohème difficile en partie autour de Montmartre, à la remorque de Frédéric Gérard du *Lapin Agile*, réformé, vivant de petits boulots comme celui de typographe, écrivit dans des revues poétiques (*Le Beffroi*, *Le Rire*), utilisa le genre burlesque et même l'érotisme et se lança dans le genre romanesque. (Bernard Baritaud, «*Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps*», Droz, 1992, 365 p.)

²³⁰ Paul Fort, «*Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans*», Société du *Mercur de France*, 1902, 212 p.

²³¹ Sophus Claussen (1865-1931) poète symboliste de langue danoise, vint en France en 1892 et réussit à contacter Paul Verlaine. Les impressions de son séjour parisien sont relatées dans un roman autobiographique. Ses œuvres poétiques furent popularisées en France et traduites par son gendre Guy-Charles Cros (1879-1956) («*L'Ami du Lettré*», Année littéraire et artistique, 1929, Editions de France, p.138-141)

²³² Christian Rimestad (1878-1943), chroniqueur littéraire du *Politiken* de Copenhague, publia en France un recueil de poésies, des critiques, et se fit connaître comme traducteur d'œuvres françaises. («*Les Caves du Vatican*», les œuvres de J.J.Rousseau, entre autres). (Chroniques de la *N.R.F.* N° 46, octobre 1912.)

poèmes, les « *Poèmes du cœur gaspillé* », et les « *Poèmes ensoleillés* », dont pour le moment les manuscrits ont disparu, mais dont subsiste la version dactylographiée par Caroline Calais du vivant de Charles. Nous y ferons éventuellement référence.

Un article de l'«*Idée latine*» livre le commentaire de Jean Wallis : «*Au lieu de mésuser de sa vie, de gâcher l'étoffe de ses jours, de s'épuiser en mille aventures spirituelles, Calais eût peut-être dû se plier aux exigences administratives nécessaires à une publication*». Le caractère entier du jeune homme, son désintéressement absolu lié à sa hauteur d'âme et à son modeste salaire d'employé de l'état, l'affaiblissement de sa combativité dû à sa maladie et à son fonds de résignation religieuse rendent parfaitement crédible son attitude, dans un contexte social où la poésie était le luxe d'une minorité, et où elle n'était pas censée nourrir son homme. Francis Carco lutta pour acquérir le droit d'en subsister.

Charles avait-il vraiment l'intention de livrer ce reflet de lui-même à des lecteurs indifférents? Il se cache pudiquement derrière dérision et autocritique dans «*Prélude*»²³³ :

*Accourez! Je suis le chanteur fantasque!
Tremblez ou riez! Je m'en vais chanter
Un hymne qui n'est ni bulgare ni basque
Qui jamais ne fit ni pleurer ni sauter.*

*C'est une musique étrange et barbare
Dont l'air ne se put jamais copier,
Un accord hurlant, farouche et bizarre
D'un chat fou dansant le long d'un clavier.*

*N'attendez de moi ni roulades ni trilles:
Mon larynx est faux, ma guitare aussi
Puisque j'ai lâché cordes et chevilles
Et de l'accorder je n'ai point souci.*

*Accourez ouïr ma chanson sans rimes
Les mots sont cruels autant que les sons,
C'est le grincement pervers que les limes
Grincen en mordant le fer des prisons.*

François Bonjean rappelle les grands traits de la jeunesse et de la vie de son ami et son besoin d'expression poétique, sa vocation irréprouvable.

*Non, ce n'est point l'orgueil, ce n'est point la manie
Qui m'aveugle à ce point, c'est un besoin du cœur
Car dans la poésie est posé mon bonheur :
Puisse-t-il à défaut remplacer le génie²³⁴.*

François Bonjean recense les différentes publications du trop modeste Charles. Ce fut la «*Ballade pour un écu*» envoyée au journal *Mon Dimanche, revue populaire illustrée*, et publiée le 28 janvier 1906, aux accents caustiques d'un Villon moderne :

A M. Eloi ROCHETTE.

²³³ Charles Calais, «*Prélude*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.255.

²³⁴ Charles Calais, «*Besoin de rimer*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.234.

*Triste et seul!... Je m'ennuie!... Hélas si j'étais roi,
Tous les plaisirs chez moi fondraient en avalanche,
Mais que faire en son gîte? Et je baille ma foi!
Sinon comme une carpe, au moins comme une tanche.
... Aujourd'hui samedi?... Que ferai-je demain?
Repos dominical je veux qu'on te retranche,
Car chaque samedi c'est le même refrain:
« Comment pourrai-je bien occuper mon dimanche? »*

*Pas un écu! Pas un!... Monsieur Rochette Eloi
Qu'une fois ton Pactole en ma bourse s'épanche!
Dis une fois, bon saint Eloi! Dis que c'est moi
Qui la dois recevoir, la thune ronde et blanche!
Vois ma bourse à l'envers! Elle est vide ! Elle a faim!
Si tu pouvais un peu m'abriter dans ta manche,
Je serais plus voisin des écus de ta main
Et je saurais comment l'occuper, mon dimanche.*

*Et bien! Rimons ! Rondeau, sonnet, n'importe quoi!
Mon vers impatient veut prendre sa revanche
Et vaincre en un seul jour, dans son premier tournoi,
Tous les rimeurs français, des Alpes à la Manche.
Mais! Pourrais-je arriver jusqu'au dernier quatrain?
Au secours!... Quoi tu ris, les deux poings sur la hanche?
Il me manque une rime, et mon effort est vain...
- Tant pis! J'aurai toujours occupé mon dimanche.*

ENVOI

*Muse! Daigne inspirer ce poète du gain.
Afin que vers mes vers leur balance se penche
Et qu'à tous mes rivaux je dise avec dédain
«Messieurs! Bien mieux que vous j'occupe «Mon Dimanche»²³⁵.*

L'éditeur poète Alphonse Siché fait place dans son anthologie de 1912, «*Les plus jolis vers de l'année*», à un poème de Charles²³⁶. La plaquette «*Quelques poèmes*», publiée avec ses amis aux Editions de Clinchamps en 1912, offerte à Laurent Tailhade et à Maurice Maeterlinck, lui permet de se faire connaître, modeste voix dans un buisson touffu de jeunes chantres. La revue toulonnaise de Léon Vérane, *Les Facettes*, publie dans son troisième cahier, en février 1913, «*Le village, croquis*».

²³⁵ Charles Calais, «Ballade pour un écu», *Cahier des Poètes*, N°5, p. 277. En tête du *Courrier des Lecteurs*, le directeur publiait cette note encourageante:

«*Lisez-nous ça! Et dites-nous si cette ballade ne supporte pas la comparaison avec celles de Banville et de Rostand! En renvoyant à l'auteur, avec nos chaudes félicitations, les cinq francs qu'il a si bien gagnés, nous le sommons de nous faire d'autres envois.*»

²³⁶ Alphonse Siché (1876-1964), écrivain et critique français, «*Les plus jolis vers de l'année, 1912*», Louis Michaud éditeur, Paris, 148 p. (J. Weisberger, «*Les avant-gardes littéraires au XXème siècle*», 1986)

«Il a aimé la vie... Au moment où il médite le songe douloureux de la beauté, la maladie apparaît et il s'effare de se sentir malade, avec autour de lui tant de solitude.»²³⁷

Conscient de son état, «avec dédain il parle de l'abandon qu'il fera un jour prochain de ses guenilles».

« Je sais, bon médecin, tout en moi se détraque,
Reins, bile, rate, nerfs, cœur, poumons, estomac.»

Epuisé par le labeur et la maladie, « c'est avec angoisse qu'il sent diminuer la faculté de s'enthousiasmer, d'espérer, d'aimer et de souffrir.»²³⁸ Saisi d'atroces douleurs, peut-être de coliques néphrétiques consécutives à une tuberculose localisée au niveau des reins ou des hanches, un mal de Pott, (Il se plaint souvent de sa jambe qui traîne et semble fasciné par les personnages de boiteux) dans une nuit carnavalesque de février, hâtivement soigné, consciencieux à l'extrême, il reprend son travail tout de même mais on doit le ramener chez lui. Trop faible pour résister, il meurt dans la nuit du 9 février. *Paris - Journal* publie le 16 février 1914, ironie du destin, «*La maison qui sent le bonheur*», une maison sans porte d'où le jeune homme se sent exclu et qui évoque le dernier champ de blé peint par Van Gogh en juillet 1890, une moisson brouillonne qui interdit tout passage²³⁹ :

*Cette maison sent le bonheur
Pourtant personne n'en approche;
C'est si rare qu'on en a peur,
Bah! Sifflons, nos mains dans les poches,
Et fuyons vers notre douleur.*

- *Quoi tu ne veux pas qu'on s'arrête?*
- *Il nous faut des palais. Passons.
Pour rêver à perdre la tête
Autant rêver d'or à foison.
Ce n'est pas plus cher; c'est moins bête.*

*Trop de fleurs caressent le mur,
Et les toits perdent leur corniche.
Je n'entrerai pas; car bien sûr,
C'est trop heureux pour être riche...
Et je n'aime pas le pain dur.*

- *Ecoute! On chante. Un diable emporte
L'amour, la femme et la chanson;
Jadis, ayant l'âme moins forte
J'ai fait le tour de la maison...*

.....
*La maison n'avait pas de porte.*²⁴⁰

²³⁷ Louis Capatti, *L'Eclairer du Soir*, 12 janvier 1936.

²³⁸ François J. Bonjean, «La vie et l'œuvre de Charles Calais», *Cahier des Poètes*, N°5, p.232.

²³⁹ Vincent Van Gogh (1853-1890), « Champ de blé aux corbeaux », 27 juillet 1890, 103 x 50, Musée Van Gogh, Amsterdam.

²⁴⁰ Charles Calais, «La maison qui sent le bonheur», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 280.

Ses amis rédigent une note qui paraît dans les journaux locaux et précipitent la publication de larges extraits de son œuvre dans un fascicule spécial du *Cahier des Poètes*. Les événements extérieurs et leurs destinées diverses justifieront cette hâte. «*La mort vient de le surprendre au moment où il méditait la publication de ses poèmes. C'est un vrai poète qui s'en va, en pleine possession de son art, si scrupuleux qu'il hésitait toujours à se produire, mais qui a laissé une œuvre sur laquelle ses amis sauront veiller. Le temps lui donnera cette gloire posthume qu'il pressentait avec une ironie amère, ces derniers temps.*»²⁴¹

Une association, «*Les Amis de Charles Calais*», se donne comme objectif de perpétuer sa mémoire, avec la participation d'hommes de lettres niçois et de fonctionnaires des Postes. Son nom est donné à une rue qui rejoint le boulevard de Cessole et la rue Sardou. Le 20 octobre 1936, en présence de Francis Carco et du ministre des P.T.T. Martin Malvy, dans un contexte national, celui de la victoire électorale du Front populaire, qui valorise particulièrement l'héroïsme d'un jeune employé mort en quelque sorte en service est inauguré, après une plaque commémorative posée le 10 avril 1932, un médaillon le représentant, au pied de la montée Eberlé vers le Château, lieu où il aimait particulièrement flâner, œuvre du sculpteur Ross Sanders²⁴². L'Association des «*Amis de Charles Calais*» se dissout alors, estimant ses objectifs atteints. Mais l'effigie de bronze qui pèse 17 kg est descellée le 12 novembre 1941, en vertu de la loi du 11 octobre 1941²⁴³. Elle sera remplacée en 1950 par un bas-relief dû au sculpteur toulonnais Victor Nicolas²⁴⁴, inauguré le 30 juin 1951 en présence du maire et des autorités.

François Bonjean, dont l'empathie vis-à-vis de son ami est manifeste et touchante, distingue dans cette œuvre, inachevée, promise, dans l'esprit de son auteur, à la relecture et à la variante, trois courants principaux. Charles Calais est d'abord un «*Fantaisiste*», multipliant les ballades et les rondeaux pleins d'espiègleries, échappant alors à la routine métrique de l'alexandrin, auquel il reste très attaché. Poète descriptif, il s'attache à rechercher la force intérieure des éléments ou des objets («*Vieux fauteuils*», «*Vieux bateaux*», «*Le rescapé*», «*Le boiteux*»), derrière leur apparence. Mais c'est surtout avec lyrisme qu'il dévoile son désarroi devant ce que sa vie précipitée lui prépare et qu'il pressent avec douleur, sans qu'il y consente. Perplexe devant le surgissement de son inspiration, il reste relativement conventionnel dans une expression qu'il confie généralement à un alexandrin très classique. Ainsi se meut-il avec aisance dans un théâtre que ses études ont nourri de modèles illustres, mais dont les thèmes, proches de ceux choisis par Paul Verola, ne seront plus exploitables dans le bouleversement de l'après-guerre.

• Un personnage fantasque

La brièveté de la vie de Charles Calais, les lacunes de la documentation nous rendent difficile la compréhension parfaite de sa personnalité; les souffrances physiques de la fin de

²⁴¹ «*Mort de Charles Calais*», *L'Eclaireur de Nice* et *le Phare du Littoral*, lundi 9 février 1914.

²⁴² Ross Sanders, artiste américain qui a vécu un temps dans le Haut-de-Cagnes, le Montmartre azuréen. (Roselyne Chomiki, «*Quand le Haut-de-Cagnes était le Montmartre ensoleillé*», *Nice-Matin*, 16 mai 2009)

²⁴³ Louis Capatti, «*Le souvenir de Charles Calais*», *L'Eclaireur du Soir*, 12 janvier 1936. *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, samedi 12 octobre 1946.

²⁴⁴ Victor Nicolas (1906-1979), sculpteur installé dans le Var, a contribué à l'érection de nombreux monuments dans le Midi, entre autres à Jean Aicard à Toulon en 1926, au Théâtre de Verdure à Nice («*La Tragédie*» et «*La Danse*») en 1947, et un bronze à Charles Calais en 1948. Il participa à l'illustration d'une édition de «*Douze poèmes*» de Léon Vêrane, Presse lithographique de l'École des Beaux Arts de Toulon, 1957. (Mireille Pinsseau, «*Les Peintres en Provence et sur la Côte d'Azur pendant la Seconde Guerre mondiale*», Editions La Thune, Marseille, 2004)

vie du jeune poète incitent à transformer tout commentaire en hagiographie. Ses contemporains et sa poésie nous aident pourtant à débrouiller la bizarrerie angoissée qui semble le caractériser et à éviter le cliché facile du poète maudit conduit à sa triste fin par un destin inexorable. Francis Carco qui introduit l'*Anthologie* du cinquième *Cahier*²⁴⁵ rappelle qu' « *en vrai poète, Charles Calais n'a jamais obéi qu'à son humeur* », ce que confirme un peu plus loin Louis Cappatti : « *Il était difficile à saisir, spirituel en diable, souvent contradictoire, jaillissant en boutades énormes pour vous échapper* ».

Une nuit, Louis Capatti le rencontra dans un bar où Carco chantait une romance sentimentale. « *Il y avait là, sur les bancs, de pauvres filles qui reprirent en chœur le refrain, des larmes perlèrent aux yeux de quelques-unes. J'observais Calais. Les physionomies bestiales qu'avaient brusquement illuminées une extase, provoquèrent en lui un rire démoniaque. Dans leur émotion de vague sentimentalité elles tendent vers une beauté ; me dit-il. Puis, se contredisant aussitôt il décréta : « Elles sont hideuses ! Il ne leur appartient pas de s'élever. » Quel écho pouvaient avoir la musique, la littérature dans les âmes les moins évoluées ? Il estimait le sens esthétique privilège d'une élite. Il m'entretint alors de je ne sais quel temple à élever sur la colline du Château, devant les toits de Nice, les olivaias, les pinèdes des coteaux, et le couronnement des Alpes. Les initiés seuls y auraient eu accès. Aux êtres inférieurs la totale stagnation. »*

Quelques années plus tard²⁴⁶, Louis Cappatti complète le portrait de ce vrai fantaisiste : « *A côté de l'intellectuel si complexe que j'ai tenté de pénétrer, il faut rappeler la figure bizarre dont ses contemporains conserveront le seul souvenir. Calais restera pour beaucoup ce léger, ce fantasque insouciant qui, un éternel cigare aux lèvres, se gaspillait dans une perpétuelle débauche de vie. Où ne le rencontrait-on pas ? Sur les monts calcinés ou au déclin des coteaux gracieux, sous les tonnelles discrètes des guinguettes ou dans les bars bruyants des matelots, vraiment il semblait flotter. Les développements sur tout et à tout propos n'avaient pas de fin.* »

« *Arlequin* », poème non répertorié, trace de lui un autoportrait saisissant de vie :

*Svelte et fort, mon profil anguleux se profile
Sur tous les murs des lieux mal famés de la ville
Pierrot est Jean qui pleure et je suis Jean qui rit.
Puis-je avoir le cœur tendre ayant autant d'esprit ?
J'aime vivre, et mon cœur compte autant de maîtresses
Que mon habit, dont je suis fier, compte de pièces.
Si je suis gueux, je porte avec art le haillon ;
Chacune qui m'aima mit son échantillon :
Là, ce triangle noir, le crêpe d'une veuve.
Je m'appelle Arlequin, vous en avez la preuve
Au chapeau désignant mon initiale A.
Et si je viens ce soir, Colombine étant là,
(Puisque Arlequin dit en riant ce qu'il faut taire,
Il vaut mieux l'avouer que d'en faire mystère)
Ce n'est pas dans l'unique but de me griser,
Couturière aux doigts experts, de ton baiser,
C'est que j'avais besoin pressant, car je grelotte,
De satin pour boucher un trou de ma culotte.*

²⁴⁵ Francis Carco, *Cahier des Poètes*, N°5, p.251.

²⁴⁶ Louis Cappatti, «Charles Calais», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 253. *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, samedi 12 octobre 1946. Manuscrits Louis Capatti, Archives municipales de Nice.

Sa «*Ballade du Pierrot lunaire*»²⁴⁷ l'incarne dans la légèreté fascinante d'un pitre provoquant, un peu simulateur, personnage qu'il retrouvera dans sa pièce de théâtre «*Guignol*». Colombine et Margot, ses partenaires, fuient le désir d'amour de ce «*cœur famélique*» qui fait mine d'être grivois.

*Sans clairon, tambour ni grelot,
Vêtu d'une blanche tunique,
Spectre au linceul de calicot
Je drape une pose tragique.
Tour à tour pleureur ou comique
Alternant du tire au sanglot
Regardez-moi, je suis Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

*Arlequin s'enivre au tripot,
Pulcinelle agite une trique
Et Paillasse malgré son pied bot
Bondit sur sa jambe élastique ;
Moi dans un frisson de musique
Tour à tour grivois et dévot
Regardez-moi, je suis Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

*Colombin fuit, et Margot
D'un pied de nez très ironique
Répond au timide béat
De mon intrépide mimique,
Mais qu'importe il suffit d'un mot
Pour guérir mon désir lubrique
Puisque voyez, je suis Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

ENVOI

*Lune ! Marraine au front pâlot,
Pour tromper mon cœur famélique
Verse le rêve à ton Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

«*Flâneur buissonnier*»²⁴⁸ à l'humour grinçant il constate, dans le «*Sabot sans joujoux*»²⁴⁹, le favoritisme dont bénéficie, de la part du Bonhomme Noël, «*Claude le riche*», «*fils du propriétaire*». Après le tableau à la fois touchant et réaliste d'une misère poétique qu'un sans logis bohème pourrait connaître en rêvant, comme un petit enfant plein d'espoir, d'un sabot de Noël bien garni, le poète semble tout à coup réaliser que Bonhomme Noël n'est en fait que Jésus né dans la paille et qui peut être bien proche de lui dans la dérision.

J'avais rêvé toute l'année

²⁴⁷ Charles Calais, «*Ballade du Pierrot lunaire*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 275-276.

²⁴⁸ Charles Calais, «*La Ballade du Pierrot lunaire*», «*Zig zag*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 275.

²⁴⁹ Charles Calais, «*Le sabot sans joujoux*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 275.

*De joujoux, fifres et pierrots
Qui doivent dans la cheminée
Comblent bottines et sabots.*

*Je t'avais confié mes goûts :
J'aime assez le Polichinelle
Mais la poupée est bien plus belle
Blonde ou brune avec des yeux doux.*

*Il faisait un froid de Norvège,
Mais le soir m'étant déchaussé
Sur ta route, près du fossé
J'ai dormi, pieds nus, sur la neige.*

* *
*

*Méchant Noël, dans ma besace
Ce matin je n'ai rien trouvé ;
Une pyramide de glace
Emplissait mon sabot crevé.*

*Ni pierrot jouant des cymbales,
Ni lapin jouant du tambour,
Tu n'as rien mis ; et tout le jour
J'ai pleurniché dans mes mains sales.*

*Ça va bien ! Garde tout pour lui
Pour le fils du propriétaire
Pour Claude le riche, celui
Qui a si mauvais caractère.*

*Et qui, comme il a blouse blanche,
Se moque, en riant comme un fou,
Lorsqu'il me voit chaque dimanche
Dans ma culotte où baille un trou.*

* *
*

*Prends garde pourtant, s'il me raille
De ne pas dormir sous un toit,
Il pourra rire un jour de toi
Car tu dors aussi sur la paille.*

● **Une sensibilité de visionnaire aux choses et aux gens**

Pour Charles Calais, paysages, personnages, choses sont chargés d'un sens riche et profond, processus poétique visionnaire qu'a bien analysé François Bonjean.²⁵⁰

²⁵⁰ François Bonjean, «Charles Calais», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.248.

«Calais a payé de sa quiétude et de sa vie son besoin de pénétrer, d'épouser toutes les façons de sentir, de penser et de vivre qu'il a pu rencontrer. Si, dans son cerveau, tant de conceptions se succèdent et se choquent, c'est qu'un peu de l'âme de ceux qu'il a étudiés a fait, pour un temps, partie intégrante de la sienne.»

Le poète est très sensible aux éléments naturels que sont l'air, le vent, la lumière, la mer. Le vent l'inspire qui chante comme lui et l'accompagne lors de ses balades pédestres, compagnon de ses solitudes. Son errance est une pulsion vitale, dans laquelle il trouve une inspiration. La «*Villanelle du vent*»²⁵¹, danse villageoise transposée pour laquelle il abandonne l'alexandrin suggère l'énergie des éléments par une rythmique originale et des allitérations:

*Violineur de villanelles, Vent!
Vent miséreux qui vient souvent
Hurler, pleurer comme les pitres
Aux vitres,*

*Soufflant, sifflant, s'enflant, souffrant, s'offrant
Comme s'offre un troubade errant,
Dis, mendiant, quelle aumône
Veux-tu qu'on te donne?*

*Il pleut, tout de plaint, tout pleure et pâlit,
La terre est comme un vaste lit
Où toute chose agonise
Ame, espoir, bise.*

*Sanglant, cinglé de misère, sanglot,
Vent qui grelotte, Vent! Grelot
Tasinant²⁵² l'heure des rafales;
Cueilleur de râles,*

*Lyrique et long, lourd, lent, livide et las
O Vent recueille dans tes glas
La chansonnette dolente
De mon pauvre cœur sans amante.*

²⁵¹ Charles Calais, «Villanelle du Vent», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.293.

²⁵² Le verbe «*tasiner*» employé dans ce poème par Charles Calais semble être un terme de marine issu du vieux français. On le retrouve dans les travaux du poète guernesiais Georges Métivier (1790-1881), heureux mélange de langues celtiques anciennes et de patois régionaux, dans des termes de marine (Ex: «*Le tasiner parti ce matin de Southampton pour NewYork...*», *The Argus*, Melbourne, 23 novembre 1930, N° 26297), dans des expressions du Canada français où il a pour sens «*bouger dans tous les sens*». Il est aujourd'hui repris dans certains prénoms: «*Tasinantha*». Il est associé à une idée de mouvement, et pour Georges Métivier, au lever du soleil, dans des poésies, comme «*A une alouette*»: «*Tu prends ton essor, tu voles, / Harpe de feu, dans les airs, / Plus haut, plus haut, et tu me consoles! / Que d'astres dans sa cour! / L'une après l'autre chaque île / S'éteint devant tasinant du jour: / Où que tu es, mystère / Où que tu es l'air a retenti d'amour...*» (Henri de Montfermas, *Gazette officielle de Guernesey*, décembre 1882)

La mer, si présente à Nice, lui suggère un paysage impressionniste tout de lueurs étranges et de silence. Le sonnet «*Crépuscule*»²⁵³ nous en fait sentir la force.

*Quittez le port! Ramez vers le large en silence
Et regardez au ciel mourir le jour brumeux
Le soleil est blafard, l'horizon est immense
Et les nuages d'or volent silencieux.*

*Du fond de l'Océan deux rayons lumineux
Comme deux bras crispés de haine ou de vengeance
Semblent l'appel mourant, le geste douloureux
Du soleil à la nuit muette qui s'avance.*

*L'Océan est désert. Le bruit dort sur les eaux.
Comme un rêve on entend la marche des troupeaux
Qu'un vieux pâtre muet conduit sur les rivages;*

*Il semble qu'on entend le râle du soleil
Révolté, dont le sang rougit le ciel vermeil
Et ses couteaux de feu poignardent les nuages.*

Qu'il la longe dans ses promenades du soir ou la contemple du Château, la mer bat vivante autour du «*Rocher marin*», et lui suggère une sorte d'illusion d'optique et le sens de l'infini :

*Battu par la tempête et rongé par le sel
La vague chaque fois le recouvre et le mouille
Et lorsqu'un rayon d'or tombe sur lui du ciel
Il brille encor, malgré son noir manteau de rouille.*

*Quel motif d'être noir puisque rien ne le souille
Et puisqu'à chaque élan de son flux éternel,
Marmot marmoréen que la mer débarbouille,
L'eau lui baise le front d'un baiser maternel?*

*Le soir, les yeux fixés sur la pierre marine,
Il me semble, mon œil si souvent s'hallucine,
Que, las de reposer il obéit au vent.*

*Comme un monstre jouant sous la nappe immobile
Il me semble à le voir plonger sous l'eau tranquille
Que la mer est inerte et le rocher mouvant.*²⁵⁴

Les vols de «*Mouettes*», «*blancs papillons de mer*», animent ce tableau de leurs «*voix rauques*» :

*Blancs papillons de mer, aventureux pirates
Ayant pour fleur la vague et le sel pour pollen*

²⁵³ Charles Calais, «*Crépuscule*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.290.

²⁵⁴ Charles Calais, «*Le rocher marin*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.291.

*Fantômes apeurés des couchants écarlates
Qui pour le goémon quittez le cyclamen,*

*De l'écume de mer gonflez votre abdomen,
Egratignez les flots de vos nerveuses pattes,
Empanachez le sombre écueil comme un dolmen,
Que votre aile saline instruisse les frégates.*

*Pour que les matelots qui dorment avinés
Avertis dans la nuit aux cris de vos voix rauques
Ne heurtent les écueils dormant sous les flots glauques.*

*Puis partez! Sous les yeux des marins étonnés
Ressemblant sur l'eau bleue, essaim blanc et fantasque,
A l'écume de mer qu'emporte la bourrasque.²⁵⁵*

« *Le phare* », bon géant personnifié, illumine la nuit dans la tempête :

*Quand il souffle la mort, sur les côtes normandes,
Lorsque tous les écueils comme des caïmans
Emergent leur dos noir et leurs faces gourmandes,*

*Lorsqu'affolée soudain au cri des ouragans
La goélette part ainsi qu'une cavale
Trébuchant sur les flots, frissonnant sous les vents*

*Et jetant un cri sourd, plus sourd que la rafale,
Quand la voile n'est plus qu'une berne d'appel
Et que le grincement du mât n'est plus qu'un râle,*

*Alors dans le lointain sur le rocher mortel
Le phare ouvre son œil immense de cyclope
Et plonge dans les eaux son nocturne arc-en-ciel;*

*Et leur montrant au port la tempête en syncope,
Bâillant et ricanant, se montrant, s'éclipsant,
Arme d'écailles d'or la vague qui galope.²⁵⁶*

« *La mer qui dort* »²⁵⁷, encore elle, lui inspire des métaphores saisissantes :

*N'éveille pas la mer qui dort : c'est une chatte,
Elle feint seulement ; et c'est pour t'abuser :
Je devine la griffe au velours de la patte,
La dent qui mord est sous la lèvre du baiser.*

*Laisse courir les fous ! Sois sage avec les lâches !
La terre pour ton pied est un abri plus sûr,*

²⁵⁵ Charles Calais, «Les mouettes», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.292.

²⁵⁶ Charles Calais, «Le phare», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.293.

²⁵⁷ Charles Calais, « La mer qui dort », *Poèmes ensoleillés*, 5.

*Préfère mille fois le Paradis des vaches
Car son ciel n'a du ciel que la couleur d'azur.*

*Si le vent souffle « Viens », réponds-lui « Non ! Je reste ! »
Le cimetière est vide ici de naufragés
Et quand la mer s'endort, c'est qu'elle fait la sieste
Et digère au soleil les morts qu'elle a mangés.*

*Pour moi je n'ai d'effroi que d'une mer câline,
Elle doit avoir faim pour gazouiller si doux ;
Ce calme m'est suspect, et sa vague rumine,
Si ce n'est pas des morts, c'est quelques mauvais coups.*

Les vieilles choses ne manquent pas non plus de l'émouvoir, ainsi « *Les vieux fauteuils* »²⁵⁸ ;

*Les vieux fauteuils ont pris les âmes des vieillards
Longtemps bercés sur leurs ressorts qui se relâchent ;
Comme eux ils sont perclus et lourds. Loin des regards
Dans les angles des murs les vieux fauteuils se cachent.*

*Leurs bras de bois fixés sur leurs genoux raidis
Semblent frictionner quelque vieux rhumatisme,
Ils réchauffent au feu leurs membres refroidis,
Ils ont tout du vieillard, même son égoïsme,*

*Car ayant froid toujours, toujours ils sont grincheux ;
Ils ne vont voir qu'un peu le soleil sur la porte
Et rentrent aussitôt, si le ciel est brumeux
Ou si le vent du Nord a l'haleine un peu forte.*

*Un relent de tabac atteste de l'hiver
Les soirs où, sans parler, ronflent les vieilles pipes ;
Ne les éveillez pas : ils dorment l'œil ouvert,
Un passé de moisi ronge leurs vieilles nippes.*

*Mais lorsqu'on les remue, on les entend gémir,
La voix dolente et fausse ; et leurs jambes goutteuses
Heurtent piteusement. Ils ont l'air de souffrir
Du bruit même effarant leurs âmes anxieuses.*

*Les lits n'ont jamais froid, mais les lits ont des draps
Et pour chauffer les draps des lèvres toutes neuves,
Mais eux, pauvres fauteuils, n'étreignent dans leurs bras
Que des veufs qui demain vont rejoindre leurs veuves.*

● **Une vocation poétique irrépressible la recherche de la beauté**

²⁵⁸ Charles Calais, « Les vieux fauteuils », *Poèmes ensoleillés*, 9.

La pratique religieuse, ses rites et l'aspect collectif ne satisfont plus, nous le verrons plus loin, sa soif d'idéal. Il se tourne vers la Beauté, qu'il s'efforce d'atteindre dans son travail poétique, et qui lui tient lieu de morale, faisant de lui un proche des Parnassiens davantage que des Fantaisistes. Il confie ce secret dans son sonnet «*Le culte*»²⁵⁹.

*D'autres se sont émus des rumeurs de la plèbe
Et pour donner à tous une part de bonheur
Ils ont tracé le plan de la future Thèbes,
Thèbes qui fermera cent portes au malheur.*

*D'autres, semant au cœur, fécond comme la glèbe
Ont voulu leur morale épanouie en fleur,
Ils ont crié « Devoir » au plaisir de l'éphèbe
Ils ont dit « Repentir » au remords du pécheur.*

*Mais seul sans écouter les pitiés ni les haines
Je veux cloîtrer mon cœur loin des chimères vaines
Car mon Dieu m'interdit d'autre divinité.*

*Comme un fervent s'abîme en rites inutiles
D'un poème de fleurs ornant les péristyles
J'ai voué dans mon cœur un culte à la Beauté.*

Ce n'est pas le désir de gloire qui l'anime, car il retarde avec une certaine inconscience le moment d'être publié, estimant ne pouvoir le faire que lorsque son oeuvre aura trouvé une expression définitive et presque parfaite. De plus depuis 1907 il s'est tourné vers la rédaction d'une oeuvre théâtrale qui l'absorbe et dans laquelle il met toutes ses forces. Ce n'est qu'après la publication du premier numéro du *Cahier des Poètes*, sous l'influence de Francis Carco et sous l'impulsion de l'ami François Bonjean, qu'il commencera à envisager une hypothétique publication. Aussi s'est-il privé de la possibilité de dialoguer avec d'éventuels lecteurs, sinon avec ses pairs du cénacle. Il est simplement animé d'une sincère pulsion poétique, le «*Besoin de rimer*», de jouer avec les mots dans une belle langue :

*«Non, ce n'est point l'orgueil, ce n'est point la manie
Qui m'aveugle à ce point, c'est un besoin du cœur
Car dans la poésie est posé mon bonheur:
Puisse-t-il à défaut remplacer le génie. »*²⁶⁰.

Bien qu'il ne produise, prétend-il, qu' «*une musique étrange et barbare*», «*le grincement pervers*» des limes qui mordent «*le fer des prisons*» le libère et lui permet de s'évader du réel, échappatoire qui le sauve de l'enfermement du guichet où avec ses collègues jeunes postiers, Louis Géry, Victor Rocca, Léon Witorsky, ils échangent leurs essais. Revendiquant sa liberté, le poème «*Prélude*», mise en scène et en action d'une soirée poétique, reste malgré cette revendication farouche, classique de forme et d'expression personnelle.

*Accourez ! Je suis le chanteur fantasque !
Tremblez ou riez ! Je m'en vais chanter*

²⁵⁹ Charles Calais, «*Le culte*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 260.

²⁶⁰ Charles Calais, «*Besoin de rimer*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 256.

*Un hymne qui n'est ni bulgare ni basque
Qui jamais ne fit pleurer ni sauter.*

*C'est une musique étrange et barbare
Dont l'air ne se put jamais copier,
Un accord hurlant, farouche et bizarre
D'un chat fou dansant le long d'un clavier.*

*N'attendez de moi ni roulades ni trilles :
Mon larynx est faux, ma guitare aussi
Puisque j'ai lâché cordes et chevilles
Et de l'accorder je n'ai point souci.*

*Accourez ouïr ma chanson sans rimes
Les mots sont cruels autant que les sons,
C'est le grincement pervers que les limes
Grincent en mordant le fer des prisons.²⁶¹*

Bien qu'il s'en défende avec humilité, il a le goût de la belle langue et du travail bien fait, «*inquiet de sons rares*»²⁶². Ainsi pastiche-t-il Ronsard²⁶³ dans un sonnet, avec une bonne intuition de la langue de la Renaissance :

*Chanter je veulx la boude de m'amy
Qui clost sa lèvre ainsi comme ung poinct rond
Chanter je veulx sa gayté tant jolye
Pour ce que mest trou accorte au menton.*

*Chanter je veulx mesmement sa furye
Qui fait brusler la fiebvre sus le front
Et la paresse ou folastre s'oublie
Et les meschefs dont ses yeulx ploureront.*

*Tout esbaudy adonc elle me baise
Dous sont ses yeulx, fors sa griffe mauvaise
Ains le vilain voyre en elle est mignard.
Si qu'en mes bras soudain que ne fait signe
La veulx tollir ainsi qu'ung filz bâtard
Baisé pour tant qu'il pleure ou qu'il graffigne.*

Amusant aussi de dédicacer à Théodore de Banville²⁶⁴, «*Pour qu'il en crève de dépit*», une ballade ironique sur la recherche de la rime et son caractère artificiel, particulièrement appropriée à la langue d'oc dont il pourrait être locuteur²⁶⁵ :

²⁶¹ Charles Calais, «*Prélude*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 255.

²⁶² Louis Cappatti, «*Art et poésie sur la Côte d'Azur*», *L'Eclairer du Soir*, 19/7/43.

²⁶³ Charles Calais, «*Sonnet à Ronsard*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 265.

²⁶⁴ Théodore de Banville (1823-1891), poète fécond et particulièrement connu à Nice où il a joué un rôle dans le Rattachement du Comté à la France, (Son ouvrage «*La mer de Nice*» en chante les rivages) chercha à donner à l'acte poétique et à sa forme pureté et rigueur, en particulier par la recherche de rimes riches. Il fut en quelque sorte un passeur auprès des jeunes poètes de la génération d'Arthur Rimbaud et de celle de Charles Calais; son œuvre constitua une étape importante entre

*J'ai juré sur Baal et Molock
Jonglant sur toi, rime baroque
Dans une ballade équivoque
De rimer sur oque et sur oc.
Dans mes souvenirs que j'évoque
Trouverai-je un sujet ad hoc
Qui puisse me fournir un stock
de rimes sur oc et sur oque?*

*Que dire dans mon soliloque?
Où donc tournerai-je ton foc,
Galère de la rime? Un roc
Puisse à jamais briser ta coque!
Que chanter? La guerre au Maroc,
Depuis longtemps chacun s'en moque!
La politique avec le Bloc
Ne vaut pas une rime en oque.*

*Grand Dieu! Je suis las! je suffoque
Ah! Briser ma tête d'un choc
Et jeter bien loin ma défroque,
Si le poète avait un froc!
A moi Banville, je t'invoque,
Vite une rime de raccroc...
Las! Il vaut mieux prier Saint Roch!
C'est au moins une rime en oque.*

ENVOI

*Dût ma ruse être d'un escroc,
Désormais à qui me provoque
Je veux parler en langue d'oc
Pour rimer sur oc et sur oque.*

Mais sans ironie aucune, dans son poème «*Dédicace*»²⁶⁶, il laisse à entendre combien il travaille ses vers, se comparant à un artisan consciencieux et de ce fait fuyant un peu la vraie vie :

*Pour toi j'ai ciselé mes vers comme un orfèvre,
Vivant pour eux, rimant mes strophes en chemin
Et souvent dans mes nuits de travail et de fièvre
Mon front pour les porter s'appuyait sur ma main.*

Et ma muse me broutait, fantasque et folle chèvre,

Parnassiens et Fantaisistes. (Théodore de Banville, «La Mer de Nice, Lettres à un ami», Editions Poulet-Malassis et de Broise, 216 p. Philippe Andrès, «Théodore de Banville, un passeur dans le siècle» Editions Honoré Champion, 2009, 224 p.)

²⁶⁵ Charles Calais, « Ballade sur Oc et sur Oque», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 278.

²⁶⁶ Charles Calais, « Dédicace», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.267.

*Pour en faire son lait d'amour le lendemain
Blonds épis : tes cheveux, coquelicot : ta lèvre,
Et puis les ruminait sur quelque parchemin.*

*Oh ! Va ! J'ai bien souffert, moi que rien ne rebute
Et j'ai refait cent fois, et j'ai rêvé vingt jours
Ces vers que tu liras, distraite, une minute,*

*Mais j'aime – à les fouiller – tourmenter les amours
Comme une plaie, et c'est pourquoi, dans ma névrose,
J'ai rimé ce discours qu'un autre eût dit en prose.*

Quelle déception lorsque le dédicataire du poème, une femme aimée, en l'occurrence, n'apprécie pas assez le beau papillon rare dont, après tant d'efforts, il a pu capturer le charme éphémère ! Allégorie, ou idylle de charme ?²⁶⁷

Le papillon bleu

*Et vous ne pouvez pas comprendre que je pleure !
Figurez-vous ! J'avais couru bien près d'une heure,
Je m'étais écorché la main dans les buissons,
J'avais effarouché trois merles, deux pinsons
'Et vous savez combien cette chose m'attriste !
Mais que faire ? A son ordre est-ce que l'on résiste ?)
Donc tout rouge et joyeux, aimable et fatigué
De l'amour dans mon cœur, dans mes bas l'eau du gué,
Après avoir couru près de deux grosses lieues
Je le lui rapportais avec ses ailes bleues
Ce papillon volage autant que son désir
Et je croyais lui faire un immense plaisir !
J'espérais pour merci la caresse promise !
Cet objet de mon zèle et de sa convoitise,
Elle allait le presser contre son cœur, tout bas
Rêvant d'être embrassée et ne le voulant pas !
Nous l'aurions élevé tous deux dans une boîte
Avec beaucoup de fleurs dans sa prison étroite,
Puis voyant cet insecte usurper ses yeux doux
(Même des papillons parfois je suis jaloux)
Je l'aurais écrasé plus tard d'un doigt fébrile.
Je composais déjà les stances d'une idylle,
Elle allait chaque soir le regarder un peu
Ce papillon captif agonisant, et bleu,
Elle l'aurait gardé dans les pages d'un livre
Quand il aurait fini de souffrir et de vivre...
Hélas ! Le savez-vous ce que Lise en a fait
Du papillon, tantôt ma peine et son souhait ?
Elle a dit, le lâchant avec une parole :
« Regarde donc ! Il est bien plus beau lorsqu'il vole.*

²⁶⁷ Charles Calais, « Le papillon bleu », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.267- 268.

Dans la « *Notice au public* » qui précède sa pièce de théâtre « *La Damnation de Judas* », il s'explique sur ses intentions et le but de son œuvre : *Si audacieuse que paraisse cette interprétation de la Bible, elle n'outrepasse point les droits de tout écrivain de modifier selon les besoins de la scène les données exactes de l'Histoire. Et si les scrupules de quelques-uns s'alarment de cette hardiesse, qu'ils considèrent que l'auteur, en ce drame uniquement humain, indifférent à toutes considérations d'ordre religieux bien que respectueux de toute croyance, n'a voulu faire qu'une œuvre d'art.*

• La solitude, angoisse et fascination

Charles recherche la solitude, en même temps qu'il la redoute. Son expression poétique, miroir de sa vie intérieure, n'est pas destinée au monde environnant, ni même au milieu ambiant. Dans un sens, il se coupe du vrai. A part quelques timides allusions sociales²⁶⁸, il s'abstrait de la vie de la cité, bien qu'il ait participé à un vote, il nous l'apprend incidemment dans « *Idylle boulevardière* », une rencontre de hasard, sans lendemain²⁶⁹ :

*Je venais de voter, en j'en étais très fier,
Même je t'ai montré ma carte électorale;
Je votais pour la prime fois, c'était hier:
J'eusse voulu voter pour toi, ma libérale.*

Il ironise avec esprit sur la manie des décorations de ses contemporains :

*En arborant des fleurs aux boutonnières;
L'Homme a passé son vice au végétal
Et le Bluet chez les Blés prolétaires
Rythme avec fougue un speech électoral.
Le Lierre faux, parasite arriviste
Cherche un tuteur pour lui porter conseil,
Le Tournesol flatteur opportuniste
Pour l'encenser suit des yeux le soleil.²⁷⁰*

Dans « *Tic-tac* »²⁷¹, une petite fantaisie que l'on pourrait qualifier d'anticapitaliste, il se permet une allusion au climat assez antisémite qui règne à Nice dans cette période de la révision du procès Dreyfus, mais la satire politique ne l'inspire pas vraiment.

*A la conquête des fortunes
L'un est voleur l'autre est volé
On ne veut plus semer le blé
Fi du pain ! Récoltons des thunes.
Pour ça cherchons moyen nouveau
Chacun se creuse le cerveau
Mais tic tac le vieux moulin d'eau
Usant seul du système antique*

²⁶⁸ Charles Calais, «Le sabot sans joujoux», p.271, et «Maisons ouvrières», p. 273. *Cahier des Poètes*, N° 5.

²⁶⁹ Charles Calais, «Idylle boulevardière», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.240.

²⁷⁰ Charles Calais, «Politique végétale», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.273.

²⁷¹ Charles Calais, « Tic tac », *Poèmes ensoleillés*, 17.

*Remplit d'écus chaussette ou sac
Mieux qu'un tel Monsieur Isaac
Prouvant que son simple tic tac
Est toujours la bonne tactique.*

Au moment des grandes grèves du Midi viticole, par sa « *Ballade aux vigneron du Midi* », il se solidarise avec les paysans que révoltent les attitudes gouvernementales, mais le poème politique est un genre qu'il n'a guère le temps de cultiver et qui n'a d'écho à Nice que dans une presse bien spécialisée. Il ironise sur l'impuissance des Méridionaux en colère trop loin du pouvoir parisien pour vraiment agir.

*Quand le Midi bouge, anxieux
Le Peuple de Paris frissonne
Or ils sont trois cent mille, ceux
Qui s'assemblent à Carcassonne.
.....
Mais qu'importe, aux chemins poudreux
Le vent seul galope – Personne !
Fausse alerte ! Ce n'est pas eux.
Ils sont restés à Carcassonne !*

Sensibilité à autrui et relative marginalité chez ce jeune homme pauvre se conjuguent lorsqu'il prête attention aux « *Chiffonniers* » qui officient dans le petit matin des étroites rues niçoises. On l'imagine attentif lors de ses promenades nocturnes à ces destins anonymes qu'il croise brièvement.²⁷²

*Au jour levant, devant la porte
Versée en tas sur le chemin
Voici l'ordure du matin
Qu'un chariot matinal emporte.*

*Trognons de choux, os de chevreuil
Ou vieilles vaisselles brisées
Ah ! Que de choses exposées
Sans honte, devant chaque seuil*

*Sous le feu des aubes blafardes
On dirait les vomissements
Des luxueux appartements
Comme des sordides mansardes.*

*Ce n'est pas l'honnête fumier
Qui fermente devant la ferme ...
La pourriture seule germe
Dans ce cloaque ou ce charnier.*

*C'est la fange des grandes villes
Nourriture immonde d'égoût*

²⁷² Charles Calais, « Les chiffonniers », *Poèmes ensoleillés*, 29.

*Qui donne à l'âme le dégoût
Des choses immondes et viles.*

*Obscène dans leur impudeur
Rebut de vice et de misère
Elle est laide comme un ulcère
Et triste comme une douleur.*

*Pourtant dans la ruelle obscure
Voici des hommes...car ce sont
Des hommes qui viennent et vont
Butinant cette pourriture.*

*Se peut-il que des affamés
A l'instar des chiens de barrière
Le ventre vautre de poussière
Rongent ces gestes consumés !*

*Au jour frileux devant les portes
Offrande insultante à la faim
L'ordure immonde du matin
Pourrit comme les choses mortes.*

Charles se marginalise par rapport aux courants littéraires locaux et ne participe pas aux concours des Jeux floraux que patronnent des journaux poétiques niçois comme *Le Petit Poète*, d'Augustin Anglès, ou *Nice Littéraire* de Jean et Nicette de Peretti Della Rocca.

Sa relative indépendance financière lui permet le détachement orgueilleux que manifeste son œuvre, protégée par l'ardeur et la hauteur de son jeune âge de toute compromission avec quelque réseau que ce soit. Mais sans doute son travail place de la Liberté, dans un grand bureau bruyant, lui donne-t-il un besoin de silence, que meuble son monde intérieur. Pourquoi ne pas aller «*Loin des maisons régulières*», «*loin de la ville, du bruit*», fuyant les hommes qui «*n'ont peut-être pour loi /Qu'un fin ressort mécanique*», l'appât du gain et la poursuite du temps²⁷³.

*Pour un soir donc, si tu veux,
Laisant les hommes fébriles
Nous irons silencieux
Vers les horizons tranquilles.*

Ces «*Bruits*» ne sont-ils pas d'autre part l'émanation de mondes mystérieux, qui viennent à lui dans le silence studieux et peut-être inquiétant de sa chambre?

*De près de loin, courant le temps et la distance
Comme des vols majestueux d'êtres subtils
Des bruits viennent par millions. Que veulent-ils
Frappant ma tempe lasse, avide de silence?*

.....

²⁷³ Charles Calais, «Loin des maisons régulières», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.286.

*Des bruits viennent par millions et millions,
Il semble qu'il en vient de plus loin que la terre
Avec la voix lugubre et sourde du mystère
De l'éther lumineux des constellations.*

.....
*Voici que mon esprit se recueille et le soir
Qui tasse en mon esprit les choses rencontrées
En l'asile où j'ai fui les foules affairées
M'enveloppe un instant de calme nonchaloir.²⁷⁴*

Cette solitude, dans laquelle par moments il se complaît, il espère tout de même la rompre et il cherche à trouver dans l'amour, une compagne qui lui apportera de la gaieté, de la douceur, la recherche d'une certaine spiritualité perdue. Mais c'est un amoureux timide:

*Comment le saurais-tu que je t'adore
Moi qui ne t'ai jamais regardé dans les yeux,
Qui te parlais du temps, des fleurs et de l'aurore,
Moi qui ne suis qu'un lâche et un peureux!²⁷⁵*

Cette pusillanimité dont il s'accuse souvent, il la fait valoir dans sa pièce de théâtre, *Guignol*, comédie-bouffe en vers. L'oncle de Gnaffron, Fabbio, est décidé à le déshériter si celui-ci fait preuve de bravoure et de combativité; il faut qu'il sache «*sagement se tenir à l'écart.*» Fabbio s'est fait «*de la poltronnerie un précepte de conduite qu'il élève à la hauteur d'une vertu.*» N'est-il pas quelque peu le porte-parole de Charles ?

*Mais pour être poltron, ça je le suis, et lâche
Au point que je frissonne au seul bruit d'un pétard.
J'ai peur jusque d'une arme! Et si, triste vieillard,
Je demeure à l'hymen parmi les plus revêches,
C'est qu'on m'avait montré l'amour avec des flèches²⁷⁶.*

Mais Gnaffron s'est transformé en héros malgré lui, luttant contre le bravache Guignol :

*«Trembler, l'oreille au vent, m'enfuir au premier bruit,
M'éveiller d'épouvante en sursaut chaque nuit
Et nouveau Damoclès craindre quand je m'arrête
D'entrevoir son bâton suspendu sur ma tête,
Ce n'était plus une existence. Il fallait bien
Me décider à tout, quitte à n'en faire rien.²⁷⁷*

L'espoir de voir l'amour rompre sa solitude disparaît avec le temps, et il exprime son désespoir dans «*Toujours seul...*», thème récurrent de sa poésie (22 septembre 1906) :

Toujours seul ! Toujours seul ! Toujours je serai seul !

²⁷⁴ Charles Calais, «Les Bruits», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.288.

²⁷⁵ Charles Calais, «Mensonge», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.266.

²⁷⁶ *Guignol*, extraits, *Cahier des Poètes*, N° 5, p. 295 et ss.

²⁷⁷ Charles Calais, «Guignol», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.295, 299.

*Jamais un amour vrai n'aura baisé ma lèvre,
Rien n'aura dans mon cœur calmé l'ardente fièvre
Et je ferai pitié jusque dans mon linceul.*

*J'ai médité ce soir, le coude à ma fenêtre,
Et les couples ravis s'en allaient vers l'amour :
Ah ! Ce chant de printemps, cette extase de l'être,
Ils les ont tous connus, tous ils ont eu leur jour*

*Tout homme quelque soit le sanglot qui l'étreigne
Peut dire quand la nuit descend sur sa douleur :
« J'ai connu le baiser dont toute âme s'imprègne
Et je puis ruminer le passé d'un bonheur ».*

*Mais moi, pauvre roman dont il manque des pages,
Voici que vient l'hiver sans été ni printemps.
Mon rêve est balayé comme au vent les nuages !
Et moi seul parmi vous je n'ai pas eu vingt ans.*

• Le besoin d'amour

L'Amour est d'abord, pour cet adolescent, une chasse et une amulette, et « *L'Escarpolette* »²⁷⁸ nous fait deviner une saynète amoureuse et gamine.

*Balance-toi, folle et coquette
Tout près de moi
Sur la fragile escarpolette
Balance-toi*

*Doucement d'abord, puis plus vite,
Balançons-nous
Car le balancement nous invite
Aux rêves fous...*

Charles se voit en chasseur, comme dans « *Le grand loup qui rôde* », daté du 1er décembre 1901, dont la versification en hexamètres montre bien l'aisance et la décontraction de son propos :

*N'allez pas! Les belles
Errer dans les bois!
Pleins de ritournelles
D'oiseaux et de voix*

*Sortant de son bouge
Vous y pourriez voir
Quand le buisson bouge
Du chaperon rouge
Sortir le loup noir*

²⁷⁸ Charles Calais, « *L'Escarpolette* », *Poèmes du cœur gaspillé*, 17, 23 octobre 1901.

*Sur le sol de mousse
Promenant sa faim
Il a la voix douce
La fourrure rousse
Le regard bénin*

*Un loup peu morose
Qui poursuit exprès
Le cotillon rose
Qui souvent lui cause
Et le mange après.*

*Tu trembles, nigaude,
Tu pleures, pourquoi?
Ce grand loup qui rôde
Ce loup en maraude,
Ce grand loup! C'est moi!*²⁷⁹

Nice le 1^o décembre 1901

En fait l'amour représente pour lui un idéal, une façon de voir le monde, comme dans « *L'Aurore* » :

*C'est au ciel de tes yeux que je veux voir l'aurore.*²⁸⁰

Cela restera toujours un rêve, comme dans « *Le ciel était si bleu...* »²⁸¹:

*Le ciel était si bleu que je pensais à toi
Et quand je pense à toi, mon âme s'illumine !
Aux chemins bleus du rêve à pas lents je chemine
Et dans ce rêve bleu tu marchais près de moi.*

*Sous un lied d'amour frissonnaient les mandoles
L'orchestre du bonheur bémolisait, très doux
Et j'aspirais ton souffle à rendre fous jaloux
Les parfums qu'exhalaient sous nos pas les corolles.*

*Je ne me souviens plus où nous allions. Tant mieux!
Lorsqu'on marche sans but la route se prolonge!
J'aurais craint d'arriver au réveil de mon songe
A la porte cruelle où se font les adieux!*

*Et comme deux amis en un soir de liesse
Retournant zigzaguant et les bras enlacés
Nous aussi, nous allions soutenant notre ivresse,
Non l'ivresse du vin mais celle des baisers.*

Dans « *En m'éveillant* »²⁸² le poète préfère se rendormir plutôt que d'affronter l'absence de l'aimée:

²⁷⁹ Charles Calais, « Le grand loup qui rôde », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.264.

²⁸⁰ Charles Calais, « L'aurore », *Poèmes du cœur gaspillé*, 13.

²⁸¹ Charles Calais, « Le ciel était si bleu », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.265.

*En m'éveillant j'avais les yeux si pleins de toi
Ton rêve ayant niché sur ma lourde paupière
Que je n'ai pas su voir le soleil près de moi
J'ai cru voir ton sourire en voyant sa lumière*

*Peut être en mon sommeil réchauffant l'oreiller
Le soleil caressait de ses rayons obliques
Mon front énamouré que semblait chatouiller
Le baiser velouté de tes lèvres pudiques*

*Mais tu n'étais pas là ... Pourtant c'était l'éveil
Orchestré savamment de chants et de murmures
Mais tu n'étais pas là ... J'ai maudit le soleil*

*Et pour revoir encor mes chères impostures
Me replongeant boudeur au fond des couvertures
Je suis allé revoir le Rêve du Sommeil*

Février 1904

Notre poète peut se contenter de l'idée de l'amour, ainsi dans « *Je ne te dis pas de m'aimer* », sonnet qui ne figure pas dans les recueils prévus pour la publication, daté du 8 décembre 1906 :

*Je ne t'ai pas dit de m'aimer
Avec passion, ni folie
Ni beaucoup, ni peu, ma jolie,
Ai-je le droit de rien réclamer ?*

*Je ne t'ai pas dit de charmer
Mon ennui, ma nuit, ou ma vie
Qu'importe ma face pâlie
Ton cœur a droit de se fermer.*

*Je ne demande ni l'ivresse
Ni le serment, ni la caresse
Et tu peux fuir même ! Après tout*

*Lointaine ou présente je t'aime
Mon cœur n'en a cure, méchante,
Puisqu'il peut t'évoquer partout.*

Cet amour devient parfois déception, avec une cruelle qui raille ses efforts pour lui offrir après une poursuite et des écorchures un «*papillon volage*», symbole d'un sentiment rare que Lise, l'élue, préfère libérer d'un péremptoire : «*Regarde donc! Il est bien plus beau quand il vole!*»²⁸³ L'amour le sauvera, espère-t-il, de ses incertitudes et de sa faiblesse, explique-t-il dans «*Retour d'âme*» :

²⁸² Charles Calais, « En m'éveillant », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.268.

²⁸³ Charles Calais, « Le papillon bleu », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.267.

*Il me faut l'émotion première
Pour décider de mon retour
Pour revenir à la prière
Je sens qu'il me faudrait l'amour.*

*C'est pourquoi ce soir je t'implore
Femme fais-moi sensible et doux!
Et par toi, pour prier encore,
Je puis tomber sur les genoux²⁸⁴.*

Cet espoir s'éloigne avec la maladie qui étend son ombre noire sur sa pauvre vie. Une contradiction existe entre les aspirations de son âme ardente et éprise d'absolu, et une apparence chétive jointe à une condition sociale médiocre. Aussi en dehors d'amours plébéiennes qu'il chante plus sans doute pour suivre une mode de légèreté que pour les avoir vécues, se sent-il désespérément seul et plus susceptible d'inspirer la pitié que la passion. « *Rancune* » montre en lui un désir de venger son impuissance à vivre un amour parfait. Il reste un amoureux humble, mais ambigu, qui veut « *dormir au sol où ton ombre s'étend.* », mais a en lui un désir de se venger, presque sadiquement, d'une emprise trop forte.²⁸⁵

*O ma très belle ! O ma très bonne ! O ma très douce !
Laisse – moi m'approcher de Toi comme un serpent,
Veux-tu ? Ne me fais pas le geste qui repousse
Comme on repousse un chien caresseur et jappant.*

*Va ! Ne crains pas sur toi que rageur j'éclabousse
La fange du chemin où je glisse, rampant,
J'ai choisi pour venir le sentier dans la mousse
Je veux dormir au sol où ton ombre s'étend.*

*Permits ! L'heure n'est plus où mon cœur se rebiffe
Vois ! Je suis sans poignard, sans colère et sans griffe.
Permits ! Il ne faut pas contrarier un fou.*

*Puis je me dresserai sur ma jambe mourante
Puis... Faisant de mes doigts un collier à ton cou
.....
Pour t'étrangler comme une bête malfaisante.*

« *La Trahison de Judas* », sa pièce de théâtre, explique le dévoiement du disciple par l'amour maléfique que celui-ci porte à Magdeleine la pécheresse. Elle reste pourtant la préférée de Jésus.

Dans « *La mort du Désir* »²⁸⁶, il ne se sent capable que d'« *une étreinte vaine* » et d'« *une caresse importune* » :

Il prévoit sa mort dans les feux ultimes d'une passion physique où les corps mêlés ne s'unissent pas pour la vie mais dans « *Le Baiser de la Mort* »²⁸⁷, manifestation d'un érotisme funèbre.

²⁸⁴ Charles Calais, « Retour d'âme », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.258.

²⁸⁵ Charles Calais, « Rancune », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.271.

²⁸⁶ Charles Calais, « La mort du désir », *Poèmes du cœur gaspillé*, 57 à 61.

*J'ai rêvé de mourir sur ton corps de sultane
Refroidir dans tes bras épouvantés... Mes yeux
T'hypnotisant encor de leur regard vitreux
Asphyxiés par tes parfums de courtisane.*

L'odeur de mort éloignera de la femme toute possibilité de nouvel amour.

*Tranquille et patient comme le sont les morts
J'attendrai ton retour dans ma tombe déserte
Car pour toi j'ai laissé cette dalle entr'ouverte
Et réserve sa place à la place où je dors.*

*Oui tu viendras un jour retrouver dans ma couche
Mon sourire éternel et mes regards vitreux
Car l'horreur est sublime en mon lit ténébreux
Et pour boire la mort tu chercheras ma bouche.*

• La douleur expérience ultime

Le jeune poète souffre du mal qui va l'emporter. Pour fuir cette douleur, le meilleur moyen est de partir, la sensation de la marche, l'exaltation que cela donne neutralisent les élancements; quelque chose de doux et d'élastique propulse le corps dans le «*sentier sans cailloux*», où il n'est point besoin de lever hauts les pieds, le visage libéré dans «*les vents froids*» et dans la brise, «*tout cela pour aller promener mes douleurs.*»

Ces douleurs physiques, cette manifestation de la chair le retranchent du monde, il fuit le regard d'autrui, trop pénétrant, malgré l'angoisse que lui procure la solitude. En lui se côtoient la peur de la vie, pour ce jeune homme trop seul et trop différent, celle de la mort vers laquelle il sent qu'il tend malheureusement, et très tôt puisqu'il commente avec dérision et bravade une visite chez le médecin, le 30 novembre 1905, dans sa «*Ballade de ceux qui ne meurent jamais*»²⁸⁷, dédiée «*Au médecin qui m'avait condamné*»..

*Mais oui, bon médecin, tout en moi se détraque ;
Je le sais : bile, rein, cœur, poumon, estomac,
Mais garde ta quinine et ton ammoniacque
Et laisse-moi garder ma pipe et mon tabac.
Rien n'est solide autant qu'une vieille baraque
S'il me plaisait cent ans vivre... Je les vivrais
Qu'importe que je sois phtisique ou cardiaque
... Je suis de ces mourants qui ne meurent jamais.*

*Aussi nul embarras, nul souci ne me traque
Vivant ma nuit au lit, mes jours en un hamac
Me presser, bah ! Qu'un autre à mes affaires vaque
Fixant sa tâche à chaque jour de l'almanach.
Mais moi j'ai bien le temps, le but fut-il Ithaque
Tôt ou tard j'y serai... Comme Malbrough l'Anglais
C'est à la Trinité si ce n'est pas à Pâque*

²⁸⁷ Charles Calais, « Le baiser de la Mort », *Poèmes du cœur gaspillé*, 42-43

²⁸⁸ Charles Calais, « Ballade de ceux qui ne meurent jamais », *Poèmes ensoleillés*, 2.

Puisque je suis de ceux qui ne meurent jamais.

*Et toi beauté câline, amante élégiaque
Ma promesse d'hymen s'achève par un krack
Pour m'allumer encor ton œil en vain me braque
Je ne me livre pas tête ou cœur dans le sac
Je sais qu'on meurt d'amour ! Dégraffer ta casaque
Vaut mieux qu'entrer au ciel. On en meurt je le sais
Mais bien que ton regard me provoque et m'attaque
Tu sais, je suis de ceux qui ne meurent jamais.*

ENVOI

*Muse ! A toi ces vers fous de ton fils maniaque
Héritage d'un mort qui vit toujours et fais
Qu'on grave au Panthéon mon nom sur quelque plaque
Pour que je sois de ceux qui ne meurent jamais.*

C'est pourtant un an avant ce qui précède qu'il exprime sa crainte de l'échéance ultime dans son poème « *Pour mourir* »²⁸⁹ daté du 1^{er} juillet 1904. Cette hantise de la mort accompagne ses poèmes reflets des ténèbres de son inconscient.

*Oui ! Laissez-moi ! C'est vrai. J'ai l'effroi de mourir
Et c'est cette frayeur qui m'empêche de vivre
Car pourquoi commencer ce qu'on ne peut finir
Pourquoi se faire un but impossible à poursuivre !*

*Le tombeau n'est-il pas au fond de l'avenir ?
Qui donc m'assurera de l'instant qui va suivre ?
Alors pourquoi le nid puisqu'il faut en partir,
Puisqu'il faut tout quitter ? Baiser, fortune ou livre !*

*Ne m'attachant à rien, je partirai plus fort,
Tous nos rêves, ce sont aussi des existences
Qu'il nous faudra mourir en plus de notre mort !*

*Je veux vivre le moins possible et sans souffrances
Car on tient aux douleurs comme on tient au plaisir
Vivre peu !... pour n'avoir pas beaucoup à mourir.*

Il fait en sorte de donner de lui une image de gaieté et d'insouciance qu'il espère trompeuse. Les « *autres* », les gens normaux, en bonne santé, eux, passent devant lui en une sorte de farandole joyeuse qu'il tente de fuir. N'est-ce pas d'ailleurs la signification profonde du Carnaval, cette festivité locale où l'on nargue la mort toujours menaçante ? Mais nul ne peut échapper au malaise que procurent sa présence et sa fausse décontraction; un froid étrange, le froid de la mort, celui de l'immobilité définitive, les glaces, reflet de l'étrange discordance entre l'apparence qu'il veut se donner et la réalité de son moi profond. A travers son étrange physionomie, ses sombres yeux d'« *hypnotiseur* » enfoncés dans ses fiévreuses

²⁸⁹ Charles Calais, « *Pour mourir* », *Poèmes ensoleillés*, 46.

orbites, ils ont l'impression de communiquer avec les insondables et secrets espaces de l'Au-delà. On retrouve dans ses vers le rejet violent de certains sons dont il ressent la fausseté comme son rire forcé, ou la cascade discordante d'un «*clavecin brisé*», dont les touches noires et blanches égrènent désagréablement leur succession métallique. Une vision presque surréaliste révèle alors son affreux secret, que concrétise et visualise l'expression «*morceau de cadavre*», élément de mort qui comme une bouture maudite, arrivera à putréfier le corps et l'âme.

Lorsqu'ils m'ont vu...

*Lorsqu'ils m'ont vu, passant dans leur gaieté bruyante
Comme passe en la salle chaude un souffle froid,
Ils ont dit, frissonnant d'une étrange épouvante:
Pourquoi nous glace-t-il sans qu'on sache pourquoi?*

*Tout comme nous il rit pourtant, il boit, il chante
Et si quelque douleur met son âme en émoi
Rien n'en laisse au dehors percer le désarroi
Et sa bouche qui parle est pour nous souriante.*

*Sont-ce ses yeux d'hypnotiseur au noir sourcil
Ou comme au clavecin brisé lui manque-t-il
Des notes, qui lui font ce rire faux qui navre?*

*J'ai répondu: « Soyez heureux et soyez fous
Mes bons amis, mais moi qui passe parmi vous
Je porte dans mon cœur un morceau de cadavre.»²⁹⁰*

Il se sent maudit de façon inéluctable et exprime son impuissance devant ce destin dans son sonnet «*L'ombre*» :

*Ne me regarde pas! Ferme ton œil qui plonge,
Passant, jusques au fond de mon cœur douloureux:
Ce que tu vois de moi, plus irréel qu'un songe
N'est rien! Car je suis mort, quoiqu'en jugent tes yeux!*

*D'autres aussi m'ont cru vivant, vivant comme eux,
Traînant mon spectre au lieu de l'ombre qui s'allonge;
Mais dans mon cœur pourri et dans mes os laiteux,
Seul de tous j'ai senti l'helminthe qui me ronge.*

*Je vais, ombre, comme un serpent glissant au sol
Dans la déclivité fatale de ma route
Traînant mon corps resté debout, sans qu'il s'en doute.*

*Et mon ombre, ô terreur, n'a pu prendre son vol
Car ma chair me suivant, tel un remords le crime
Met son pied sur mon pied, et me tient, et m'opprime.»²⁹¹*

²⁹⁰ Charles Calais, «*Lorsqu'ils m'ont vu*», *Poèmes ensoleillés*, 45.

²⁹¹ Charles Calais, «*L'ombre*», *Poèmes ensoleillés*, 40.

La tyrannie de son corps malade, cette sensation d'être dévoré de l'intérieur par une vermine rampante d'hôtes hostiles et triomphants ne lui donne tout de même pas le désir suicidaire d'avancer le dénouement tragique de son destin. «*Le poignard sculpté*»²⁹² qu'il dédie à François Bonjean, son meilleur ami, si proche de lui qu'il le comprend mieux que les membres de sa famille et auquel sans doute il ne cache rien, évoque une partie de roulette russe: il joue avec le poignard, utilisant un vocabulaire ludique et presque enfantin, évoquant «*un joujou de mort*», «*un bibelot sage*», un ornement féminin, mais finalement ne s'en sert pas dans sa finalité tragique, le sang coulant «*goutte à goutte*», le cœur «*choisi pour cible*.»

*J'ai pris dans ma main ce poignard sculpté,
Ce joujou de mort, cette croix fatale
Que j'ai rêvé voir d'un seul coup planté
Dans la gorge ou dans l'épine dorsale.*

*C'est un instrument bizarre et mignon;
Il prend l'air dévot des bibelots sages,
Elle le mettrait vite à son chignon,
On le croirait fait pour couper des pages.*

*Quoi! Si peu suffit ! Tuer, c'est ceci!
Le grain de Cromwell²⁹³ n'est pas plus terrible,
Le sang coulera, goutte à goutte, ici,
Pour peu que le cœur soit choisi pour cible.*

*Le geste mourant et l'œil injecté
Puis la chair glacée entre quatre planches!
L'odeur de la mort et l'Eternité...*

*Et puis tous les glas et les nonnes blanches
Et tous les amants délivrés d'un coup
Pour un peu d'acier venu qui sait d'où?*

Mieux vaudrait dormir pour échapper à la conscience lancinante de ce futur sans issue, à l'impératif de laisser ignorer aux autres cette condamnation sans l'espoir de nulle grâce, mais avec le soulagement final, «*l'ivresse de mourir*». Le sonnet «*Lassitude*» évoque le monologue d'Hamlet, «*Mourir...dormir, dormir, rêver peut-être!* ».

*Sans penser à demain dormons notre aujourd'hui,
Dormons notre aujourd'hui sans regretter la veille
Faisons bien doux notre oreiller sous notre oreille
Et sans rêver à rien dormons bien notre nuit.*

*Dormons le plus possible, étouffons chaque bruit
Et buvons la langueur aux liqueurs de la treille.
Parons-nous du soleil dont la lueur éveille.
Tuons les coqs. Fixons les montres à minuit.*

²⁹² Charles Calais, «*Le poignard sculpté*», *Poèmes du Cœur gaspillé*, 47.

²⁹³ Oliver Cromwell (1599-1658), homme politique anglais, serait mort d'un calcul rénal de petite taille. (Victor Hugo, *Cromwell*, drame en cinq actes, 1827).

*Et puis dormons! Pareil au végétal inerte
Qui fait ronfler au vent son indolence verte
Sans penser, sans aimer, sans rêver, sans souffrir.*

*N'ouvrons même pas l'œil qu'entr'ouvre le cadavre
Dormons comme le yacht endormi dans le havre
Dormons pour savourer l'ivresse de mourir.²⁹⁴*

Le souffle naturel de la poésie se tarit avec la perte prématurée de la jeunesse et l'excès de souffrances. Même l'émouvante proximité d'un corps féminin ne peut le détourner d'une finitude inéluctable car loin d'y voir la vie il y retrouve ses fantasmes de mort à travers la transparence des chairs, comme dans «*Squelette*».²⁹⁵ : Et cette femme était fort belle,

Rois, chap.XI, vers. 2.

*Je ne veux plus goûter à ta chair féminine,
Un cauchemar affreux m'empêche de te voir!
Hier en contemplant ta carrure féline
Mon regard a fouillé ton être. O désespoir!*

*Car l'ai vu tout le long de tes chairs transparentes
La charpente des os, tibias, côtes, fémurs,
Les intestins fumants, vipères remuantes,
Qui font leur nid de bave au fond des lieux impurs.*

*J'ai vu le mécanisme interne et prosaïque
J'ai vu toute la mort couvant dans son noyau
Le squelette dormant son sommeil léthargique
Qui sortira demain vivant, dans le tombeau.*

*Et maintenant le soir, si je heurte ton coude
Je heurte aussi la mort que ta chair me voila,
Il semble que cet os prisonnier se dessoude,
Veuille sortir, s'éveille et dise : Me voilà!*

Le « *Chant de tristesse* » exprime l'obsession de la mort qui angoisse le jeune homme.

Puis l'avenir qui me fait peur, agonisant

*Car l'heure est de souffrir et puis c'est encore l'heure
Et mes amours futurs auront manqué leur temps
Dégoût sans fin ! Faut-il que ma jeunesse meure !
Ah ! Qu'il doit sembler triste aux vieillards... le Printemps.*

Les derniers vers que Charles trace avant de mourir nous font comprendre ce que fut le tragique destin d'un poète inspiré que la douleur musèle en même temps qu'elle le transcende :

Mes reins, mon front, mon cœur, mes nerfs,

²⁹⁴ Charles Calais, « Lassitude », *Poèmes ensoleillés*, 42.

²⁹⁵ Charles Calais, « Squelette ».

*Vous direz simplement tout ce que j'ai souffert,
Enfer ! Je ne t'ai point passé
A pied sec, comme Dante :
Mon pied s'est posé, déchaussé,
Sur de la lave ardente.*²⁹⁶

• La quête spirituelle

Charles acquiert précocement l'amère lucidité du vieillard qui sent sa fin proche. Il ironise dans ses «*Evangelies burlesques*» sur l'espèce d'assurance-vie qu'est pour beaucoup de gens la religion, sinécure ou décoration finale qui récompenserait même les apôtres.

La sinécure.

*En ce temps-là Jésus parlait à ses disciples,
De quoi? Du ciel toujours: paraboles multiples,
Mais eux, les affamés, voyaient cet avenir
Comme une sinécure où chacun à plaisir
Se ferait des boni en grattant au registre.
L'un dit: « Seigneur Jésus, tu m'y feras ministre. »
«Gouverneur», clama l'autre; un troisième, Juda,
D'être le trésorier encaisseur demanda.
Lors Simon se drapant dans son manteau de serge
«Je serai roi», dit-il.
- «Toi tu seras concierge.»²⁹⁷*

Dans son drame inachevé «*La Damnation de Judas*», il explique la trahison de l'apôtre, amoureux de la pécheresse Marie Madeleine, par sa jalousie vis à vis de Jésus. De même dans son poème «*La salutation angélique*», il envisage la Vierge Marie de façon assez insolite.

*Ave Marie, pleine de grâce
Le Seigneur n'est pas avec vous
Peut-on vite occuper sa place
Et rire ensemble du jaloux !
Je vous salue, Ave Marie
Entre toutes les femmes jolies !*

Ce détournement irrévérencieux de stéréotypes acquis dès l'enfance montre son refus de toute consolation devant les perspectives de sa maladie.

Pourtant la mer qu'il contemple dans le sonnet «*Nocturne*»²⁹⁸ du haut de la colline du château, dans un grand silence, l'apaise:

*J'attends que le silence tombe
Sur les grands cocotiers poudreux
Que berce un refrain de palombe,

Que les vents roucoulent entre eux
Comme roucoule la colombe*

²⁹⁶ Charles Calais, *Cahier des Poètes*, N°5, août 1914.

²⁹⁷ Charles Calais, «*La sinécure*», *Poèmes ensoleillés*, 39.

²⁹⁸ Charles Calais, «*Nocturne*», *Poèmes ensoleillés*, 41.

Et que l'ombre ait bouché mes yeux

*Au point que s'il n'était aux cieux
Des astres doux et lumineux
Je croirais marcher dans ma tombe...*

*Mon âme a froid, mon corps est vieux!
Et seul sur le roc qui surplombe
La mer, abîme ténébreux,*

*Vêtu d'un grand frisson nerveux,
Eperdu, tragique et fiévreux
J'écoute le flot qui succombe!*

*J'écoute sans voir l'hécatombe
Des vagues aux cris douloureux...*

Cet «*anarchisme moral*», cette incertitude, s'explique par une adolescence déstructurée dans une famille à dominante féminine, qu'évoque «*Tristesse intérieure*»²⁹⁹:

*Dieu que mon lit est froid ! Pourquoi tout ce silence
Autour de moi ?- Rien qui remue...er je suis seul,
Seul ! Toujours seul ! Je songe, et je souffre, et je pense
A l'âge où l'on promène à deux sous le tilleul.*

*Tout seul ! Tout seul ! Plus taciturne que l'aïeul
Dont l'œil semble chercher sa tombe et qui s'avance
A pas très lents... A-t-on dans ma première enfance
Couvert mon corps au lieu de langes - d'un linceul ?*

*«Pourtant j'ai pour chauffer mon cœur une famille
Plus douce que la chambre où le feu clair pétille
Et ma mère et ma soeur au sourire câlin...*

*Mais bien que tout m'adore, et que rien ne me manque,
Il me semble parfois que je suis orphelin
Comme un enfant volé par quelque saltimbanque.*

L'enseignement religieux reçu laisse la place au doute et même au vide spirituel («*vertige du Néant*») qu'expriment les quatre premières strophes de «*Retour d'âme*».³⁰⁰

*«Mon cœur est une solitude,
Je ne crains ni Dieu ni l'enfer,
J'ai perdu jusqu'à l'habitude
Et la mémoire du Pater.*

*Bien loin mon enfance dévote
Et les surplus d'enfant de chœur*

²⁹⁹ Charles Calais, «*Tristesse intérieure*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 263.

³⁰⁰ Charles Calais, «*Retour d'âme*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 258-259.

*Et les oraisons qu'on chuchote!
Le ciel n'habite plus mon cœur.*

*Le malheur a criblé de pointes
Mon âme à la faire saigner
Mes mains ne se sont pas jointes
Du geste dont il faut prier.*

*Dieu m'a fui! La terreur me ronge
Et lorsqu'en mon cœur mécréant
Mon regard se hasarde et plonge
J'ai le vertige du Néant.*

Tout en pourfendant les théosophes dont les théories toutes personnelles le tentaient parfois, il est souvent amer devant l'indifférence divine :

*« Prier ? Dieu, ma foi,
Est trop dur d'oreille.
Blasphémer, pourquoi ?
La chose est pareille. »*

Doutes et contradictions le mènent à la croyance au néant, quand le lendemain il revient à la foi de son enfance et à l'affirmation que tout a une fin divine.

« Un jour », confie Louis Capatti, « Calais m'entraîna dans une église. Comme la pensée d'un prêtre ami s'était brusquement emparée de lui, il obéissait aux sentiments qui l'avaient envahi. A voix basse, sous les voûtes sacrées, il m'exposa sa foi dans un dieu d'amour aux bontés infinies. Dispensateur de la lumière, il ne l'émettait qu'à travers un diamant dont les quarante faces jetaient des feux différents. Chaque créature se trouvait placée dans le rayon de la seule lueur qu'elle pût supporter. Comme le grand maître était paternel, veillant à ce que les yeux du vulgaire ne fussent pas cruellement et inutilement aveuglés !... Il chavirait du physique à l'astral, et pensait à des réincarnations successives qui le mèneraient à la douceur des béatitudes. »³⁰¹

Ainsi, l'espoir reconfortant en un au-delà porté par la foi à laquelle il a consacré une partie de sa jeunesse semble l'avoir fui ; il pense à un ailleurs dont il a soif, état de paix éternelle, « Nirvana » que recherchera aussi l'ami François à travers sa vie mouvementée. Il aspire à se détacher de son corps de chair qui n'est que souffrance pour un état d'apesanteur et d'innocence première sans crainte d'un quelconque jugement.

*Je voudrais pour un jour, moins s'il faut, pour une heure
Oublier tout: le laid, le beau, le mal, le bien,
Oublier tout! N'avoir conscience de rien,
N'être pas plus un tel qui rit, qu'un tel qui pleure,*

*N'être rien! Ne sentir ni chaîne ni lien,
Seule la volupté faisant presque qu'on meure
De n'avoir pas le corps vivant, de n'avoir rien
Que cette lassitude où le repos demeure.*

³⁰¹ Louis Capatti, Notes sur Charles Calais, Archives municipales de Nice.

*Mais toujours, je saurai, vivant ou mort, que Moi
C'est Moi, sans fin, sans trêve, ayant en Moi, le juge
Qui jugera mon cœur selon sa propre loi.*

*O Nirvana peux-tu m'abriter, seul refuge!
Quand pourrai-je expulser de mon cœur condamné
Ce rien d'un Dieu Dans mon Tout d'homme emprisonné?*

Malgré un environnement difficile, Charles Calais a vécu en très peu d'années une expérience poétique intense, dont sa formation d'autodidacte, ses étroits liens familiaux, le cheminement dans la douleur d'une maladie finalement mortelle, ont limité le mûrissement mais non les intuitions.

• Conclusion

Dans un article publié ultérieurement dans les « *Annales du Comté de Nice* », Victor Rocca, son ami, lui rend justice avec sobriété et tendresse amicale : « *Hélas ! La Cythare est brisée et l'ironique Graal se cache toujours au cœur du sanctuaire !* », écrit-il en faisant allusion aux propos de Laurent Tailhade dans son ultime lettre à ceux qu'il avait appelés « *les quatre fils Aymon* ». « *Mais Charles Calais a conquis le Parnasse et ce m'est un devoir sacré d'amitié de retracer aujourd'hui sa vie. Sa vie ! Si brève et pourtant si remplie !...* »

Après avoir relaté brièvement la carrière de Charles, Victor Rocca conclut à la mort du « *tremblement poétique* », cette expansion créatrice qui avait merveilleusement entraîné sa génération. Une fois celle-ci décimée par la guerre, ne subsistent que des survivants affaiblis aux ailes rognées, aux vies sentimentales amputées ou complexes : « *Je songe qu'entre cette éclosion généreuse et la pauvre vie actuelle, une vague de régression a passé, celle de l'ignoble boucherie mondiale, tueuse d'hommes et de cerveaux. La mort, mon cher Calais, est venue te surprendre avant la vaine et douloureuse tragédie des années de guerre, et ton catholicisme, puisé aux sources primitives, en aurait horriblement saigné.... Certes, tu as peut-être bien fait de mourir en février 1914, car, en nous qui avons vécu le grand drame, quelque chose, à tout jamais, s'est brisé. Mais il nous reste ton souvenir impérissable et lorsque l'heure est trop lourde à cueillir, lorsque retentit dans la cité vénale le klaxon de la réalité féroce, je songe, ô mon très cher, à nos années de jeunesse et je relis tes poème.* »

La vie et la mort avaient dispersé les amis de Charles. Francis Carco, après la Poste aux armées, puis l'aviation, démobilisé dès 1916, réussit une brillante carrière littéraire. Jean-Marc Bernard, auteur d'un des poèmes de guerre les plus célèbres, *De profundis*³⁰², fut emporté par un obus en 1915 ainsi que Louis Géry, tué, lui, en août 1918. Louis Capatti, grièvement blessé à Verdun, poursuivit ensuite parallèlement à sa carrière d'avoué et de notaire une trajectoire d'homme de lettres à Nice. Victor Rocca, sensible et fidèle à un classicisme pur, termina dans sa région aimée une intéressante carrière administrative, de

³⁰² *De Profundis : Du plus profond de la tranchée
Nous élevons nos mains vers vous
Seigneur ! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !*

*Car plus encore que notre chair
Notre âme est lasse et sans courage
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer,*

*Vous nous voyez couverts de boue
Déchirés, hâves et rendus
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?...*

même que Jean Wallis-Padovani, animateur comme un petit groupe de poètes corses, de revues cyrnéistes et niçoises.

La destinée de François Bonjean, originale, répondit aux préoccupations qui avaient été les siennes et celles de Charles dans leurs incertitudes d'avant-guerre. Fait prisonnier dès le début des combats, il revint de sa longue captivité définitivement antimilitariste, et comme d'autres, écœuré. Il publia un dialogue philosophique dans le but d'éradiquer chez ses compatriotes tout sentiment belliqueux³⁰³. Nommé professeur en Inde, en Egypte, puis en Algérie, enfin au Maroc, en contact avec des personnalités comme René Guénon³⁰⁴ et Henri Bosco³⁰⁵, il s'intéressa de plus en plus à l'hindouisme, et réalisa ce dont ils avaient parfois rêvé avec son ami, l'approfondissement de certaines doctrines orientales. Sa nouvelle compagne Touria, devenue son épouse, l'initia à la richesse de la tradition religieuse arabe et à la mystique soufie. Mais il garda son appartenance chrétienne, en faisant une synthèse de toutes ces mystérieuses sagesses.

Les librairies niçoises restèrent, à la suite de l'établissement Visconti, des centres vivants d'invention littéraire, en particulier « *La Sorbonne* », rachetée au libraire poète Eugène Lapeyre³⁰⁶ par Maurice Seyrat, en littérature Paul Damarix, introduit dans le groupe des Fantaisistes par l'intermédiaire de Tristan Derême et Francis Carco. Si de confidentielles revues poétiques poursuivaient la tradition du « *Cahier des Poètes* », une poésie plus officielle s'exprimait dans les quotidiens et revues mondaines, confirmant l'une des vocations de la Côte d'Azur³⁰⁷.

Incontestablement ces jeunes gens jouèrent un rôle dans la révolution littéraire du XXème siècle. Ils renouvelèrent l'inspiration poétique, la forme, le style, contribuant par leur attitude et leur relative révolte d'avant-garde contre une forme d'ordre établi, à la naissance du mouvement dada et du surréalisme. Charles Calais reste, quant à lui, profondément original et entièrement « *indépendant* », on pourrait dire « *excentrique* »³⁰⁸ au plein sens du terme, ne pouvant ni ne voulant faire partie d'aucune école, mais précurseur par le recours involontaire à l'inconscient. La fraîcheur de sa lyre, la beauté intuitive de sa poésie en font le poète par essence, un chantre, un voyant qui a su au delà des poncifs promener son regard intérieur sur la réalité profonde du monde.

³⁰³ Publication après la guerre d'un dialogue philosophique antimilitariste, préfacé par Romain Rolland ; pour lui l'auteur a pleinement saisi « *la tragédie de la pensée d'Occident* » : « *Une histoire de douze heures* », roman philosophique, Editions Jean-Richard Bloch, Editions Rieder, 1922.

³⁰⁴ René Guénon (1886-1951) abandonna ses études de mathématiques pour s'initier à l'occultisme. Passionné par les religions orientales, il s'installa en Egypte, épousa une Musulmane, et eut l'occasion de rencontrer plusieurs des poètes que nous avons évoqués, entre autres François Bonjean et Valentine de Saint Point.

³⁰⁵ Henri Bosco (1888-1976), partage avec François Bonjean, nommé comme lui au Maroc à partir de 1931, une solide formation classique et un vif intérêt pour la civilisation musulmane et le monde méditerranéen. (Robert Ytier, « Henri Bosco, l'amour de la vie », Editions Aubanel, 1996.)

³⁰⁶ Eugène Lapeyre (1904-1978) défendit la tradition qui voulait faire du libraire un pratiquant de la littérature. En 1930 il vendit son établissement à Maurice Seyrat (1905-1983), qui, formé aux techniques commerciales de la mer, devint rapidement Paul Damarix, poète, pour suivre sa vocation. (Voir note ci-après).

³⁰⁷ Ralph Schor, *Anthologie des écrivains du Comté de Nice*, Editions Serre, 1990. « Destins niçois », *Cahiers de la Méditerranée*, N° 55, décembre 1997.

³⁰⁸ Frédéric Martinez, « Aux Singuliers, Les Excentriques des Lettres », Editions Les Belles Lettres, 2010.

**1962 : L'ACCUEIL DES FRANÇAIS
D'ALGÉRIE DANS LE
DÉPARTEMENT DES ALPES-
MARITIMES SELON LA PRESSE
LOCALE**

Anis BEN ALI

Les journaux des Alpes-Maritimes ont accordé une grande place à l'arrivée massive des Français d'Algérie, parce qu'un très grand nombre d'entre eux a choisi de s'installer dans ce département. Ce nombre fait poser la question dont la presse rend compte de leur accueil, des problèmes qu'autant d'arrivées en peu de temps peuvent poser, problèmes de logement notamment. Le département des Alpes-Maritimes est au troisième rang après la Seine et les Bouches-du-Rhône par le nombre des rapatriés français d'Algérie (1962). Cet afflux des rapatriés dans ce département peut s'expliquer ou bien par un accueil favorable ou bien par l'attrait géographique de ce département du Midi Méditerranéen qui est l'un des départements vers lequel les rapatriés se sont massivement dirigés. Comment était l'accueil des Français d'Algérie dans la presse des Alpes-Maritimes en 1962 ? Qu'a fait la presse des Alpes-Maritimes pour sensibiliser l'opinion publique à la cause des rapatriés d'Algérie ? A-t-elle vraiment aidé ces rapatriés et comment ?

Les Français d'Afrique du Nord qui ont choisi le département des Alpes-Maritimes comme lieu de résidence étaient nombreux. Lors du grand rassemblement des Pieds-Noirs à Nice, à l'occasion des 25 ans du rapatriement en juin 1987, le quotidien *Nice-Matin* a affirmé que les rapatriés étaient alors au nombre de 80.000 à Nice et 120.000 dans le département³⁰⁹. Dans ce département, il semble que les rapatriés Français d'Algérie aient été attirés par le climat comparable à celui d'Algérie ce que relève *l'Action Républicaine* qui a noté que «...comme les Français d'Indochine, puis ceux du Maroc et de la Tunisie, c'est tout naturellement vers les régions de notre Midi, que nos compatriotes d'Algérie, ont cherché un refuge, attirés sans doute, par le climat, mais aussi par un désir de retrouver, sur l'autre bord de la Méditerranée, des sites comparables à ceux qu'ils regrettaient de ne plus contempler »³¹⁰. La même remarque se retrouve dans le quotidien du bord opposé, *Le Patriote* : « On sait par ailleurs que Nice et notre région, à la fois par l'attrait de leur situation géographique et aussi par la forte implantation organisée d'anciens colons de Tunisie, du Maroc et déjà d'Algérie, sont particulièrement concernées par ce phénomène social »³¹¹.

La presse des Alpes-Maritimes, à l'exception du journal « *L'Action Républicaine* », n'a pas été favorable à l'arrivée massive des Français d'Algérie en raison des difficultés d'accueil : « M. Pasquini, député des Alpes-Maritimes a entretenu M. Pierre Boulin, secrétaire d'Etat aux réfugiés, de la situation plus particulière du département à la suite de l'arrivée des réfugiés en provenance d'Algérie. M. Boulin va faire en sorte que les réfugiés soient dirigés sur d'autres départements mieux équipés pour accueillir les réfugiés. Par ailleurs, il a décidé de prendre trois sortes de mesures : étoffer en moyens et en personnel l'antenne de réception installée à la préfecture des Alpes-Maritimes ; accorder des primes aux constructeurs qui s'engagent à réserver un pourcentage important d'appartements aux réfugiés ; favoriser les groupements d'implantation industrielle »³¹².

Le département des Alpes-Maritimes n'avait pas grande chose à offrir aux rapatriés Français d'Algérie en matière de logement et d'emploi. C'est pour cela que, dans un premier temps, leur accueil n'était pas jugé souhaitable par la majorité de la presse des Alpes-Maritimes. En effet, «...nous nous trouvons dans un département touristique qui offre peu de solutions du genre de celles que recherche l'Antenne des repliés et rapatriés. (...) Malheureusement le département des Alpes-Maritimes ne connaît pas du moins pour l'instant, de véritable essor industriel. On y vit du tourisme, de l'industrie hôtelière, et une agriculture pratiquement limitée à la culture des fleurs, il est peu probable que dans ces conditions que

³⁰⁹ *Nice-Matin*, 30 mars 1987.

³¹⁰ *L'Action Républicaine*, 30 mai 1962.

³¹¹ *Le Patriote*, 26 juin 1962.

³¹² *Nice-Matin*, 18 mai 1962.

tous les rapatriés et repliés installés dans ce département, et qui ont besoin de travailler, puissent y trouver l'emploi qu'ils recherchent et le logement qu'ils désirent »³¹³.

La presse des Alpes-Maritimes a salué la décision des pouvoirs publics de ne plus recevoir des rapatriés dans les départements du Midi après le 23 juillet 1962. Le mensuel *Réalités Niçoises* s'est montré, tacitement soulagé par une telle décision : «...d'ailleurs, cet état des choses n'a pas échappé au Secrétariat d'Etat aux Rapatriés, non seulement pour ce département, mais, aussi, pour presque tous les départements qui débordent la Méditerranée. Il a, en effet, pris la décision de ne pas recevoir dans ses services les rapatriés et repliés arrivés dans le département postérieurement au 23 juillet. Cette mesure ne manque, certainement pas de sagesse, mais elle est à notre sens, un peu trop absolue »³¹⁴.

La presse des Alpes-Maritimes se fait alors l'écho de cette volonté de dissuader les Français d'Algérie de s'installer dans ce département et elle n'a pas caché cette volonté. En effet, avec le grand nombre des Français d'Algérie, arrivés dans le département des Alpes-Maritimes, il n'a été signalé l'arrivée que d'un seul avion en provenance d'Algérie. De plus, cette arrivée des Français rapatriés d'Algérie a été jugée indésirable par le quotidien *L'Espoir* : « l'aérodrome de Nice a accueilli pour la première fois, ce matin, des rapatriés d'Algérie. Un D.C 7 affrété par la T.A.I., et qui va effectuer la navette entre Bône et Nice, a ramené 105 personnes qui vont se répartir dans les différentes localités de la côte d'Azur. Trois autres arrivées sont prévues pour aujourd'hui et cette rotation doit s'accélérer dans les jours à venir. Le département des Alpes-Maritimes n'était pas considéré, jusqu'à présent, comme département d'accueil des rapatriés d'Algérie »³¹⁵. Ce n'est qu'à la fin du mois de juin qu'un avion a pu débarquer des Français d'Algérie à l'aéroport de Nice. L'hostilité à l'arrivée des Français d'Algérie dans le département des Alpes-Maritimes est à un point tel que la presse n'a signalé que l'arrivée de cet unique avion.

Il est de même pour les arrivées par voie maritime, la presse des Alpes-Maritimes a parlé des débarquements à Marseille, Toulon et même Bordeaux, mais aucun bateau n'a accosté dans le port de Nice. Toutefois, le quotidien *Nice-Matin* a signalé l'arrivée d'un chalutier. Ce chalutier *Farandole*, qui a ramené 10 personnes rapatriés d'Algérie à Nice, n'a pas eu l'autorisation de rester dans le port de Nice : «...il devra mouiller à Villefranche, car les autorités du port de Nice ne peuvent pas accorder un poste à la *Farandole* »³¹⁶.

L'une des principales raisons évoquées par la presse des Alpes-Maritimes pour ne pas recevoir des rapatriés d'Algérie dans le département des Alpes-Maritimes, est le manque d'emplois. En effet, la majorité des rapatriés d'Algérie sont agriculteurs et fonctionnaires ce qui est incompatible avec les offres d'emplois dans un département touristique comme les Alpes-Maritimes. La presse des Alpes-Maritimes a donc exhorté les rapatriés à chercher du travail dans d'autres départements qui en offrent : « Alors que les services de l'accueil fonctionnent à Nice, au n° 4 du boulevard Carabacel, les services économiques et sociaux se trouvent, avec la direction, au n° 3 de la rue Galléan. En effet, la seconde opération, délicate et importante, mérite d'être menée loin de l'agitation, la plupart du temps sur rendez-vous avec les intéressés. Il n'est assurément pas facile de « reclasser » les rapatriés à la fois dans le cadre des directives gouvernementales, des possibilités d'implantations offertes par le département des Alpes-Maritimes, du IVème plan économique et compte tenu des désirs et des catégories dont relèvent les rapatriés. Il faut certes engager le rapatrié à s'orienter vers d'autres régions, mais il faut aussi attirer ici des donneurs d'emplois ! Les non salariés ont-ils

³¹³ *Réalités Niçoises*, septembre 1962.

³¹⁴ Ibid.

³¹⁵ *L'Espoir*, 26 juin 1962.

³¹⁶ *Nice-Matin*, 1^{er} juillet 1962.

davantage de chances ? Oui, dans la mesure où ils disposent de fonds suffisants pour le lancement de leurs affaires »³¹⁷

Il est clair, d'après la presse des Alpes-Maritimes, que les rapatriés s'ils sont demandeurs d'emplois ne sont pas les bienvenus, dans ce département, ce qui n'est par contre pas le cas s'ils sont prêts à investir.

Le journal *L'Action Républicaine*, qui était le journal de Jean Medecin, député-maire de Nice au moment du rapatriement des Français d'Afrique du Nord, a fait exception parmi la presse des Alpes-Maritimes. Ce journal a été très favorable à l'arrivée des rapatriés d'Afrique du Nord dans le département et il n'a parlé d'aucun problème pour leur intégration dans le département des Alpes-Maritimes. En fait, c'est l'unique journal qui a parlé ouvertement d'un accueil à bras ouverts des Français d'Algérie : « le problème des rapatriés si douloureux et délicat a pris, dans notre commune tout spécialement, une place importante. En effet, le nombre de nos compatriotes qui choisirent la ville de Nice comme terre d'adoption s'élève à 70.000. On comprendra alors que la municipalité se soit fait un devoir de créer un service chargé de conseiller ces familles déracinées et de leur venir en aide »³¹⁸. En outre, ce journal a affirmé que «...de nombreuses demandes d'emploi ont pu être satisfaites grâce à des interventions auprès de divers employeurs, rapatriés eux-mêmes bien souvent »³¹⁹. De plus, ce journal a évoqué les gestes de solidarité et d'accueil, absents des autres journaux. En effet, « lors de l'arrivée massive des Français rapatriés d'Algérie, après l'accession de ce pays à l'indépendance, cinq cents repas étaient servis chaque jour, soit gratuitement, à ceux de nos compatriotes qui étaient entièrement démunis de ressources soit à des prix modiques pour les autres. Quarante-neuf mille trois cent cinquante-trois repas ont été servis aux rapatriés, pendant la période durant laquelle ce service a été ouvert »³²⁰.

Ce journal a fait l'exception en évoquant le service municipal des rapatriés qui a été fondé le 1^{er} décembre 1962 par le maire de Nice, Jean Médecin. Ce service n'a été signalé que par le journal *L'Action Républicaine*. Cependant, ce service municipal des rapatriés a été évoqué par la presse nationale en 1987, quand il a été décidé d'organiser un grand rassemblement des rapatriés Français d'Afrique du Nord dans la ville de Nice. Ce rassemblement (25 ans après) a regroupé 200.000 rapatriés et de nombreuses personnalités politiques dont le premier ministre de l'époque, Jacques Chirac. Ce rassemblement a eu lieu à Nice parce qu'elle était la première ville de France à avoir créé un service municipal des rapatriés : «...le choix de Nice comme cité d'Accueil n'est pas manichéen, il est certes quelque peu passionnel, se souvenir que Jean Medecin, le père de l'actuel maire de Nice (Jacques Medecin), fut le premier et (au début tout au moins) l'un des rares à ouvrir toutes grandes les portes de sa ville aux pieds-noirs en exil. C'est Nice qui en accueillit le plus grand nombre (...) 80.000 d'entre eux ont choisi de rester à Nice »³²¹.

Le maire de Nice, Jean Médecin a expliqué les raisons de la fondation du service municipal des rapatriés dans un long article avec un grand titre : «...C'est alors que, considérant avec grande sympathie les difficultés de tous ordres, éprouvées par les réfugiés d'Afrique du Nord, la municipalité de Nice prit l'initiative de créer un service municipal des rapatriés afin de pallier l'insuffisance d'effectif des services officiels. (...) La création du service municipal des Rapatriés, fut le témoignage de l'intérêt efficient que portait la municipalité de Nice, au triste sort des rapatriés (...). Le service municipal des rapatriés, connu – dès sa création le 1^{er} décembre 1962 – une très grande activité, organisé pour

³¹⁷ Nice-Matin, 6 décembre 1962.

³¹⁸ *L'Action Républicaine*, 1959-1965.

³¹⁹ Ibid.

³²⁰ *L'Action Républicaine*, 15 février 1965.

³²¹ *Action-Nice-côte-d'azur*, décembre 1986.

renseigner, conseiller, orienter les rapatriés désirant s'installer non seulement à Nice mais dans les Alpes-Maritimes »³²².

Le service municipal des rapatriés a joué un rôle très important en faveur des rapatriés Français d'Afrique du Nord, d'après *L'Action Républicaine* : «...Le nombre des rapatriés reçus dans les bureaux n'a cessé de croître, on peut dire que depuis sa création le service municipal des rapatriés de la ville de Nice a contribué à faire accorder à ces malheureux près de 10 milliards d'anciens francs. Cela n'a pu aboutir que grâce à l'esprit de collaboration dont le service a bénéficié à tous les échelons de la Direction départementale des rapatriés des Alpes-Maritimes et principalement auprès de son directeur. Ces rapatriés, par l'intermédiaire de *L'Action Républicaine*, les en remercie, comme ils expriment leur gratitude à l'ensemble des membres du personnel du service municipal des rapatriés, pour l'accueil cordial qui leur fut toujours réservé, pour leur dévouement dont la manifestation fut si constante qu'elle déborda largement sur les horaires quotidiens de leur fonction, et même sur la durée de leur congé annuel »³²³. L'accueil a été très favorable pour les Français rapatriés d'Algérie, mais ce fameux service municipal des rapatriés n'a été évoqué par aucun autre journal de la presse des Alpes-Maritimes. On peut se demander s'il a vraiment joué un grand rôle en faveur des rapatriés et si sa création n'était pas essentiellement due à des préoccupations électorales en suivant l'historien André Nouschi, qui a montré qu'«...ils (les pieds-noirs) ont souvent un point de vue non négligeable dans le jeu politique local ou national. On sait qu'au début de leur venue ils ont été vigoureusement hostiles à De Gaulle et aux gaullistes. Ainsi, à Nice, ils ont assuré aux élections municipales de 1965 la défaite du candidat gaulliste, le général Delfino (...) On notera que localement, et surtout dans les départements du Midi, les pieds-noirs ont, depuis 1962, pesé sur la vie politique »³²⁴. Les rapatriés Français d'Afrique du Nord étaient une nouvelle clientèle sur l'échiquier politique français où la droite et l'extrême droite ont toujours voulu récupérer leurs précieuses voix électorales. En effet, «...votant massivement pour Tixier-Vignacour en 1965 contre De Gaulle, contribuant à la victoire de Giscard d'Estaing en 1974, puis à sa défaite en 1981, ils ont de la sympathie pour Chirac, malgré sa filiation gaulliste. Ils boudent Barre, qui a refusé de signer l'amnistie des généraux. Ils ont avec Le Pen une affinité historique : Le Front National totalise 20 à 25% dans certaines régions du pourtour méditerranéen, où ils sont les plus implantés. Une cible stratégique »³²⁵.

En octobre 1962, une réunion d'information du comité d'aide aux rapatriés a eu lieu à Nice. Lors de cette réunion, les élus et les politiques en général se sont montrés ardents défenseurs de la cause des rapatriés. Cependant, le but était de gagner les voix de ces rapatriés : «...Parler des perspectives d'avenir implique un retour sur le passé : ce fut la tâche de M. Jacques Peyrat qui a une grande expérience des événements d'Algérie et dont les paroles furent écoutées avec attention et émotion par l'assistance fraîchement meurtrie. M. Jean-Marie Le Pen, député de Paris, fut le dernier orateur de la soirée. Il y eut des instants d'intense émotion parmi cette foule de rapatriés, notamment lorsque le député présenta deux femmes rapatriées à Nice qui symbolisent le drame des Français d'Algérie : Mme Jeanpierre, veuve du colonel Jeanpierre, ancien colonel du 1^{er} R.E.P. tombé au combat, et Mme Gabet dont le mari, maire de Coléa, et les enfants furent assassinés par les terroristes F.L.N. Il fut bien sûr question de référendum et d'élections législatives mais les orateurs prêchèrent devant des convaincus... »³²⁶. En fait, la défense de la cause des rapatriés a servi de moyen de récupération de cet électorat pieds-noirs par la droite française.

³²² *L'Action Républicaine*, 1959-1965.

³²³ Ibid

³²⁴ Robles Emmanuel, *Ces minorités qui font la France les Pieds-Noirs*, Philippe Lebaud, Paris, 1982, P.182.

³²⁵ *Le Point*, 29 juin 1987.

³²⁶ *Nice-Matin*, 19 octobre 1962.

Vers la fin de l'année 1961, avec l'arrivée des Français de Tunisie, à la suite de la crise de Bizerte, l'antenne de Nice a affronté beaucoup de difficultés pour répondre aux besoins des rapatriés. Les responsables de cette antenne ont demandé aux pouvoirs publics l'autonomie par rapport au centre de Marseille : «...le rattachement au centre de Marseille entraîne des lenteurs dans l'octroi des secours qui rendent pratiquement ces secours inutilisables »³²⁷. La demande d'autonomie, par rapport au centre de Marseille ainsi que l'amélioration des moyens techniques (trois petits bureaux d'une superficie totale d'environ 45 m² de la préfecture annexe de Nice) ont été négligés par les pouvoirs publics. Le mensuel *Réalités Niçoises* s'interroge : «...pourquoi donc, malgré le dévouement du personnel, des récriminations, des doléances, des paroles de désespoir retentissent-elles dans les trois bureaux de l'Antenne ? Simplement, parce que l'Antenne de Nice n'avait pas pouvoir pour répondre aux besoins immédiats des rapatriés, ni les crédits nécessaires pour les satisfaire. Le centre de Marseille était seul compétent ; seul, il détenait les crédits et il ne pouvait les déléguer. Et les rapatriés devaient attendre des semaines et souvent des mois, avant de recevoir les secours immédiats auxquels ils pouvaient prétendre »³²⁸. Il s'agit, en fait, d'un vieil antagonisme entre Nice et Marseille.

L'arrivée des Français rapatriés d'Algérie a compliqué davantage la tâche des responsables de l'Antenne de Nice. En effet, «...cette Antenne n'est pas encore équipée pour faire face convenablement à ses devoirs. Son personnel a bien été augmenté de 15 unités nouvelles environ, mais celles-ci ne pourront avoir le rendement souhaité que dans quelques semaines, lorsqu'elles se seront pénétrées de la législation. Le nombre de bureaux a été aussi considérablement accru. (...) Mais d'autres dispositions sont indispensables pour que l'Antenne de Nice puisse exercer sa mission à la satisfaction générale. Il lui faut des crédits. Afin de ne pas la contraindre à opérer par astuces ou artifices pour donner à manger à ceux qui ont faim, et un lit à ceux qui ont besoin de repos »³²⁹. En outre, la désorganisation due à la complexité de la relation entre l'Antenne de Nice et du centre de Marseille du Secrétariat d'Etat aux rapatriés accentuait les difficultés. En effet, «...au début, tous les dossiers devaient être transmis à la direction générale de Marseille, mais bien vite, en raison du grand nombre des rapatriés installés dans les Alpes-Maritimes, il a fallu donner une certaine autonomie de gestion à l'antenne de Nice qui, à compter du 14 juin, put payer directement les prestations. Certains dossiers sont revenus de Marseille ; d'autres sont restés. Quelques rapatriés ont même été payés partie de Marseille, partie de Nice ! (...) De nombreux dossiers sont dans les oubliettes phocéennes, notamment ceux des rapatriés arrivés avant le 11 mars dernier (1962), car pour ces derniers le service de Nice n'est pas compétent. Ceci explique (mal) que les derniers arrivés sont les premiers servis. Il serait donc souhaitable que l'antenne de Nice puisse récupérer tous les dossiers qu'elle a constitués, pour assurer un rapide règlement »³³⁰.

L'antenne de Nice a ouvert un nombre très important de dossiers des familles rapatriées d'Algérie dans le département des Alpes-Maritimes. En effet, «...13.000 dossiers entassés depuis mars donnent un total d'environ 18.000 dossiers. Comme les statisticiens estiment que les familles rapatriées comptent en moyenne trois ou quatre personnes, on peut avancer qu'une soixantaine de milliers de rapatriés se sont établis dans les Alpes-Maritimes »³³¹. Ce chiffre peut être inférieur au nombre exact des rapatriés établis dans les Alpes-Maritimes. En effet, il y avait des familles qui se sont établies dans les Alpes-Maritimes sans passer par les services de l'antenne de Nice et sans y ouvrir un dossier. Le mensuel *Réalités Niçoises* a estimé que le nombre des rapatriés établis dans les Alpes-

³²⁷ *Nice-Matin*, 24 décembre 1962.

³²⁸ Ibid.

³²⁹ *Réalités Niçoises*, septembre 1962.

³³⁰ *Nice-Matin*, 2 décembre 1962.

³³¹ Ibid.

Maritimes, vers la fin de 1962, est autour de 100.000 personnes³³². Dans un graphique caricaturé, le quotidien *Nice-Matin* du 2 décembre 1962 a voulu affirmer ce débordement dans l'Antenne de Nice avec l'arrivée des Français d'Algérie. Le département des Alpes-Maritimes qui n'était curieusement pas considéré par la presse comme un département d'accueil pour les Français d'Algérie a vu affluer un nombre de plus en plus grand de rapatriés. Cependant, avant le rapatriement officiel des Français d'Algérie (après le 11 mars 1962), l'arrivée des rapatriés n'était pas massive. En effet, depuis la création de l'antenne de Nice en 1957, le nombre des arrivés est chiffré à un millier de familles par an. Par contre, en 1962, le nombre a atteint 13.000 familles, et l'antenne de Nice était dans l'obligation de s'en occuper. En effet, jusqu'au «...15 octobre, l'antenne de Nice avait mandaté : en prestations de retour 24,8 millions, en prestations de subsistance 6,7 millions, soit avec les secours exceptionnels, un total de 31,6 millions. On a dû d'ailleurs franchir, ces jours-ci, le cap des trois milliards et demi d'anciens francs. A ces sommes s'ajoutent celles allouées par la délégation régionale de Marseille »³³³.

Il faut signaler que l'antenne de Nice a fonctionné à l'image des mesures prises par les pouvoirs publics pour l'accueil et l'intégration des rapatriés Français d'Algérie. Les fausses estimations et l'impréparation à l'arrivée massive des Français d'Algérie a faussé les mécanismes impuissants mis en place par les pouvoirs publics. Cependant, malgré les insuffisances observées de la part des pouvoirs publics, la presse des Alpes-Maritimes a essayé de combler le vide pour venir à l'aide des rapatriés Français d'Algérie, notamment le quotidien *Nice-Matin*.

Le quotidien *Nice-Matin*, qui peut prétendre être neutre à l'égard de l'arrivée des Français d'Algérie dans le département des Alpes-Maritimes, est le journal qui a publié le plus d'articles sur les rapatriés d'Algérie (221 articles en 1962). En outre, ce quotidien se distingue par la rubrique « Pour les rapatriés d'Algérie », qu'il a commencé à publier presque quotidiennement du 1^{er} juin jusqu'à la fin de l'année 1962. Dans l'une des premières publications de cette rubrique, le quotidien *Nice-Matin* en a expliqué les buts : « En ces heures douloureuses que traversent nos compatriotes rapatriés d'Algérie chacun de nous se doit de leur apporter toute l'aide possible, l'appui moral le plus complet. *Nice-Matin* met ses colonnes à leur disposition pour publier leurs messages, servir de trait d'union entre les familles dispersées, les communautés disloquées par les dramatiques événements, leur faciliter la recherche d'un emploi, etc. »³³⁴.

Dans cette rubrique, le quotidien *Nice-Matin* a publié plusieurs messages aux rapatriés d'Algérie. Il s'agit, tout d'abord, d'offres et de demandes de travail adressées exclusivement aux rapatriés d'Algérie : «...les repliés d'Algérie que telles ou telles offres suivantes pourraient intéresser sont priés de s'adresser à la Préfecture des Alpes-Maritimes, annexe de l'avenue Félix-Faure, à Nice, service des rapatriés bureau 343 »³³⁵. De telles offres d'emploi sont fort utiles pour les rapatriés Français d'Algérie qui étaient à la recherche du travail, seul garant de leur intégration en métropole. Ensuite, le quotidien *Nice-Matin* a publié des messages des différents groupements et associations qui venaient en aide aux rapatriés en leur disant quelques mots de compassion et d'accueil, mais surtout en leur offrant un travail ou un logement. Puis, il s'agit de la publication d'une liste de personnes devant se présenter au service des rapatriés (rue Galléan, cours du lycée de jeunes filles, Nice), pour retrait de leurs mensualités de subsistance et d'allocation de départ. Le service proposé par ce journal évite aux rapatriés de faire la queue devant les services aux rapatriés et leur permet de travailler sans stress et dans des conditions meilleures d'autant que l'arrivée des Français d'Algérie a

³³² *Réalités Niçoises*, décembre 1962.

³³³ *Nice-Matin*, 2 décembre 1962.

³³⁴ *Nice-Matin*, 6 juin 1962.

³³⁵ *Nice-Matin*, 8 juin 1962.

coïncidé avec la saison d'été, par exemple : «...sont convoqués aux services des rapatriés, 3, rue Galléan, à Nice, pour demain, les personnes possédant les numéros allant de 3.725 à 3.865 (tickets verts), pour la constitution du dossier »³³⁶.

En outre, le quotidien *Nice-Matin* a tenu à expliquer aux rapatriés les aides auxquelles ils ont droit et même comment ils peuvent les obtenir et surtout de les mettre au courant des nouvelles législations et des nouveaux droits, par exemple : « Le service des rapatriés de la préfecture des Alpes-Maritimes communique : La question des prêts et subvention de reclassement et de reconversion fait actuellement l'objet d'une étude approfondie tant au secrétariat d'Etat aux rapatriés à Paris qu'à la délégation régionale de Marseille. Les circulaires d'application sont sur le point d'être diffusées. Dès réception par les différents services, un communiqué détaillé paraîtra dans cette rubrique afin que les rapatriés rentrant dans le cadre des dispositions prévues en soient informés en vue du dépôt de leur demande. En conséquence, toute demande de prêt ou de subvention de reclassement ou de reconversion professionnelle formulée avant la parution du communiqué qui doit paraître, ne pourra être prise en considération »³³⁷. Puisque *Nice-Matin* était le quotidien le plus lu, il était le relais privilégié de ce type d'information.

Le quotidien *Nice-Matin* a, enfin, jugé très utile de dresser des tableaux dans lesquels étaient expliqués aux rapatriés leurs droits à cause des amalgames faits par ces derniers. Ce quotidien a noté qu' «...il suffit de rester quelques instants dans l'antichambre de l'antenne pour constater que les rapatriés connaissent mal les prestations auxquelles ils peuvent prétendre : ils confondent pour la plupart reconversion avec reclassement, installation avec prêt d'honneur (qui n'existe plus), quand ils n'ignorent pas tout et se prétendent « pour tâcher d'y voir clair » ! Il n'est pas rare non plus que l'antenne reçoive une lettre de ce genre : « j'ai lu dans le journal que j'avais droit à un prêt. Veuillez me le faire parvenir. » (Suivant simplement le nom et l'adresse du rapatrié). Il faut bien reconnaître que les rapatriés sont peu informés et que la lecture du *Journal Officiel* n'est pas à la portée de tout le monde, les informations qu'ils peuvent trouver dans les journaux sont souvent fragmentaires, disparates parfois contradictoires et toujours riches d'un vocabulaire administratif. Nous avons donc jugé utile de rassembler sous une forme schématique toute la documentation nécessaire aux rapatriés pour la connaissance des prestations dont ils peuvent bénéficier et pour l'établissement des demandes correspondantes en fonction de la catégorie dans laquelle ils entrent d'après le tableau général que nous avons établi. Mais attention, toutes les prestations ne sont pas cumulables : voir notre tableau de cumuls. Enfin, nous ne saurions trop conseiller aux rapatriés installés dans les Alpes-Maritimes, de consulter les services de la rue Galléan, notamment pour les programmes de reclassement, car ils sont parfois mal informés par ailleurs. Les fonctionnaires de l'antenne les recevront sur rendez-vous et leur éviteront des erreurs préjudiciables »³³⁸.

Ainsi, le quotidien *Nice-Matin* à travers la rubrique « pour les rapatriés d'Algérie » a simplifié et organisé les mesures prises par les pouvoirs publics. De plus, à côté de cette explication et les différentes informations utiles présentées aux rapatriés, ce quotidien a présenté, aussi, l'image d'un rapatrié intégré dans la société française. En effet, il a publié, de temps en temps des images des rapatriés qui montraient leur intégration et leur familiarisation avec les métropolitains.

La rubrique « pour les rapatriés d'Algérie » a été fort utile pour les rapatriés Français d'Algérie, arrivés brutalement en France et dépaysés. En effet, elle a servi à la recherche d'un emploi, de l'information concernant leur droit aux prestations et à passer des messages à la recherche des membres de leur famille. En outre, à travers cette rubrique, le quotidien *Nice-*

³³⁶ *Nice-Matin*, 8 juillet 1962.

³³⁷ *Nice-Matin*, 6 juillet 1962.

³³⁸ *Nice-Matin*, 7 décembre 1962.

Matin a voulu démontrer que les métropolitains à travers les groupements et associations étaient soucieux du sort des rapatriés d'Algérie. En effet, les quelques messages exprimant l'accueil favorable et la compassion sont d'une grande importance pour des rapatriés à la recherche fébrile d'une aide. Enfin, cette image d'un rapatrié intégré dans sa « nouvelle » société est rassurante pour les métropolitains angoissés par l'O.A.S. et pour les rapatriés désespérés.

En somme, le rapatriement des Français d'Algérie a eu un grand écho dans la presse des Alpes-Maritimes par rapport à celui des Français de Tunisie et du Maroc, vu leur grand nombre et le rythme de leur arrivée. En effet, pour la seule année 1962, la presse des Alpes-Maritimes a publié 337 articles, alors qu'elle n'a publié que 218 articles entre 1955 et 1961 (avec 328.233 rapatriés). Puis, au cours de cette année, tous les journaux ont relaté le rapatriement des Français d'Algérie, ce qui permis d'avoir une multitude de points de vue allant de l'accueil favorable, en passant par la neutralité de quelques journaux, jusqu'à l'hostilité à leur arrivée. En effet, l'arrivée massive et brutale des Français d'Algérie en France n'a pas laissé indifférents la presse des Alpes-Maritimes ainsi que les métropolitains. D'ailleurs, c'est la première fois depuis 1955 que la presse a commenté la relation rapatrié-métropolitain. Tout d'abord, les métropolitains ont été angoissés par l'arrivée massive et brutale des Français d'Algérie, d'autant plus que la presse a révélé les actes terroristes perpétrés par l'O.A.S. en Algérie et en métropole. Ensuite, la presse des Alpes-Maritimes a signalé la préparation « timide » des pouvoirs publics pour recevoir les Français d'Algérie et leurs fausses prévisions. En effet, ces derniers ont prévu l'arrivée de 100.000 rapatriés par an, soit 25.000 familles, la réalité fut autre, puisqu'à la fin de l'année 1962, la presse des Alpes-Maritimes a indiqué le nombre de 800.000 rapatriés Français d'Algérie.

Puis, la presse des Alpes-Maritimes a présenté le rapatriement des Français d'Algérie comme un événement exceptionnel, puisqu'en été 1962, les journaux annonçaient dans la précipitation les chiffres d'arrivés ainsi que les différents bateaux qui accostent et les avions qui atterrissent en métropole avec des milliers de rapatriés. Les journaux se sont rués pour suivre le « spectacle » de l'arrivée massive et brutale des Français d'Algérie et ils ont démontré l'imprévoyance des pouvoirs publics. Cependant, le journal communiste *Le Patriote*, éternel adversaire du pouvoir gaulliste a vu dans ce spectacle un moyen pour agir sur l'opinion publique et ternir l'image des pouvoirs publics débordés par l'arrivée massive et imprévisible des Français d'Algérie, montrant leur impuissance par les mesures prises pour sauver ce qu'ils pouvaient sauver face à l'avalanche estivale. De plus, la presse des Alpes-Maritimes a démontré que la relation entre les pouvoirs publics et les associations s'est dégradée à cause de l'imprévoyance et l'impuissance des pouvoirs publics pour faire face aux problèmes qu'ont connus les rapatriés.

L'attitude de la presse des Alpes-Maritimes est contradictoire, puisque d'un côté elle a lancé des appels à la solidarité nationale et a publié des offres de travail aux rapatriés, d'un autre coté, elle n'a pas souhaité les voir s'installer dans ce département.

**LE PELERINAGE DE
LA SAINTE-BAUME DANS
LE SOUVENIR D'UN
COMPAGNON DU DEVOIR**

Roger KLOTZ

René Lambert a montré l'importance du pèlerinage de la Sainte-Baume pour les Compagnons du Devoir³³⁹. On comprend donc qu'Abel Boyer, qui est Compagnon Maréchal Ferrant, parle de son pèlerinage à la Sainte-Baume, lors du Tour de France qu'il effectue au tout début du XXème siècle³⁴⁰.

• Le trajet

C'est en partant de Marseille qu'Abel Boyer va à la Sainte-Baume. Il passe par Roquevaire et Saint-Maximin : « J'ai fait la moitié de la route qui sépare Roquevaire de Saint-Maximin, le soir tombe et le soleil couchant éclaire une haute montagne qui, sur ma droite, barre l'horizon. En haut une falaise domine cette masse et je distingue un grand trou noir et deux taches blanches ... »

Une personne, la seule que j'ai rencontrée sur la route, me confirme en effet que c'est bien la Sainte-Baume : le trou noir, c'est la grotte et les points blancs les maisonnettes des Pères qui sont bâties dans la roche ... La route descend, semble-t-il, et au pas de course, serrant mes côtes, je dévore les kilomètres, ne ralentissant que pour reprendre haleine. La nuit est venue. La nuit est toujours effrayante, même quand on a vingt ans. »³⁴¹

Abel Boyer nous donne, avant son arrivée à Saint-Maximin, une vision panoramique de la Sainte-Baume. Ce qui frappe surtout, c'est « la falaise [qui] domine cette masse », avec « le trou noir » de la grotte et les « deux taches blanches » des « maisonnettes des Pères ». Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent : « [La montagne] est ainsi rencontre du ciel et de la terre, demeure des dieux et terme de l'ascension humaine ... Vue d'en bas, de l'horizon, elle apparaît comme la ligne d'une verticale, l'axe du monde, mais aussi l'échelle, la pente à gravir. »³⁴²

Le massif, qui semble au départ barrer l'horizon, invite le Compagnon au pèlerinage, à l'élévation. Le massif de la Sainte-Baume apparaît ainsi comme un symbole d'ascension spirituelle.

Abel Boyer semble faire en voiture le trajet de Saint-Maximin à Nans, puis se rapproche du massif lui-même, accompagné par un garde forestier : « Mon guide avait une canne à poignée courbée avec laquelle il accrochait les troncs de chênes verts et autres arbustes ; s'aidant ainsi, la montée était rapide. Quant à moi, je m'accrochais aussi des mains et le suivais de mon mieux ... »

Nous grimpons toujours sur le flanc de la montagne ; j'avais beau levé les yeux, je n'en apercevais jamais le faite et, si je reportais mon regard en arrière, je n'apercevais plus le pied. Puis, brusquement, nous émergeâmes sur un immense plateau et quelle fut ma stupéfaction de voir se dresser devant moi une autre montagne couronnée de l'immense falaise qui, la veille, semblait m'accompagner tout le long de ma route. »³⁴³ Le but de l'ascension semble reculer. Micea Eliade peut dire : « Lors même que la vie religieuse n'est plus dominée par les dieux célestes, les régions sidérales, le symbolisme ouranien, les mythes et les rites d'ascension, etc., conservent une place prépondérante dans l'économie du sacré. Ce qui est « en haut », l'« élevé », continue à révéler le *transcendant* dans n'importe quel ensemble religieux. »³⁴⁴

³³⁹ Lambert (René), *La Sainte-Baume : le pèlerinage des Compagnons du Devoir*. Paris, Librairie du Compagnonnage, 2003

³⁴⁰ Boyer (Abel), *Le tour de France d'un Compagnon du Devoir*. Préface de Daniel Halévy. Paris, Imprimerie du Compagnonnage, 1957.

³⁴¹ Op. cit. p. 136.

³⁴² Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain), *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont (coll. Bouquins), 1989. p. 645.

³⁴³ Op. cit. p. 138.

³⁴⁴ Eliade (Mircea), *Traité d'histoire des religions*. Paris, Payot, 2004. p. 121.

La Sainte-Baume symbolise, on le voit, « le transcendant ». C'est peut-être que l'ascension symbolise le voyage intérieur, en quelque sorte cette recherche d'une valeur spirituelle à laquelle il est difficile d'accéder.

• Le lieu

« J'avais pris pied sur le plateau au nord-ouest. J'avais donc la grotte en face, légèrement au sud-est et, après avoir contemplé la roche gigantesque qui me rappelait les hautes falaises de notre Périgord noir en Sarladais, je pris le sentier qui traverse la forêt et tapisse le flanc du piédestal de verdure où s'assoit le grand rocher. Plus fréquentes, les stations du calvaire, ces petits autels de pierre qui veulent rappeler la passion du Christ. Il me semble entendre un murmure ; il descend de la montagne et chante le son clair d'une eau qui se libère. Ah ! Qu'elle serait bienvenue, cette source chantée par tant de poètes compagnoniques qui s'y sont abreuvés avant moi. En effet, d'une station jaillit un filet d'eau : comme elle est claire et tentante ... Et, comme le communiant s'approche de l'autel pour recevoir son Créateur, je tendis mes lèvres sur cette eau jaillissante pour communier avec l'âme de nos pères, desquels j'avais pris le sentier ... »³⁴⁵

L'accès à la grotte permet à Abel Boyer d'évoquer « les stations du calvaire ». Ce qui l'intéresse surtout, c'est de « communier avec l'âme » des autres Compagnons du Devoir, également venus en pèlerinage à la Sainte-Baume. C'est en approchant ses lèvres de « l'eau jaillissante » qu'Abel Boyer s'unie aux Compagnons qui sont passés avant lui en ce lieu. L'eau n'est pas ici symbole de purification mais plutôt de communion. Elle représente ici une sorte de retour aux sources, un rappel des traditions compagnoniques. Le Saint Pilon a également son importance : « [Un moine] m'avait indiqué un endroit pour accéder au Saint-Pilon. Cet accès avait lieu à travers un éboulis situé au nord et que je gravis avec peine. Enfin me voici sur la crête du mont. Un vent fou ne cesse d'y souffler. Je marche à quatre pattes pour ne pas être envoyé dans le vide. La bâtisse carrée est là. C'est certainement un refuge. Je m'étonne de voir une grille qui en barre l'entrée. A l'intérieur, rien, ni ornement, ni autel. C'est dommage que l'esprit humain n'ait rien tenté pour créer là quelque chose d'imposant qui puisse frapper l'esprit. Mais depuis, j'ai su que cette bâtisse carrée avait été précédée par un monument bizarre dont la réplique est située non loin de Saint-Maximin. C'est un monstrueux Pilon en pierre de taille. Donc entre le Pilon de Saint-Maximin et celui de la Sainte-Baume, les premiers chrétiens avaient intercalé un long et fantastique chemin de croix dont les autels de pierre, qui émaillent le parcours, représentent la quatorze stations de la passion du Christ. Or, les grands Pilon, celui existant et celui qui n'est plus, sont d'origine païenne et chacun sait qu'avant le Christianisme, les dieux étaient multiples et l'on faisait une divinité de tout ce qui était utile ou agréable ; il y avait aussi les dieux méchants pour satisfaire à toutes les passions, bonnes ou mauvaises. Or, sans Pilon pour écraser l'ail, pas d'ailloli (*sic*), et Dieu sait ce que l'ailloli représente pour un Provençal, même avant César. Sans détronner le Pilon qui fut sanctifié par les chrétiens, ceux-ci utilisèrent ces manifestations populaires pour créer ce chemin de la Croix qui part de Saint-Maximin et aboutit à ce petit pavillon carré qui a remplacé l'ancien Pilon détruit par la tempête et l'usure du temps. »³⁴⁶

Le Saint-Pilon surmonte la falaise où se trouve la Sainte Grotte. Une légende dit que, depuis la grotte, des saints élevaient Marie-Madeleine en ce lieu pour qu'elle puisse y prier. Ce sommet est donc bien un lieu de communication entre la terre et le ciel. Le vent qui y souffle symbolise peut-être le souffle de Dieu.

Le lieu sacré du christianisme originel de Provence semble être la suite d'un sanctuaire païen. La méditation sur l'aïoli semble un peu s'appuyer sur la métaphore mistralienne et

³⁴⁵ Boyer (Abel), Op. cit. p. 139.

³⁴⁶ Op. cit. p. 139.

laisse supposer un certain mélange des cultures. Cela permet de souligner une permanence de la notion de lieu sacré. Et c'est peut-être pourquoi les pèlerinages des Compagnons du Devoir sont à leur place à la Sainte-Baume, à côté des cérémonies chrétiennes.

C'est après être passé au Saint-Pilon qu'Abel Boyer se dirigera vers la grotte : « Je me suis penché au bord de la falaise, j'ai mesuré du regard sa profondeur. Vue d'en haut, elle semble augmentée ... Il est environ deux heures de l'après-midi quand j'ai terminé mon inscription derrière l'un des deux autels qui précèdent le Saint-Pilon et je descends à travers la forêt. Cette forêt, elle est splendide, peuplée d'arbres que je n'ai jamais vu ailleurs. Il y a un peu d'Orient dans ce coin-là. C'est la Perse ou l'Arabie, des lianes gigantesques comme de grands serpents grimpent le long des troncs, passent d'un arbre à l'autre, et forment des guirlandes qui se balancent et frémissent sous la douce brise qui les agite. Je cueille quelques rameaux, puis me dirige vers la grotte où reposeraient les reliques de Sainte Madeleine. Un interminable escalier de pierre m'y conduit et le chien aboie de plus belle. Personne ne se montre, personne ne répond. Je suis entre les deux maisonnettes blanches au grand trou noir ; je pénètre dans ce lieu sombre où je vois briller quelques lumières. Un autel magnifique où tout semble d'or tient le centre de la grotte où la légende veut que la Samaritaine ait vécu et soit morte. Le nom d'illustres visiteurs est mentionné sur un des panneaux de marbre. Je retrouve quelques noms de Compagnons. Un petit éventaire est tenu par les pères. »³⁴⁷

On note tout d'abord qu'Abel Boyer s'inscrit « derrière l'un des deux autels qui précèdent le Saint-Pilon » ; sans doute s'agit-il d'une tradition des Compagnons du Devoir. Abel Boyer signale également qu' « il y a un peu d'Orient dans ce coin-là ». Il souligne ainsi le côté insolite de cette forêt, en Provence. Peut-être se dégage-t-il des pays orientaux, comme la Perse et l'Arabie, une idée de sagesse et de vie contemplative, qui semble prolonger la légende de Marie-Madeleine. Les « lianes gigantesques », dont parle Abel Boyer, ont également une valeur symbolique. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent : « Chez les populations thaïes, la liane fut le lien primitif entre le Ciel et la Terre ...

La dualité de la liane et de l'arbre autour duquel elle s'enroule est un symbole d'amour. »³⁴⁸

L'idée du « lien primitif entre le Ciel et la Terre » semble prolonger l'image de la Sainte-Baume, lieu de communication entre l'homme et Dieu. Les lianes, par les rapports qu'elles entretiennent avec les arbres, deviennent un « symbole d'amour » universel. Cette évocation de la forêt trouve bien sa place dans ce lieu de pèlerinage chrétien. L'autel, parce qu'il est à la fois le centre et le point lumineux de la grotte, est peut-être l'aboutissement même de tout pèlerinage. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent : « Vers l'autel convergent tous les gestes liturgiques, toutes les lignes architecturales. Il reproduit en miniature l'ensemble du temple et de l'univers. C'est le lieu où le sacré se condense avec le plus d'intensité ... L'autel symbolise le lieu et l'instant où un être devient sacré, où se réalise une opération sacrée. »³⁴⁹

Le pèlerinage de la Sainte-Baume donne ainsi au Tour de France du Compagnon une dimension qui dépasse largement la formation strictement professionnelle. La relation qu'Abel Boyer nous en donne est une méditation qui s'appuie sur de fortes valeurs morales. Cette réflexion philosophique semble donner son statut particulier au titre de Compagnon du Devoir.

³⁴⁷ Op. cit. pp. 140-141.

³⁴⁸ Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain), Op. cit. p. 568.

³⁴⁹ Op. cit. p. 87.

COMPTES-RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Boyer (Marc), *L'Hiver dans le Midi. L'invention de la Côte d'Azur*, l'Harmattan, Paris, 2009, 430 pages.

Côte d'Azur, Beaulieu, Costebelle, Californie... ces noms de lieu qui évoquent beauté des paysages, bleu et pureté célestes, plaisir, ont façonné l'imaginaire et construit des représentations qui font des bords de la Méditerranée « la section terrestre du paradis », comme disait le roi des Belges, Léopold II, hôte fidèle du Cap Ferrat. Le tourisme, assimilé à un loisir léger, a souvent inspiré des livres de pure distraction, futiles parfois, des albums offrant de belles photos, des chroniques collectionnant les anecdotes. L'universitaire Marc Boyer qui a beaucoup analysé le phénomène touristique est l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire de la migration saisonnière un objet d'étude scientifique.

Marc Boyer retrace la naissance et le développement de la villégiature hivernale sur la Côte d'Azur. Cette dernière expression, titre d'un livre de Stéphane Liégeard, date de la fin du XIXe siècle, mais le phénomène a pris corps à la fin du XVIIIe siècle. De nombreux facteurs ont concouru à l'apparition de la saison d'hiver dans le Midi : douceur du climat, vertus thérapeutiques prêtées à un lieu, beauté d'un site, intervention décisive d'un homme influent par son rang social, son autorité scientifique, ses investissements, ainsi Lord Brougham, le Dr Bennet, Blanc, Gould, niveau attractif des prix, notamment au départ celui des terrains, concordance entre les attraits de la région et les attentes d'une population aisée de rentiers, souvent britanniques à l'origine. La diversité de ces conditions explique que le lancement des stations hivernales se soit étalé dans le temps.

Marc Boyer présente les lieux de villégiature dans l'ordre successif de leur naissance : Hyères capitale du séjour thérapeutique, Cannes au départ rendez-vous élitiste de l'aristocratie britannique, Nice élégante et sa légendaire « douceur de vivre », Grasse « station climatique. La ville des parfums et des fleurs », comme le proclame une affiche, Monte-Carlo créé de toutes pièces pour le jeu et le luxe, le Cap d'Antibes célèbre pour l'acclimatation des plantes exotiques, le Cap Ferrat, Beaulieu, le Cap Martin, les stations varoises. L'auteur esquisse des comparaisons avec d'autres destinations touristiques, Pau, la Corse, l'Égypte, l'Adriatique, la mer Noire...

L'ouvrage fourmille d'informations précises. Les paysages urbains et ruraux sont minutieusement décrits, dans leur état initial et dans leur évolution, car l'homme apporte des transformations importantes en introduisant des espèces végétales nouvelles et en édifiant des bâtiments de style éclectique ne devant rien aux traditions locales. Une savante présentation est offerte des hivernants, à travers leurs effectifs et leur nationalité, ainsi que les conséquences de leur arrivée sur la démographie générale. Des pages nourries sont consacrées à la vie quotidienne des touristes, aux modalités de logement, aux prix, aux loisirs, aux aménagements éditaires entraînés par leur afflux. Les grandes figures qui ont joué un rôle dans le lancement de la saison d'hiver, tel Brougham, grand seigneur avare, Prosper Mérimée, épris de calme, Alphonse Karr, hommes de lettres-jardinier pittoresque, certains bâtiments emblématiques comme les villas Le Plantier et Noailles à Hyères, inspirent des pages colorées.

Les informations puisées aux meilleures sources, archives publiques et privées, guides touristiques, brochures anciennes, mémoires, donnent à l'ouvrage sa dimension scientifique. Les grandes idées illustrées par des exemples vivants rendent la lecture agréable. Cette précieuse synthèse constitue une réussite.

Ralph Schor

Charvin (Robert), *Virgile Barel*, essai, Editions du Losange, Nice, 2009, 105 pages.

Robert Charvin doyen honoraire de la Faculté de droit de Nice, fut un proche du dirigeant communiste Virgile Barel auquel il consacre un essai empreint d'admiration.

L'auteur décrit d'abord le milieu politique dans lequel se déploya l'action de Virgile Barel. Pour lui, la droite locale s'est toujours caractérisée par son égoïsme et souvent sa malhonnêteté. Il ajoute que l'instrumentalisation d'un prétendu particularisme niçois a servi de paravent au féodalisme médeciniste. Pour Robert Charvin, la droite utilisa l'anticommunisme pour se doter d'une dimension idéologique et culturelle qu'elle ne possédait pas : « L'anticommunisme était la dignité du voyou » (p. 33). L'auteur tympanise aussi l'aveuglement et les compromissions des socialistes. Il n'épargne ses camarades communistes et leurs illusions sur l'URSS, mais il leur accorde des circonstances atténuantes et refuse de noircir « l'histoire de ce peuple communiste qui a su arracher, plus que d'autres, les quelques droits que les hommes d'aujourd'hui ont encore » (p. 22).

La majeure partie du livre constitue un rappel de la carrière et surtout un portrait de Barel. Ce dernier se signalait par un total désintéressement, un refus du cumul des mandats et une chaleur humaine attestée par tous ceux qui l'approchèrent. Peu sensible aux répressions dont il fut victime, il mena une action militante infatigable et il installa réellement son parti dans le paysage politique des Alpes-Maritimes. Prudent, il refusa de participer aux attaques personnelles menées par le PCF contre certains hommes, y compris issus de ses rangs comme André Marty et Charles Tillon. Plus qu'un idéologue il fut un praticien du communisme, ainsi dans son action en faveur du tourisme populaire ou de la pédagogie Freinet tant que celle-ci ne fut pas condamnée par le parti. Barel s'attacha à nationaliser la vie politique niçoise qu'il jugeait trop repliée sur les intérêts de la droite locale. Son élection à la députation en 1936 lui permit de mieux atteindre cet objectif.

Robert Charvin n'entre pas toujours dans les détails. Il ne rappelle pas que l'élection de Barel en 1936 fut surtout acquise grâce à la discipline de vote pratiquée alors par l'ensemble des partis de gauche. Il signale une certaine estime de Barel pour Jean Médecin qu'il attribue plus à la solidarité des anciens combattants de 1914-1918 qu'à un esprit localiste, mais il ne cite pas explicitement l'accord signé par les deux hommes à la fin de 1944. Robert Charvin reconnaît, dès le début de son essai, que la personnalité profonde de tout être humain demeure mystérieuse. Il réussit cependant à faire revivre son héros avec finesse et sensibilité.

Ralph Schor

Bellon (Christophe), *Briand l'Européen*, Assemblée nationale, Documentation française, Paris, 2009, 107 pages ;

Christophe Bellon, jeune chercheur, auteur d'une excellente thèse sur Aristide Briand, consacre à ce dernier un remarquable ouvrage dans la collection « Tribuns ».

Les origines du futur pèlerin de la paix sont rapidement évoquées : né en 1862 dans un milieu modeste – le père est cabaretier à Saint-Nazaire – Briand effectue des études de droit à Paris entre 1883 et 1886. Il gagne sa vie comme journaliste politique avant de devenir avocat. D'abord républicain modéré, il se rapproche de l'extrême gauche socialiste sous l'influence de son ami Pelloutier, puis il renoue avec des positions plus pondérées : il dénonce l'utopie de la révolution et se fait l'apôtre de la grève générale, « méthode à la fois pacifique et légale ». Socialiste non inféodé à une chapelle particulière, il est un réformiste proche de Jaurès. Pour faciliter l'unité de ses amis, il suggère de réaliser la séparation des Eglises et de l'Etat, mais sans violence : « La violence appelle la violence, le sang appelle le sang. Il ne faut pas faire

monter les cléricaux sur l'échafaud. Il faut les claquemurer dans la caverne de la légalité », dit-il.

Elu député de la Loire en 1902, Briand s'impose rapidement à la Chambre comme un orateur exceptionnel. Rapporteur de la loi de Séparation, puis ministre des Cultes en 1906, il bâtit la laïcité moderne et répudie l'anticléricalisme gratuit. Durant la préparation de la loi et les trois mois de délibération, il se révèle conciliateur né, « un monstre de souplesse », selon l'expression de Maurice Barrès. Ce succès se trouve à l'origine de son exceptionnelle carrière gouvernementale : onze fois président du Conseil et 25 fois ministre. Il accède à la direction du gouvernement dès 1909. Lors de ce premier cabinet, il pacifie les relations avec les partenaires sociaux, tout en s'opposant au syndicalisme des fonctionnaires. Son bilan est important : lois sur les retraites ouvrières et paysannes, le travail des femmes en couches, le statut des délégués mineurs, la justice militaire...

Briand, devenu un pragmatique inclassable, facilite l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République en 1913 et fonde une éphémère formation centriste, la Fédération des gauches. Il dirige le plus long gouvernement de la Grande Guerre et accomplit encore une œuvre importante : primauté du pouvoir civil sur le militaire, renforcement du contrôle parlementaire, défense de Verdun. Président du Conseil pour la septième fois en 1921, il rétablit les relations diplomatiques avec le Saint-Siège et pose les fondements d'une politique que poursuivront ses successeurs : paiement des réparations et apaisement, sécurité et négociations avec l'Allemagne. Représentant de la France à la SDN, puis inamovible ministre des Affaires étrangères, pratiquement jusqu'à sa mort en 1932, il entreprend une grande politique de construction de la paix bien connue : entente avec son homologue allemand Stresemann, pacte Briand-Kellog mettant la guerre « hors la loi » en 1928, plan d'union fédérale européenne en 1929.

Ce livre, modeste par sa taille, est grand par les nombreuses qualités dont il témoigne : sûreté de l'information, finesse des analyses, clarté de l'exposé, nouveauté de certains développements, surtout la première partie de la vie de Briand, sujet sur lequel l'auteur a soutenu sa thèse. Christophe Bellon brosse un excellent portrait de son héros, partagé entre idéalisme et réalisme : « Je regarde des événements. Je tâche de les adapter quand la chose est possible et, lorsqu'elle ne l'est pas, eh bien, je m'y adapte ».

Ralph Schor

RECHERCHES RÉGIONALES

se propose de faire mieux connaître les Alpes-Maritimes et les contrées limitrophes telles qu'elles apparaissent au travers des recherches en sciences humaines et sociales.

La revue publie, dans un esprit multidisciplinaire, des travaux originaux, des résumés de thèses ou de mémoires de maîtrise, des documents d'archives, des données statistiques, des notes de lecture, toutes les informations qui font progresser la connaissance ou facilitent les études ultérieures.

En assurant ce périodique, la Direction des Archives du Conseil général des Alpes-Maritimes reste fidèle à sa mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.

FONDATEURS

*Etienne Dalmasso
Andrée Devun*

COMITÉ DE RÉDACTION

*Jean-Bernard Lacroix
Loïc Rognant
Ralph Schor*



CONSEIL GÉNÉRAL DES ALPES-MARITIMES

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
CENTRE ADMINISTRATIF DÉPARTEMENTAL
06206 NICE CEDEX 3 - TÉL. 04 97 18 61 71